
- PALLI



ŒUVRES

DE

C.-F. VOLNEY,

COMTE ET PAIR DE FRANCE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE, SÉANTE A CALCUTTA.

MISES EN ORDRE ET PRÉCÉDÉES DE LA VIE DE L'AUTEUR.

TOME SEPTIÈME.

BRUXELLES,

AUGUSTE WAHLEN ET COMPAGNIE.

M DCCC XXIII.



RECHERCHES NOUVELLES

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE.

TOME III.

3 I.

RECHERCHES NOUVELLES

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE.

SUITE DE LA CHRONOLOGIE D'HÉRODOTE.

—

CHRONOLOGIE DES ROIS DE PERSE CITÉS PAR LES ORIENTAUX MODERNES, SOUS LE NOM DE DYNASTIE PISHDAD ET KÊAN. — ÉPOQUES DE ZOHAK, DE FERIDOUN ET DU LÉGISLATEUR ZERDOUST, DIT ZOROASTRE.

En quel temps a vécu le législateur célèbre appelé *Zoroaster* par les Grecs, et *Zardast* ou *Zerdoust* par les Orientaux? et en quels siècles doit-on placer les deux dynasties *Pishdâd* et *Kéân* ou *Kaïan*, que les Perses modernes prétendent avoir existé chez eux antérieurement ou contradictoirement aux récits des Grecs?

Tels sont les deux problèmes qui vont nous occuper dans ce chapitre : examinons d'abord le premier.

§ I.

ÉPOQUE DU LÉGISLATEUR ZOROASTRE.

Tous les historiens nous parlent de Zoroastre comme d'un législateur religieux, beaucoup plus célèbre en Asie et presque aussi ancien que Moïse ; et néanmoins, dès le premier siècle de l'ère chrétienne, l'époque où il vécut était devenue une question si obscure, que Pline le naturaliste, cet homme d'une érudition si vaste, qui eut en main les écrits de tant d'auteurs, n'osa prononcer autre chose que le doute. Dans nos temps modernes, et surtout dans les 16e et 17e siècles, la réserve de Pline a été imitée par le plus grand nombre des savans, qui n'ont pu concilier les dissonances chronologiques des auteurs grecs et latins ; mais ceux du 18e siècle, plus hardis, se sont crus plus heureux. Les extraits d'une foule de livres orientaux ayant été produits, d'abord par notre d'Herbelot, en sa *Bibliothèque orientale* (publiée en 1697), puis par le professeur Tho-

mas Hyde, Anglais, dans son livre latin de la *religion des anciens Perses*, imprimé en 1700, l'on crut avoir découvert dans l'Asie moderne une vérité historique restée inconnue dans l'Occident. En effet, tous les livres arabes et persans que l'on cite, semblent s'accorder à placer Zoroastre vers le règne de Darius Hystaspes, roi de Perse; et néanmoins, en les pressant sur les dates précises, on les trouve indécis et flottans entre les années 250, 280 et même 300 avant Alexandre. Les critiques sont surtout choqués de voir réduire à cinq générations la série des rois de Perse, que les monumens les plus authentiques des Macédoniens et des Romains, attestent avoir été de treize princes; et de ne rencontrer aucune mention distincte des règnes de Xercès et de Kyrus, qui agitèrent si profondément l'Asie. Ces objections et plusieurs autres non moins graves que nous verrons, ne durent pas échapper au professeur *Hyde;* mais séduit par l'éclat de la nouveauté et par le paradoxe spécieux, que les Orientaux, *à titre d'indigènes, doivent connaître leur pays mieux que des étrangers, tels que les Grecs et les Romains*, Hyde épousa avec passion le système asiatique, et crut avoir prouvé le premier que réellement Zoroastre avait paru

sous le règne de Darius Hystaspes. Entraîné par l'autorité de son compatriote, Prideaux s'efforça de colorer son hypothèse, et la répandit de plus en plus dans son livre de l'*Histoire des Juifs*; et parce qu'ensuite elle a été adoptée par les auteurs de l'*Histoire Universelle*, l'on peut dire que l'opinion de Hyde est devenue dominante et presque classique. Elle faillit d'être renversée chez nous, lorsqu'*Anquetil du Perron* nous apporta de l'Inde les prétendus ouvrages de Zoroastre, et que dans la Vie de ce législateur, (*a*) il déclara que l'opinion de Hyde lui semblait une *hypothèse sujette à de grandes difficultés;* mais par la suite il lui donna une nouvelle force, en l'adoptant dans un mémoire spécial, (*b*) où, par un trait bizarre et caractéristique, il censure Hyde pour avoir eu *trop de confiance aux Orientaux*, et *pour avoir mal soutenu* leur thèse : par un autre cas singulier, c'est en lisant la censure d'Anquetil et ses argumens, que nous avons senti les plus plus grands motifs de douter, et qu'ensuite découvrant le vice de sa méthode et de celle de Hyde, nous en avons employé une meilleure,

(*a*) *Voyez* le Zend-avesta publié en 1769, tome II, page 62.

(*b*) Mém de l'Acad. des Inscript., tom. XXXVII.

en prenant, non pas le rôle d'avocat qui plaide une cause, mais de rapporteur qui pèse les raisons de part et d'autre, et qui surtout interroge les narrateurs par ordre de dates, pour remonter aux sources premières des faits et des opinions : le lecteur va juger ce débat.

D'abord, il est bien reconnu que les livres apportés de l'Inde par Anquetil, comme livres de *Zoroastre*, n'ont jamais été écrits par ce législateur, et qu'ils sont simplement des légendes et des liturgies composées par des mages *mobeds* et *herbeds*, (*a*) à des époques non déterminées, mais tardives et parallèles aux règnes des *Sasanides*, c'est-à-dire, depuis l'an 226 de notre ère jusque vers l'an 1200. Le *Boundehesch* lui-même, que *du Perron* nous présente comme une Genèse ou Cosmogonie perse, le Boundehesch porte des preuves incontestables de modernité, puisque parmi ses résumés *des temps écoulés*, après avoir parlé de *Zohâk*, de Féridoun, etc., il cite d'abord *Eskander* Roumi, c'est-à-dire *Alexandre le romain*, comme ayant régné 14 ans ; puis les rois *Asganiens* (*Arsakides*), comme ayant régné

(*a*) *Évêques* et *curés* des *Parsis* ou *Guèbres*, qui sont dans l'Asie ce que les Juifs sont en Europe, les débris épars d'un ancien peuple détruit.

284 ans; puis la durée des Sasanides, 260 ans; puis enfin la *venue des Arabes.* (*a*) Et l'auteur de ce livre, le plus important, le seul important de toutes ces ennuyeuses et stériles légendes, nous donne la preuve de son ignorance (*disons même de sa mauvaise foi*), lorsqu'il attribue 14 ans de règne à Alexandre *le romain*, au lieu du *grec*, qui n'en régna que 6; et lorsqu'il réduit à 284, l'intervalle écoulé entre *Arsak* et *Ardechir*, qui fut de 481.

Un second fait également certain, est qu'aucun des écrivains persans ou arabes dont on s'autorise, n'a publié avant le premier siècle de l'ère musulmane (730 à 750 de notre ère), et que les plus célèbres historiens et poètes, tels que *Ferdousi* et *Mirkhond*, ne datent, savoir, le premier que de l'an 1000, et le second de l'an 1500 de notre ère. Et de quelles sources, de quels monumens ont-ils tiré leurs récits? Quelques Européens, préoccupés ou superficiels, nous répondent que ce fut de leurs *monumens nationaux.* Mais les Musulmans eux-mêmes conviennent que les Arabes, vainqueurs de *Iezdeguerd*, en 652, et, depuis cette époque dévastateurs plutôt que possesseurs de la Perse, proscrivirent les adorateurs du feu

(*a*) Boundehesch, pag. 420.

et leurs livres, avec ce zèle et cette fureur qui leur firent brûler la bibliothèque d'Alexandrie; et ces livres, tous manuscrits, par conséquent rares et chers, comme ils le sont toujours en Asie, purent d'autant moins échapper à la proscription, qu'ils étaient écrits en lettres absolument différentes des lettres arabes... ; que déjà ils avaient subi des persécutions de secte à secte, sous leurs propres rois, et que les guerres non interrompues depuis Alexandre. après avoir détruit les originaux, s'étaient opposées à la reproduction des copies et à la culture de l'histoire. Telle fut la dépopulation des monumens et des livres perses, que vers l'an 1000 de notre ère, le sultan Mahmoud, fils de *Sebekteghin*, voulant connaître l'histoire du pays qu'il avait conquis, ne put se procurer aucun écrit de ce genre, et qu'il fut obligé de donner commission à l'Arabe *Deqiqi*, de recueillir les romances, les traditions, les contes populaires des diverses contrées de l'empire persan, pour en retirer quelque instruction. Or comment l'Arabe *Deqiqi* rendit-il compte de ses recherches? En vers, c'est-à-dire en poète arabe, riche de contes et d'hyperboles; et c'est sur ce canevas principal que Ferdousi a composé son *Histoire royale* (Shah-Nameh) éga-

lement en vers, au nombre de 60 mille distiques. Or que peut-on attendre de traditions populaires, défigurées de génération en génération par les narrateurs, et brodées ensuite par l'imagination sans frein qui dicta les Mille et une Nuits? Aussi ces prétendues histoires de la Perse ancienne, et même moderne, jusqu'au temps des Arabes, ne sont-elles qu'un tissu d'anachronismes et d'invraisemblances : l'on ne conçoit pas comment des Européens, hommes sensés, tels que Prideaux et les auteurs de l'*Histoire universelle*, au lieu d'examiner d'abord et de discuter les sources et les moyens d'instruction des écrivains persans et arabes, semblent ne s'être étudiés qu'à établir l'authenticité de leurs récits, et à substituer au désordre le plus évident un ordre factice, ayant pour objet d'en masquer les grossiers défauts. (*a*) Sans doute, avec ce qu'on nomme de l'*esprit*, il est possible de tout soutenir et de tout contester; mais, en histoire, l'*esprit* n'est que l'art d'apercevoir la vérité ou de la faire ressortir; et dans le démenti que l'on a voulu donner par les Asiatiques modernes, aux anciens auteurs grecs, l'on choque tellement tou-

(*a*) *Voyez* Histoire universelle, tom. IV, in-4°, pag. 1 et suivante.

tes les vraisemblances, qu'il est inconcevable qu'une telle hypothèse ait des partisans. L'on a voulu établir, comme principe de droit, « que » les Asiatiques méritent d'être crus de préfé- » rence sur l'histoire de leur pays, parce qu'à » titre d'*indigènes*, ils doivent mieux savoir » ce qui s'est passé chez eux, que des étran- » gers tels que les Grecs et les Romains. »

Mais cette proposition générale et vague par elle-même, ne présente, lorsqu'on l'analyse, qu'un paradoxe et un abus de mots. En effet, outre que la connaissance de ce qui se passe dans un pays dépend infiniment de la nature de son gouvernement, et que la *publicité*, la *libre circulation* n'ont point lieu dans les états despotiques, comme l'ont été le plus souvent ceux de l'Asie; il est encore de fait que ces *prétendus indigènes*, spécialement de la Perse, sont, de leur propre aveu et par leur histoire, le produit, en majeure partie, des races étrangères venues à la suite des conquérans qui ont successivement envahi et possédé ces contrées. Laissons à part Alexandre, dont le système politique fut de mêler les races et les opinions, pour détruire les haines et les guerres de secte à secte et de nation à nation : après lui, les révolutions des Séleucides et des Arsakides

continuèrent d'agiter et de mêler l'empire perse dissous; d'y introduire, par le recrutement des armées, une multitude d'étrangers de toute espèce qui, en s'alliant aux femmes indigènes, produisirent dans les familles des modifications de mœurs, de langage, etc. Ce qui avait été peuple distinct devenant province confondue, il fut possible aux habitans de passer d'un pays à l'autre et de s'y établir, chose qui n'était pas praticable auparavant. La dynastie Sasanide, en ravissant le sceptre aux *Parthes*, produisit de nouveaux changemens : le nord de la Perse avait régi le midi; alors le midi commanda au nord. Ensuite sont venus les Arabes de Mahomet, puis les Tartares de Tamerlan, qui, les uns après les autres, mais surtout les *Arabes*, ont exterminé l'ancienne race et changé sa religion, ses mœurs, ses usages, ses traditions, ses livres, et jusqu'à son système d'écriture. Les seuls *Parses*, chassés comme les Juifs, errans comme eux, mais bien moins nombreux, sont les restes de la race persane de *Darius* et d'*Ardechir*. Or, dans leur mélange inévitable avec les peuples qui les tolèrent, ou les persécutent, dira-t-on que les juifs de Portugal et de Pologne, si divers entre eux, ressemblent aux Hébreux de

Salomon ? D'ailleurs que signifie ce mot, *descendance directe?* Parce que les Suisses descendent des *Helvetii*, et les Auvergnats des *Arverni*, dira-t-on qu'ils connaissent l'histoire d'*Arioviste* et de *Vercingetorix*, mieux que le conquérant romain qui nous l'a tracée? Passe encore si le peuple indigène opposait aux récits de l'étranger, des récits et des monumens du *même temps :* la question est là; c'est dans l'*identité* de temps, bien plus que dans l'identité de pays qu'elle consiste ; et sous ce rapport elle est toute à l'avantage des Grecs ; sous l'autre même, elle est encore en leur faveur, puisqu'Hérodote, Ktésias, Strabon, étaient aussi des *Asiatiques*, et que les deux premiers *étaient nés sujets du Grand-Roi.* Mais d'ailleurs eussent-ils été des étrangers venus du fond de l'Europe, l'on peut assurer que des voyageurs tels qu'Hérodote, Xénophon, Polybe, et tant d'autres écrivains qui suivirent les armées grecques et romaines, ont eu, pour bien observer, pour bien décrire le pays et ses événemens, des moyens égaux et à certains égards supérieurs aux moyens des indigènes. Prétendre aujourd'hui que leurs récits, si bien détaillés, si bien liés entre eux par toutes les circonstances qui établissent les

probabilités ou la certitude morale, méritent moins de confiance que les récits fabuleux, déliraus et absurdes dont se composent, presque sans aucune exception, les histoires orientales; nous le répétons, c'est un paradoxe monstrueux, qui ne peut convenir qu'à des *Musulmans*.

Mais, d'ailleurs, veut-on connaître avec quel scrupule véridique, avec quel respect religieux, les Asiatiques, leurs rois et leurs savans conservent la mémoire des événemens et leur série chronologique? Écoutons un fait vraiment curieux et décisif, que nous a transmis *Masoudi*, l'un des plus savans historiens arabes, qui, vers les années 930 à 940 de notre ère, voyagea dans toute la Perse jusqu'aux frontières de l'Inde, et qui, plus qu'aucun écrivain de sa nation, connut les livres des Grecs. (*a*)

« Il y a (dit-il) entre l'opinion des Perses » et celle des autres peuples, une grande dif- » férence au sujet de l'époque d'Alexandre : » ce que beaucoup de personnes n'ont point » remarqué...... C'est là un des mystères de la

(*a*) Indicateur et Moniteur de Masoudi, extrait par M. de Sacy. — Manuscrits orientaux, tom. VIII, pag. 161.

» religion et de la politique des Perses, qui » n'est connu que des plus savans *mobeds* et » *herbeds*, comme nous l'avons vu nous-mê» mes dans la province de Fars, dans le Kir» man, et dans les autres provinces perses : » il n'en est fait mention dans aucun des li» vres composés sur l'histoire de Perse ; ni » dans aucune annale et chronique. Voici en » quoi il consiste : *Zerdust*, fils de *Poros-» chasp*, fils d'*Asinman*, dans le livre qui lui » a été révélé, nommé *Abesta*, annonce que » l'empire des Perses éprouvera dans trois » cents ans une grande révolution, sans que » la religion soit détruite ; mais qu'au bout » de mille ans, la religion et l'empire péri» ront à la fois. Or entre Zerdust et Alexan» dre il y a environ 300 ans ; car Zerdust a » paru du temps de *Kaï Bistap*, fils de *Kaï* » *Lohrasp*, comme nous l'avons dit ci-devant. » *Ardechir*, fils de *Babek*, s'empara de l'em» pire et de tous les pays qui en dépendaient, » environ 500 ans après Alexandre : nous » voyons qu'il ne restait plus que *deux cents* » ans à peu près, pour compléter les *mille* ans » de ce prophète. *Ardechir* voulut augmenter » de cent ans cet espace de temps, parce qu'il » craignait que, lorsqu'après lui cent ans se

» seraient écoulés, les hommes ne refusassent
» de prêter secours et obéissance au roi, par
» la conviction où ils seraient de la ruine fu-
» ture de l'empire, conformément à la tradi-
» tion qui avait cours parmi eux. Pour ob-
» vier à cela, il supprima environ la moitié
» du temps écoulé entre Alexandre et lui, et
» il ne fit mention que d'un certain nombre
» des *Molouk-Taouâïef* (*rois* des *nations* par-
» thiques) qui remplissaient tout ce temps; il
» retrancha les autres : puis il eut soin de faire
» répandre dans son empire, qu'il avait com-
» mencé son règne 260 ans après Alexandre.
» En conséquence, cette époque fut admise et
» se répandit dans le monde : voilà pourquoi
» il y a une différence entre les Perses et les
» autres nations au sujet de l'ère d'Alexandre;
» et c'est cette cause qui a introduit la confu-
» sion dans les annales des *Molouk-Taouâïef*.
» Ardechir fait lui-même mention de cela dans
» les avis qu'il a laissés à ses successeurs; et
» l'herbed (ou prêtre parsi) qui se rendit l'a-
» pôtre de ce prince près les gouverneurs des
» provinces, parle également de cette prédic-
» tion. »

Maintenant le lecteur peut juger du degré de confiance que méritent les histoires et chro-

niques orientales. Si cette anecdote eût été connue plus tôt, elle eût épargné bien des discussions et de faux raisonnemens. Elle est d'autant plus précieuse, qu'elle résout sans réplique l'énorme abréviation de temps *officiellement* établie dans presque tous les écrivains asiatiques, entre les règnes d'Alexandre et d'Ardechir, et qu'en nous donnant la mesure de la superstition, de la mauvaise foi et de l'audace de tout un gouvernement, tant laïque qu'ecclésiastique, elle nous montre à quel point d'ignorance étaient déjà parvenus ou réduits les Persans en l'an 226, sur l'époque de Zoroastre, puisque celle qu'ils indiquent dans Masoudi, et qui répond au règne de Kyaxarès, est manifestement fausse, comme nous le verrons..... Mais pour procéder méthodiquement à découvrir l'époque véritable, commençons par examiner tout ce que les Orientaux nous racontent de ce législateur, afin que leurs traditions, confrontées aux récits des anciens Grecs et Latins, nous conduisent au maximum de probabilité dont cette question est susceptible.

Selon *Anquetil du Perron*, (*a*) le recueil principal des traditions des Parsis sur Zo-

(*a*) Zend-avest, tom. II, pag. 6 et suiv.

roastre, est le livre intitulé *Zerdust-Namah*, qui, dit-on, fut traduit de l'ancien idiome *pehlevi*, en persan moderne, par *Zerdust-Behram*, écrivain et prêtre parsi, vers l'an 1275. Hyde a connu ce livre, et en a cité les titres des chapitres. Laissant à part la date qui n'est pas prouvée, admettons dans le traducteur une instruction suffisante, et surtout une grande fidélité à ne rien retrancher ni rien ajouter (chose sans exemple), et voyons ce que les Parsis nous disent de leur législateur.

§ II.

RÉCITS DES PARSIS SUR ZOROASTRE.

Selon eux, Zerdoust naquit dans l'Aderbidjan (ancienne Médie), et Aboulfeda ajoute, d'après plusieurs auteurs anciens, que ce fut à *Ourmi*. Sa naissance fut accompagnée de prodiges, dont le moindre fut de rire en respirant pour la première fois. Pline, (*a*) qui cite ce trait, nous indique par-là que ces traditions existaient, du moins en partie, dès son temps. L'enfance de Zerdust subit de rudes épreuves de la part des magiciens, qui sont dépeints

(*a*) Plin., l. VII, ch. 16.

comme étant alors tout-puissans auprès des peuples et des rois : ce règne des magiciens, qui rappelle leurs enchantemens devant Pharaon, leurs services auprès de Sémiramis, indique réellement des temps reculés. Les écrivains parsis racontent les plus petits détails de ces enchantemens, comme s'ils en eussent été témoins ; mais, d'autre part, leur stérilité sur les faits vraiment historiques et géographiques, annonce que ces légendes ont été recueillies après coup, et composées sur des récits populaires, comme tous les faits de ce genre..... A 30 ans, Zoroastre est appelé par le *dieu Ormusd*, de la même manière qu'Abraham et Moïse le furent par le dieu *Iéhou*.... Il se retire dans l'antre d'une montagne, pour y recevoir les inspirations ; mais les Parses ont oublié les curieuses circonstances de cet antre, décrites par Eubulus, dans Porphyre. (*a*) Après une retraite (de 20 ans, selon Pline), Zoroastre met au jour un nouveau système de théologie, qu'il prétend, selon l'usage de ses pareils, être le seul véritable, le seul *révélé de Dieu*. Pour établir sa religion, il choisit le pays de *Balk* (*l'ancienne Bactra*), dont il convertit le roi *Kesht-asp*, qui à son tour veut

(*a*) *De Antro Nympharum.*

convertir ses sujets, et même les princes ses voisins, entre autres *Zâl* et *Roustam*, princes de la *Perse propre* : Zoroastre, ainsi appuyé, fait construire des *Atesh-gâh* ou *Temples du feu*, plante un *cyprès*, et institue un grand pèlerinage, suivant l'usage de ces temps........ Un brâhme de l'Inde entendant parler de ce nouveau culte, vient pour le réfuter, et finit par s'en rendre prosélyte. Au bout de 8 ans, (*a*) Kesht-asp, tributaire d'un roi de *Tour-ân*, nommé *Ardjasp*, (*b*) lequel *possédait un grand pays à l'ouest de la Caspienne*, lui refuse l'hommage accoutumé. La guerre éclate ; *Ardjasp* vient attaquer *Kesht-asp*, qui eût été vaincu sans son fils *Esfendiar*, dont les exploits chevaleresques décident la victoire... *Kesht-asp*, pour récompense, le fait enfermer dans un château fort, et se rend lui-même en Perse pour convertir les paladins *Zâl* et *Roustam*. Pendant son absence, *Ardjasp* apprend que la ville de *Balk* est dégarnie de troupes ; que *Lohrasp*, père de *Kesht-asp*, y vit dans un couvent, *la tête rasée*, et pratiquant les mortifications à la manière des Indiens ; il accourt avec une armée d'élite, surprend le pays, em-

(*a*) Zend-avesta, tom. II, pag. 54.

(*b*) Zend-avesta, tom. II, pag. 55.

porte la ville, tue Lohrasp et les *prêtres du feu*, c'est-à-dire les mages ; Zoroastre périt alors, selon les musulmans ; mais les parsis gardent le silence sur sa mort quelconque. Kesht-asp arrive, est battu, a recours à son fils, Esfendiar, qui le sauve une seconde fois ; et pour seconde récompense, le père l'envoie contre *Roustam* qui, après un duel périlleux, le perce d'une flèche. Telle est sommairement la vie de Zoroastre, selon ses sectateurs, qui, comme l'on voit, n'indiquent rien dans leurs récits que l'on puisse appliquer ni au roi *Darius*, élu successeur de *Cambyse* et fils d'*Hystaspes*, simple particulier perse ; ni au roi *Xercès*, fils de *Darius*, dont l'histoire nous est si bien connue par les Grecs contemporains. Ce silence de la part des *parsis* est d'autant plus remarquable, qu'étant les représentans, les descendans directs des anciens Perses de Darius, ils ont eu plus de motifs et de moyens de connaître ce monarque et son père, que n'en ont eu les Perses musulmans, intrus dans le pays, en grande partie. Comment donc et pourquoi arrive-t-il que les écrivains orientaux, tant musulmans que chrétiens, aient cru Zoroastre contemporain, les uns de Smerdis ou de Cambyse, comme le

disent Aboulfarage et Eutychius; (*a*) les autres du prophète Élie, ou d'Ezdras, ou de Jérémie, comme le disent *El-Tabari*, *Abou Mohammed*, etc.? (*b*) Déjà ces discordances, qui passent 100 et 150 ans, prouvent leur incertitude et leur ignorance; mais avant d'admettre leurs narrations remplies de fables extravagantes et d'anachronismes grossiers, un préliminaire indispensable pour *Hyde* et pour ses imitateurs, était de remonter aux sources de ces opinions, et, d'auteur en auteur, arriver à connaître le premier qui les avait avancées. Ce qu'ils n'ont point fait, essayons de le faire, et par un exemple intéressant, prouvons combien est utile cette étude chronologique des opinions.

D'abord nous trouvons Agathias qui, vers l'an 540, a écrit une histoire dans laquelle il s'est occupé spécialement des Perses, et où nous lisons le passage suivant, page 62.

« Les Perses de nos jours ont presque en-
» tièrement négligé et quitté leurs anciennes
» mœurs et coutumes, pour adopter des ins-
» titutions *étrangères*, et pour ainsi dire, *bâ-*

(*a*) Eutychius a écrit vers 930, et Aboulfarage vers 1260.

(*b*) *Voyez* Hyde, pag. 317 et suiv.

» *tardes*, dont la doctrine de *Zoroastre* l'*Or-*
» *mazdéen* leur a offert l'attrait. En quel temps
» ce Zoroastre, ou *Zoradas*, a-t-il fleuri et
» publié ses lois? Voilà ce qui n'est point clai-
» rement établi. Les Perses actuels disent nû-
» ment qu'il vécut sous *Hystasp*, sans y join-
» dre aucun éclaircissement; de sorte qu'il reste
» équivoque et tout-à-fait incertain si ce fut
» le père de Darius, ou quelque autre (roi)
» *Hystasp*. En quelque temps qu'il ait fleuri,
» il fut l'auteur et le chef de la religion des
» mages, en changeant les rites anciens, et en
» introduisant (un mélange) d'opinions di-
» verses et confuses. En effet, les Perses d'*au-*
» *trefois* adoraient *Jupiter*, *Saturne* et les au-
» tres dieux des Grecs, avec cette seule diffé-
» rence qu'ils ne leur donnaient pas les mêmes
» noms : car pour eux, Jupiter était *Bel-us*,
» *Hercule* était *Sand-és*, Vénus était *Anaïs*,
» comme l'attestent Bérose et d'autres écri-
» vains qui ont traité des antiquités mèdes et
» assyriennes.»

Ainsi, jusqu'au temps d'Agathias, les savans perses ne disaient point que l'*Hyst-asp* de Zoroastre fut notre Darius, fils d'*Hystasp*; ni l'*Hystasp*, père de Darius : c'était une chose *obscure* pour eux, comme pour les sa-

vans grecs de Constantinople. Or si Agathias, né Asiatique, vivant jurisconsulte à Smyrne, homme dont l'ouvrage annonce un esprit méthodique et cultivé; si Agathias, habitué, en sa qualité de jurisconsulte, aux recherches et aux discussions de *titres* et d'*origines*, a regardé l'identité de ces deux *Hystasp*, comme une chose très-*douteuse*; cette identité n'avait donc pas la certitude qu'ont prétendu lui trouver les écrivains postérieurs; et si d'autres avant lui l'avaient déjà admise, leur opinion, que sans doute il avait pesée, ne lui présentait donc pas des preuves déterminantes. Ainsi il n'admettait pas l'opinion d'*Ammien Marcellin*, autre historien du Bas-Empire, qui avait tranché la question dans le passage suivant de son histoire.

« En des temps reculés, dit cet historien, » (*a*) l'art de la magie prit de grands accroissemens par les connaissances que puisa chez » les Chaldéens le Bactrien Zoroastre, et après » lui (par le soin et le zèle) du très-savant roi » *Hytaspes*, père de *Darius*. »

Sans doute Ammien Marcellin, par la franchise et par l'amour de la vérité que respire

(*a*) Ammien Marcellin, lib. XXIII. Il a écrit vers 380 à 390.

son ouvrage, est un historien digne d'estime ; mais ayant vécu dans les camps, et s'étant bien plus occupé de l'histoire des Germains et des Goths que de celle des Perses, il n'a point discuté le fait qu'il avance, et il l'a adopté de confiance de quelque écrivain antérieur. Or, quel est-il cet écrivain antérieur? et quelle est son autorité, quand nous verrons à l'instant que Pline, l'an 70 de notre ère, professait le même doute, et un doute plus étendu qu'Agathias? Suivons néanmoins le passage d'Ammien Marcellin, qui d'ailleurs sera utile à notre but.

« Ce roi, (Hystasp) ayant pénétré avec con-
» fiance dans certains lieux retirés de l'Inde
» supérieure, arriva à des bocages solitaires,
» dont le silence favorise les hautes pensées
» des brahmanes. Là, il apprit d'eux, autant
» qu'il lui fut possible, les rites purs des sa-
» crifices, les causes du mouvement des astres
» et de l'univers, dont ensuite il *communiqua*
» *une partie* aux mages. Ceux-ci se sont
» transmis ces secrets de père en fils, avec la
» science de prédire l'avenir ; et c'est depuis
» lui (*a*) [Hystapes], que par une longue suite de

(*a*) Le texte porte : *ab eo* (Hydaspe....) Anquetil a traduit : *et c'est de ces mages qu'est venue*, etc. Mém. Académ. des Inscript., tom. XXXVII, pag. 718.

» siècles jusqu'à ce jour, cette foule de mages » composant une seule et même (caste), a été » consacrée au service des temples et au culte » des dieux. »

Ce fait nous sera utile; mais nous demandons à Ammien, de quelle source, de quel auteur a-t-il tiré l'opinion que ce *très-savant roi Hystasp*, contemporain de Zoroastre, fût l'Hystasp, père de Darius? Est-ce des livres parsis? nous les avons, et l'on n'y trouve rien de tel. Est-ce d'Hérodote? nous les possédons, et nous y allons voir la démonstration du contraire. Quelle analogie y a-t-il entre les actions et même les personnes des deux rois? Kestasp est roi, et Hystasp, père de Darius, ne le fut point. L'on ne saurait dire que Darius fût *Esfendiar;* et si l'on veut qu'il fût lui-même Kestasp, *Esfendiar,* fils de celui-ci, n'a pas la moindre analogie avec Xercès, fils de Darius. Nous pouvons le dire hardiment : tout est contradictoire, tout est absurde dans cette opinion; et quels que soient ses inventeurs, il est évident qu'ils ont été induits en erreur par deux circonstances.

1° Par la ressemblance d'un nom qui paraît avoir été commun chez les Mèdes et chez les Perses.

2° Par la ressemblance du goût que *Darius* eut pour les sciences des mages, selon les témoignages d'Hérodote, de Cicéron et de Porphyre, qui nous apprennent l'inscription de son tombeau, gravée par son ordre : *Darius, roi*, etc., *docteur en magisme.*

Voilà la double équivoque qui, pour les anciens comme pour les modernes, a été la cause première d'une erreur à laquelle se sont refusés tous ceux qui ont porté plus d'attention et de réflexion.

De ce nombre est Pline le naturaliste, l'un des hommes les plus distingués de toute l'antiquité, par son esprit et par l'immensité de ses lectures. Après des réflexions pleines de sens sur la *magie*, et sur la folle passion des Romains de son temps pour cet art d'imposture et de fourberie, Pline nous fournit, au début de son livre xxxe, un passage important qui mérite d'être transcrit :

« C'est dans l'Orient (dit-il), c'est dans la
» Perse, que la magie fut, de l'aveu des his-
» toriens, inventée par Zoroastre; mais n'y
» a-t-il eu qu'un seul Zoroastre, ou bien en
» a-t-il existé un second? *Cela n'est pas clair.*
» Euxode qui veut nous faire regarder la ma-
» gie comme l'une des sectes philosophiques

» les plus utiles et les plus brillantes, prétend
» que Zoroastre vivait 6000 ans avant la mort
» de Platon (mort l'an 348 avant J.-C), ce
» qu'on lit aussi dans Aristote... Hermippe,
» qui a écrit un savant Traité sur cet art, et
» qui a traduit *deux millions* de vers compo-
» sés par Zoroastre, en indiquant les titres de
» chaque volume (d'où il les a tirés), rap-
» porte qu'il eut pour maître *Azonak*, ou
» *Agonak*, et qu'il vécut 5000 ans avant la
» guerre de Troie. Mais il est étonnant que le
» souvenir (de l'inventeur), et que l'art aient
» été conservés si long-temps, sans moyens
» intermédiaires, et sans succession claire et
» continue (d'enseignement); car à peine se
» trouve-t-il quelqu'un qui ait ouï parler d'un
» *Apuscorus* et d'un *Zaratus*, *mèdes*; de
» *Marmar* et d'*Arabantiphok*, babylonien;
» de *Tarmoenda*, assyrien, dont aucun mo-
» nument n'existe. »

(Après avoir remarqué que dans l'Odyssée d'Homère, la magie est habituellement mise en action, Pline continue):

« Je trouve que le premier qui a écrit sur
» cet art est le Perse *Ostanès*, contemporain de
» Xercès, qui en répandit dans la Grèce, non
» pas le goût, mais la *rage*. Ceux qui ont fait

» des recherches plus profondes placent un peu
» avant lui, un autre *Zoroastre* de Proconnè-
» se..... Il est encore une secte de magiciens,
» qui a pour chefs *Mosès* et les Juifs *Iamné* et
» *Iotapé*, mais (seulement) plusieurs *milliers*
» *d'années* après Zoroastre (en suivant le cal-
» cul des six mille ans d'Eudoxe).... »

Pesons certaines expressions de ce passage important :

« C'est dans la Perse que la *magie* fut in-
» ventée par *Zoroastre*, de l'aveu des histo-
» riens. »

Selon Platon, Apulée, Porphyre, Hesychius, Suidas, etc., et selon tous les pythagoriciens, qui sans doute tinrent cette tradition de leur maître, le mot asiatique *magos*, ou plutôt *mag*, signifiait proprement *homme consacré, dévoué au culte de Dieu*, précisément comme le mot *nazar-éen*; par conséquent le mot *magie* fut d'abord la science ou la pratique de ce culte. C'est dans ce sens que Platon dit (*a*) « que les enfans des rois de Perse, par-
» venus à l'âge de 14 ans, recevaient quatre
» instituteurs dont le premier leur enseignait
» la *magie*, qui est, dit-il, *le culte des dieux*
» (*la religion*). Ce même instituteur leur en-

(*a*) *Plato, de Legibus*, pag. 441, édit. de 1602.

» seignait aussi *la politique royale.* » Dans ce sens aussi Zoroastre a inventé *la théologie des mages*, et institué leur caste, qui devint la caste *nazaréenne* et lévitique du pays. Mais parce que la *science* des *mages* se composait d'astronomie et d'astrologie judiciaire, c'est-à-dire des prédictions, divinations et prophéties attachées à cet art; qu'elle se composait encore de certaines connaissances physiques et chimiques, au moyen desquelles on opérait des phénomènes, *prodigieux* et *miraculeux* pour la masse du peuple; cette *science* devint peu à peu un art d'imposture et de charlatanisme, qui reçut en un *mauvais sens* le nom de *magie* que nous lui donnons...... Sous ce rapport, c'est-à-dire, comme art d'*évocations*, d'*enchantemens*, de *métamorphoses* opérées par certaines pratiques, elle est bien plus ancienne que Zoroastre, ainsi que le disent, avec raison, les Perses, puisqu'elle était la base du pouvoir et de l'influence des prêtres *égyptiens*, *chaldéens*, *brahmes*, *druides*, en un mot de tous les prêtres de l'antiquité. Le nom de *Chaldéens*, cités dès le temps d'*Abram*, comme désignant une nation déjà ancienne, signifie *devin*, et fournit une preuve de l'art et de sa pratique chez un peuple qui, comme le dit Ammien Marcellin, ne

fut d'abord qu'une secte, et devint ensuite, par accroissement, une nation nombreuse et puissante. Or si, comme il est vrai, ce genre de *magie* et de *magiciens* remonte à des milliers d'années, ce ne peut être qu'en le confondant avec le *zoroastérisme*, qu'Eudoxe et Hermippe en ont rejeté le fondateur à cinq ou six mille ans avant Platon et la guerre de Troie. Diogène Laërte nous fournit une troisième variante :

« Selon *Hermodore* le platonicien (dit-il *in* » *proemio*), depuis les mages, *dont on dit que* » *Zoroastre fut le premier chef* (princeps) jus- » qu'à la guerre de Troie, il s'écoula 5,000 ans.»

Voilà mille ans de différence avec Eudoxe : remarquez qu'Hermodore ne dit pas depuis Zoroastre, mais depuis les *mages*; en sorte qu'il faut que quelque équivoque soit la cause de cette méprise, car il est bien certain que ces cinq ou six mille ans sont hors des limites de toute biographie connue, et que Zoroastre, comme nous l'allons voir, n'a pas vécu plus de huit siècles avant Platon. Suidas paraît avoir changé ces cinq *mille* en cinq *cents* : mais le témoignage de ce moine du 9e siècle est de peu de poids; il a voulu sauver l'époque juive de la création.

Actuellement, puisque le fondateur des mages est Zoroastre, auteur du système des *deux principes* ou des deux génies du bien et du mal (*Oromaze* et *Ahriman*), si célèbres en Asie, il s'ensuit, 1° que celui-là seul est l'homme dont nous cherchons l'époque; 2° que partout où nous trouverons le nom de ses mages, ou quelqu'un de ses dogmes, cet homme aura déjà existé. Or, si au siècle de Pline l'époque de Zoroastre était déjà *si peu claire* ou si obscure, que l'on ne savait plus où le placer, cela seul prouve que le législateur des Perses, des Mèdes et des Bactriens ne vécut point au temps de Darius; qu'il ne fut point ce magicien de Proconnèse, qui vécut un peu avant Ostanès, et qui prit ou porta le nom de *Zerdoust*, comme l'ont porté depuis et le portent encore beaucoup de *mobeds* ou prêtres parsis, comme des Juifs célèbres ont porté celui de Mosès. (*a*) Les faits contemporains de Darius et de Xercès furent trop bien connus des Grecs pour qu'il pût s'opérer dans l'Asie un schisme religieux, aussi éclatant que celui de Zoroastre, sans qu'ils en eussent ouï parler, et sans qu'Hérodote, qui y voyageait à cette époque, nous en eût dit un seul mot.

(*a*) Témoin Rabbi *Mosès*, Maimonides.

Néanmoins, puisqu'au temps de Pline il existait une incertitude, une équivoque sur un second *Zoroastre, lequel, selon ceux qui avaient fait des recherches plus profondes, aurait vécu un peu avant Ostanès* (et cela peut s'étendre jusqu'à 60 et 80 ans), il faut qu'un fait quelconque ait donné lieu à cette équivoque, et que réellement quelque mage et magicien, du nom de *Zardast* ou *Zoroastre*, ait été mêlé à quelque anecdote venue à la connaissance des Grecs. Et en effet Apulée, ce grand panégyriste de la magie, dans son absurde roman de l'*Ane d'or*, écrit en latin, 80 ans après Pline, nous fournit le passage suivant tout-à-fait conforme à notre aperçu :

« *On dit* que Pythagore ayant été amené (à » Babylone) parmi les prisonniers égyptiens » de Cambyse, eut pour instituteurs les mages » des Perses, et surtout *Zoroastre*, premier » ou principal dépositaire de toutes sciences » secrètes et divines. (*a*) »

Cet *on dit* annonce une tradition populaire qui peut remonter assez haut, comme tout ce qui concerne Pythagore. *Prisonnier de Cambyse*

(*a*) Apulée, lib. II. Iamblique qui a compilé la vie de Pythagore, d'après une foule d'auteurs, vers l'an 320, répète la même tradition.

est un anachronisme grossier, puisque Pythagore, né en 608, avait 84 ans (*a*) lorsque Cambyse conquit l'Égypte en 525; mais la fausseté de l'accessoire ne détruit pas le fait principal.

Ce fait, c'est-à-dire le voyage de Pythagore en Égypte, et de là à Babylone, se retrouve dans Diogènes de Laërte, qui, 20 ans après Apulée, compilant aussi la vie de ce philosophe, nous dit que,

« Dès sa jeunesse, passionné du désir d'apprendre, Pythagore quitta sa patrie et voyagea en divers pays, où il se fit initier à tous les mystères des Grecs et des *barbares* (des étrangers); qu'entre autres il alla en Égypte, au temps du roi Amasis, à qui Polycrates de Samos le recommanda par une lettre, comme le rapporte *Antiphon;* qu'ensuite il visita les *Chaldéens* et les *Mages*, avec qui il eut des entretiens, et qu'enfin il passa en Crète, à Samos et en Italie, où il s'établit et fonda son école, comme le racontent Hermippe dans l'histoire de sa vie, et *Alexandre* (Polyhistor) dans son livre de la Succession des philosophes. »

Ici le règne d'Amasis peut convenir, parce que ce prince régna dès l'an 570, lorsque Py-

(*a*) *Voyez* Chronologie de Larcher, année 608.

thagore avait environ trente-huit ans ; mais Polycrates et sa lettre sont inadmissibles, parce que ce tyran de Samos ne commença de régner que vers 532, lorsque Pythagore avait environ 76 ans. Antiphon, en ajoutant que Pythagore, chagrin de voir Polycrates tyran, quitta Samos à 40 ans pour s'établir en Italie, a sûrement confondu le départ pour l'Égypte, lorsque Pythagore, après avoir visité la Grèce, la Thessalie et la Thrace, commença ses voyages pour l'Égypte et l'Orient : la lettre de Polycrates (placée entre les années 532 et 523), apocryphe comme celles de Pisistrate et de Solon, en tombant dans le règne de Cambyse, décèle la même source que le *on dit* d'Apulée : la seule chose que l'on puisse induire de cette tradition, est que Pythagore ayant réellement passé d'Égypte en Chaldée, put y converser avec quelque *docteur mage* du nom de Zerdast (*Zoroastre* en grec) dont il aura cité le nom à ses disciples, qui, en le conservant, l'ont confondu, ou ont donné lieu de le confondre avec le *législateur*. Clément d'Alexandrie nous offre un passage à l'appui de cet aperçu :

« Pythagore, dit-il, (*a*) alla à Babylone,

(*a*) *Clemens Alexandrinus*, pag. 131. Il écrivait vers l'an 215.

» où il se fit disciple des mages : or Pythagore
» (nous) y montre *Zoroastre*, *mage persan....*
» dont les hérétiques prodiciens prétendent
» posséder les livres.... Alexandre Polyhistor,
» dans son livre des *Symboles pythagoriciens*,
» dit que Pythagore fut disciple de l'Assyrien
» *Nazaret*, que quelques-uns prennent pour
» Ézékiel ; mais cela n'est pas exact. »

Moins de 60 ans après Clément, Porphyre puisait aux mêmes sources, lorsqu'il écrivait :

« Que Pythagore fut purifié par *Zabratas*
» ou *Zaratas*, des souillures de sa vie précé-
» dente, et qu'il apprit de lui ce qui concerne
» la nature et les principes de l'univers. »

Zaratas est évidemment le nom parsi de *Zerdast ;* mais, 1° en admettant que le maître de Pythagore ait été *perse*, comme le dit Clément, il n'est plus le législateur, car nous verrons les meilleurs auteurs attester unanimement que celui-ci fut *mède*. Clément lui-même le dit, lorsque, citant les philosophes qui se sont livrés à la divination, il nomme *Zoroastre le Mède* avec Abarès, Aristœas, Pythagore, Empédocles, etc.

2° Si le mage *Zaratas* a été perse, il a dû être postérieur à Kyrus et à la conquête de Ba-

bylone par ce prince, en 538...... Or à cette époque Pythagore avait déjà près de 72 *ans*, ce qui rend son voyage improbable à cette date tardive, et toujours nous ramène à la tradition fabuleuse du romancier Apulée....... Un soupçon se présente : en considérant que des noms juifs se trouvent mêlés ici ; que le mage *Zaratas* est cru *Ézékiel* par les uns, *Daniel* par les autres ; que le mot hébreu *nazaret* est une traduction littérale du mot *mag*, qui décèle une main juive ; et qu'Alexandre Polyhistor qui cite ce mot, a en général copié Eupolème, qui lui-même a copié les Juifs qu'il fréquenta beaucoup ; ne devons-nous pas croire que ce sont des contes fabriqués à Alexandrie, dans l'intention, de la part des Juifs, de prouver que tout venait de leur source ; et de la part des pythagoriciens, que leur maître avait tout connu ?

D'autre part, la circonstance des livres *montrés* par les *prodiciens* ne prouve pas l'identité du *mage* avec le *législateur ;* car, outre que les savans Porphyre et Chrysostôme *les* traitent d'*apocryphes*, il est encore possible qu'un mage entrant en fonctions à cette époque, en ait composé qui seraient devenus le rituel dominant ; et ici, nous touchons à un point his-

torique, qui est peut-être le nœud de toute cette question......

Après Cambyse, fils de Kyrus, le mage Smerdis, comme l'on sait, usurpa le trône par une supposition de personne et de nom. Darius avec les autres conjurés l'ayant tué, il s'ensuivit une proscription générale des *mages* qui furent massacrés dans tout l'empire, et le souvenir de ce massacre resta dans une fête anniversaire appelée *Magophonie :* il est évident qu'après ce massacre, la caste des mages atterrée, fut à la discrétion de Darius, fils d'Hystasp. Si ensuite ce roi se fit honneur d'être appelé *docteur mage*, il trouva donc politique de la relever; mais en la relevant, il aura été le maître des personnes et des choses; il aura nommé les fonctionnaires, le grand-prêtre, les mobeds, etc., il aura même introduit les changemens qu'il aura voulu dans les rites; et si c'est lui qui, en s'emparant d'une partie du Haut-*Indus*, comme le dit Hérodote, *eut des entretiens avec les brahmes*, comme le dit Ammien Marcellin, il a pu être l'auteur d'une modification qui aura fait époque dans le système zoroastrien : par un procédé semblable à celui d'*Ardéchir*, il aura changé, subrogé, substitué à son gré; alors si, par un

cas très-plausible, le grand-prêtre constitué par lui, a porté ou a pris le nom révéré de *Zoroastre*, nous aurons à la fois le *Zaratus* de Pline, le *Zabratas* de Porphyre et le *Zerdoust*, auquel appartiendrait l'oracle cité au temps d'*Ardéchir :* toujours est-il certain que cet oracle est *apocryphe*, (*a*) plein de contradic-

(*a*) Vers le temps où l'on place cette prophétie, les prêtres chaldéens montraient celle de Nabukodonosor, qui annonçait la ruine de son empire (*voyez* Mégasthènes) : les prêtres juifs présentaient à Kyrus une prophétie d'Isaïe, annonçant son élévation avec son *propre nom ;* malheureusement nous n'avons pas le manuscrit d'Isaïe : encouragé par ces exemples, le grand-prêtre Iaddus montra aussi au conquérant Alexandre sa venue prédite; enfin le livre de Daniel prédisait aussi (*après Antiochus*) les quatre monarchies, dont celle des Romains fut une. Ces siècles furent ceux des *prophéties :* les époques des révolutions sont des paroxismes de superstition. D'ailleurs l'exposé de Masoudi, ou plutôt des *Parsis*, ses auteurs, est plein de contradictions..... *Il y a*, dit-il, *entre Zerdust et Alexandre environ trois cents ans, parce que Zerdust a paru du temps de Kai-Bistasp* (Darius Hystasp); mais entre Darius, élu roi l'an 520, et Alexandre, roi d'Asie en 327, il n'y a que cent quatre-vingt-treize ans, et un *environ* de cent sept ans ne peut se permettre...... D'Alexandre, mort en 324 avant J.-C., jusqu'à Ardéchir, roi en 226 après J.-C.,

tions, et qu'il ne peut convenir au législateur, comme nous l'allons voir. Or puisqu'il est cer-

il y a cinq cent cinquante ans, et Masoudi en compte *environ cinq cents ;* autre erreur trop forte. Son calcul de la prophétie est d'ailleurs inintelligible.... *L'empire périra au bout de trois cents ans, la religion avec l'empire au bout de mille.....* Est-ce mille trois cents en tout, ou bien seulement mille? Il prend ce dernier parti. Mais si au temps d'Ardéchir il y avait huit cents ans écoulés, les cent qu'il voulut ajouter aux deux cents restans faisaient onze cents, et cependant, en retranchant trois cents ans (moins dix) comme il fit, il augmenta de près de cinq cents ans. Or ces cinq cents, ajoutés aux huit cents que l'on disait écoulés, font mille trois cents. La prophétie n'était donc pas de mille ans en total, comme le dit Masoudi, mais *de mille plus trois cents....* En outre, si Zerdust parut, comme il le dit encore, trois cents ans avant Alexandre, ce fut donc en 630, au temps de Kyaxar, roi des Mèdes, et de Jérémie, chez les Hébreux. Ici Masoudi, en contradiction avec lui-même, se place au nombre de ses compatriotes qui font Zerdust disciple de Jérémie, trompés peut-être par l'équivoque du nom de ce prophète, avec celui d'*Urmih*, ville natale de Zoroastre. Ce calcul favoriserait l'hypothèse d'un académicien (l'abbé Foucher), qui, dans un savant Mémoire (tom. XXVII des Inscript.), a voulu prouver que Zoroastre, législateur, parut au temps de Kyaxarès; mais nous allons voir que ce système est plein d'incohérences. Cette anecdote d'*Ardéchir*, en nous donnant la me-

tain que les musulmans, nés seulement après l'an 622 de notre ère, n'ont pu recevoir que

sure de l'ignorance et de l'audace des *gouvernans asiatiques*, ne pourrait-elle pas nous donner la clef d'une autre énigme du même genre? savoir pourquoi le texte grec compte depuis la création du monde jusqu'à notre ère. . . . . 5508 ans, tandis que le texte hébreu n'en compte que 3760

Différence. . . . . 1748.

Si, comme il est vrai, c'était une opinion générale dans la basse Asie, cent ans avant et après notre ère, *que le monde allait finir;* si, comme il est vrai, cette opinion prenait sa source dans la théologie de Zoroastre, qui dit que le monde, gouverné par *Ormuzd*, après avoir duré 6,000 *ans*, est supplanté et détruit par Ahriman, qui règne *six* autres *mille* (total, 12 *mille*, c'est-à-dire les douze mois du grand *cercle* de l'année, appelé *mundus*, le *manda* sanscrit); ne pourrrait-on pas croire que les Juifs, imprégnés des opinions perses, ont pu et dû s'effrayer de voir s'approcher la fin du 6e mille, compté sur la Genèse; qu'alors la prudence de leur synagogue aurait jugé nécessaire de faire une suppression qui, comme celle d'Ardéchir, reculât *l'époque du destin;* et que cette opération n'ayant eu lieu qu'après la traduction et la divulgation du texte grec, elle n'aurait agi que sur l'hébreu pur, et qu'elle aurait été effectuée spécialement à une époque où elle aurait pu embarrasser la secte naissante des chrétiens, qui n'usait que du texte

des rabbins juifs, toutes leurs fables sur la prétendue éducation de Zoroastre par Élie, par Esdras, par *Jérémie*, par *Ézékiel*, il devient infiniment probable, comme nous l'avons déjà dit, que ces amalgames des noms de Pythagore, de Zaratas-Zoroastre et de *Nazaret*, cru Ezékiel, ont été faits à Alexandrie, sous le règne des Ptolémées, lorsque les pythagoriciens et les Juifs confrontèrent et mêlèrent leurs traditions, leurs raisonnemens et leurs explications sans beaucoup de critique, surtout en chronologie. De tout ceci il restera seulement pour faits historiques :

1° Que Pythagore vint et résida à Babylone entre les années 569 et 550, et qu'il put y converser avec des mages et des Juifs, comme avec des prêtres chaldéens ;

2° Que le nom de *Zoroastre* ou de *Zardust*, commun chez les Perses, (*a*) comme celui de

grec? Tout cela est tellement asiatique et juif, qu'on peut le regarder comme vrai. Ajoutons que ces *cinq* et *six* mille de Zoroastre, qui n'étaient que des mois, que des signes du Zodiaque chaldaïquement divisés en *mille parties*, pris ensuite par méprise pour des années, doivent être le vrai texte sur lequel Hermippe et Eudoxe ont bâti leur *cinq* et *six mille ans* : Qu'est-ce que l'histoire ancienne !

(*a*) Clément d'Alexandrie nous en fournit encore

Mohammad chez les Arabes, et celui de Moses chez les Juifs, a occasioné une confusion de personnes, de temps et d'actions, qui a égaré la foule des écrivains.

Après le débat de toutes ces erreurs, il faut, pour arriver à connaître l'époque réelle de *Zoroastre*, fils de *Pourouchasp*, nous adresser aux plus anciens historiens, et à ce titre nous devons d'abord interroger Hérodote.

Dès long-temps l'on a remarqué que son livre n'offrait nulle part le nom de Zoroastre ; et ce silence a toujours été une objection

une preuve. « *Platon*, dit-il, fait mention d'un cer- » tain *Ér* (ou Hèr), fils d'*Armenius*, Pamphilien » d'origine, qui est *Zoroastre ;* car il a écrit ces pa- » roles.... Voici ce qu'écrit Zoroastre, fils d'Arme- » nius, Pamphilien d'origine : Ayant été tué à la » guerre, je suis descendu aux enfers (ou cieux infé- » rieurs), et les dieux m'ont dit ce que je vais racon- » ter. »

Il est évident que ce *Hèr* a reçu ou pris le nom de *Zoroastre*, et qu'il a été un de ces charlatans dont l'Asie abonda au temps de *Darius* et d'*Ostanès*. Sa vision racontée par Platon, livre x de sa République, est d'ailleurs curieuse, en ce qu'elle nous montre des idées zoroastriennes sur l'autre monde, qui se trouvent presque littéralement chez les musulmans et chez les chrétiens.

très-pénible pour ceux qui ont voulu que ce prophète, plus célèbre en Asie que l'hébreu Moïse, eût été contemporain de Darius, fils d'Hystaspes. En effet, comment concevoir que Zoroastre eût opéré, dans le vaste empire de ce prince, un schisme aussi éclatant que celui de Luther en Europe, sans qu'Hérodote, qui visita l'Asie presque dans le même temps, et qui a décrit la vie de Darius dans le plus grand détail, eût fait la moindre mention d'un homme et d'un événement aussi marquans? Ce premier argument négatif, déjà si puissant, est d'ailleurs appuyé d'un second, positif et concluant.... Tous les anciens s'accordent à dire que Zoroastre fut l'auteur et le fondateur du magisme et de la magie, c'est-à-dire de la secte philosophique des *mages*. Or le nom des mages est cité plusieurs fois par Hérodote, et cela avec des circonstances riches en inductions.

« Les mages (dit cet historien) diffèrent
» beaucoup des autres hommes, et particuliè-
» rement des *prêtres d'Égypte :* ceux-ci ne
» souillent point leurs mains du sang des ani-
» maux, et ne font périr que ceux qu'ils im-
» molent; les mages, au contraire, égorgent
» de leurs propres mains tout animal, excepté

» l'homme et le chien ; ils se font même gloire
» de tuer les fourmis, les serpens et tous les
» reptiles et volatiles. (*a*) »

Voilà bien certainement les mages zoroastriens, définis par leurs rites, et même par leur comparaison, comme *ordre sacerdotal*, aux prêtres Égyptiens... Et déjà ils sont *très-anciens*, *ces mages*, puisque Hérodote ajoute : « Mais laissons ces usages tels qu'ils ont été » *originairement* établis. » Le mot *originairement* nous recule lui seul à des siècles : ce n'est pas tout ; le roi mède Astyag ayant eu un premier songe, consulte (*b*) *ceux d'entre les mages qui faisaient profession de les expliquer* : les mages étaient donc les *devins*, les *prophètes*, par conséquent les prêtres des Mèdes, dès avant Kyrus.

Un second songe épouvante Astyag : il mande les *mêmes mages*, et leur réponse est encore plus instructive dans notre question. (*c*)

« Seigneur (disent-ils *au roi mède*), la sta-
» bilité et la prospérité de votre règne nous
» importent beaucoup ;..... car enfin si la puis-

(*a*) Hérodote, lib. I, § CXL.

(*b*) Lib. 1°, p. 88, § CVII.

(*c*) *Ibid.* p. 99, § CXX.

» sance souveraine venait à tomber dans les
» mains de Kyrus, qui est *Perse*, elle passe-
» rait à une autre *nation ; et les Perses, qui*
» *nous regardent comme des étrangers*, n'au-
» raient pour nous, qui sommes *Mèdes*, au-
» cune considération ; ils nous *traiteraient en*
» *esclaves ;* au lieu que vous, seigneur, qui
» êtes notre *compatriote*, tant que vous oc-
» cuperez le trône, vous nous comblerez de
» grâces, etc. (*a*) »

Donc les mages étaient *Mèdes* de nation, et non pas *Perses*. Donc Zoroastre n'était pas né *Persan*, comme on le croit vulgairement, mais *Mède*, ainsi que le disent les Parsis.

Cette concordance entre eux et notre auteur, en prouvant la justesse de ses informations, met le fait hors de doute. Ces mots : « *Les Perses nous traiteraient comme des étrangers* » (et chez les anciens, l'étranger, *hostis*, était l'ennemi) ; « s'ils étaient les maîtres, *ils*

(*a*) En relisant Hérodote, nous trouvons deux autres traits non moins concluans. Livre III, § 65, Cambyse mourant conjure les Perses de ne point souffrir que le mage *Smerdis* s'empare du trône, et que par son imposture l'empire retourne aux *Mèdes*..... Et *ibid.*, § 73, le Perse Gobrya, haranguant les conjurés, leur dit : « Quelle honte pour des *Perses* d'obéir à » un *Mède*, à un *mage !* »

» *nous traiteraient en esclaves ;* » ces mots indiquent que les Perses avaient une autre religion que celle des Mèdes. En effet la description très-détaillée qu'en donne Hérodote, (*a*) ne convient point au *zoroastérisme* ; le traitement que Kyrus veut faire subir à Krésus, serait le sacrilége le plus impie dans ce culte, qui défend, par-dessus toute chose, de *souiller* le feu, en y jetant les corps soit morts, soit vivans. Ainsi, de la part d'Hérodote, tout indique, tout prouve que Zoroastre ne fut point Perse ; qu'il ne vécut point au temps de *Darius*, et que sa religion, d'*origine mède*, ne fut introduite chez les Perses que lorsque, par des vues politiques, Kyrus introduisit chez ses sauvages compatriotes, tout le système des usages, des mœurs, des lois et du gouvernement des Mèdes amollis et civilisés.

Après Hérodote, ou plutôt avant lui, le premier écrivain grec connu qui ait articulé le nom de *Zoroastre*, n'est pas Platon, comme on l'a dit quelquefois, mais *Xanthus* de *Lydie*, qui, sous le règne de *Darius*, publia, en quatre livres, une histoire de son pays, très-estimée et souvent citée par les anciens. Hérodote, qui ne publia la sienne qu'environ 40

(*a*) § CXXXI.

ans plus tard, s'en est beaucoup servi, selon Plutarque; et nous devons l'en louer, puisqu'en matière de faits, la meilleure méthode de les narrer est d'emprunter le langage du premier témoin ou narrateur, quand on le sait fidèle. Or l'historien Xanthus, selon Diogènes de Laërte, (a) estimait que depuis *Zoroastre, chef des mages, jusqu'à l'arrivée de Xercès en Grèce*, il s'était écoulé 600 ans; c'est-à-dire que Zoroastre aurait fleuri 1080 ans avant notre ère, ce qui déjà est une antiquité hors de la portée des chronologies grecques. Mais ce passage de Xanthus n'est pas le seul de cet auteur qui nous soit parvenu; *Nicolas de Damas*, qui vivait au temps d'*Auguste*, nous a conservé dix pages in-4° de détails curieux sur les rois de Lydie, et il n'a dû les tirer que de *Xanthus.* (b) Parmi ces détails se trouve l'anecdote du bûcher de Krésus, qui nous offre encore le nom de *Zoroastre.* L'historien dit en substance :

« Kyrus fut touché du traitement qui se
» préparait pour Krésus; mais les (soldats)
» Perses insistèrent pour que ce prince fût li-
» vré au feu, et ils s'empressèrent de lui dres-

(a) *In Proemio.*

(b) *Valesii excerpta*, pages 460 et suiv.

» ser un vaste bûcher, où ils firent monter » avec lui quatorze des principaux seigneurs » de sa cour. Kyrus, pour les dissuader, leur » fit lire un oracle de la sibylle; ils préten- » dirent qu'il était controuvé, et ils allumè- » rent le bûcher.... Alors éclatèrent de toutes » parts les gémissemens des Lydiens.... Ce- » pendant un orage qui s'était approché (du- » rant les apprêts assez longs) commence de » gronder; les nuages s'amoncellent et obs- » curcissent le ciel. Krésus voyant ce secours » d'Apollon, implore la faveur du dieu au- » quel il a offert tant de dons; les éclairs re- » doublent, le tonnerre éclate, la pluie tombe » à torrens.... Le désordre se met dans les » rangs des soldats; les chevaux effrayés par » la foudre et par les éclairs, augmentent le » tumulte.... Alors une terreur (religieuse) » s'empare des *Perses*. Ils se rappellent l'ora- » cle de la sibylle et ceux de *Zoroastre :* ils » crient de toutes parts que l'on sauve Krésus; » et c'est à cette occasion que les Perses ont » établi en loi, *conformément aux oracles de* » *Zoroastre*, que les cadavres ne seraient plus » brûlés, ni le feu souillé par eux, ce qui » ayant déjà eu lieu par d'*anciennes insti-* » *tutions*, fut alors rétabli et confirmé. »

Dans ce récit nous voyons, 1° qu'à cette époque les Perses n'avaient point encore la religion de Zoroastre, et c'est ce qu'indique Hérodote ; 2° qu'en appelant *ancienne institution* le culte du feu qui caractérise cette religion, l'antiquité de Zoroastre est également énoncée. Quant à ce que *ces institutions* auraient eu lieu jadis chez eux, il est probable que, sous l'empire des Assyriens et des Mèdes, quelques tribus, quelques familles auront imité la religion de leurs voisins et maîtres, comme il arriva aux Juifs, chez lesquels, au temps d'Achab, s'introduisirent les rites assyriens. Mais la masse de la nation ne fut point zoroastrienne ; l'obstination des soldats perses à brûler Krésus, c'est-à-dire, à en faire un sacrifice à la manière des Phéniciens, des Indiens et des Keltes, en est une démonstration complète : l'on doit donc regarder comme un fait positif, cette remarque de Xanthus, *que ce fut l'incident merveilleux de l'orage éteignant le bûcher de Krésus, qui opéra la conversion des Perses au zoroastérisme*, comme la victoire de Tolbiac convertit au christianisme les Francs de Clovis. (*a*)

(*a*) Xanthus au début de son article, observe que Kyrus s'était fait *instruire de la doctrine des mages :*

De tout ce que nous venons de voir, il résulte que, même au temps de Xanthus et d'Hérodote, c'est-à-dire, près de 500 ans avant notre ère, l'époque de Zoroastre était déjà enveloppée des nuages de l'antiquité. Nous n'insistons pas sur les 600 ans donnés par Xanthus, parce que cette date n'est suivie d'aucune preuve, et que le savant Athénée en conteste la citation; mais nous avons le droit d'en conclure que si dès lors les idées n'étaient pas plus claires sur ce fait que sur la guerre de Troie et sur l'époque d'Homère, il ne faut pas s'étonner qu'elles soient devenues plus obscures dans les siècles suivans, et surtout dans les premiers de notre ère, où les écrivains en général furent moins érudits et néanmoins plus tranchans.

Voyons si, en continuant nos recherches, nous ne parviendrons pas à découvrir quelque témoignage positif sur l'époque de Zoroastre.

Nous devions l'attendre de Ktésias; mais ses extraits en Photius et Diodore ne font pas mention de ce nom, et l'on ne sait s'il faut lui attribuer ce qu'en un autre endroit Diodore dit de *Zathraustes*, inventeur du *dogme*

donc il n'y était pas né; il les caressait pour se faire un parti chez les Mèdes.

du bon génie chez les Arimaspes; toujours est-il vrai que le dogme convient, et que ce nom de *Zathraustes* correspond assez à *Zérétastré*, qui, selon Anquetil, doit avoir été le nom zend de Zoroastre.

Après Ktésias, le chaldéen Bérose a eu plus de moyens que personne d'éclaircir la question; mais, soit inimitié de secte, soit défaut d'occasions, ses fragmens ne nous apprennent rien. Il faut descendre jusqu'au temps de Pompée pour trouver une phrase riche d'instruction, malgré sa brièveté : nous la devons à Justin, (*a*) abréviateur de *Trogus*, qui accompagna en Asie le général romain.

« Ninus (dit-il) ayant subjugué tout l'O-
» rient, eut une dernière guerre avec Zoroas-
» tre, *roi des Bactriens*, que l'on dit avoir
» le premier *inventé* les pratiques des mages,
» et avoir profondément étudié les mouve-
» mens des astres et les principes moteurs de
» l'univers. Ninus l'ayant mis à mort, mou-
» rut lui-même, et laissa son trône à sa femme
» Sémiramis, et à son fils Ninias encore jeu-
» ne. (*b*) »

(*a*) *Lib. I, cap. I.*

(*b*) Ce qu'Augustin, *De Civitate Dei, lib. XXI*, *cap.* 14; ce qu'Orose, lib. I, c. IV, dans le 5ᵉ siècle;

Ce passage est d'autaut plus précieux, que son auteur, *Trogus*, avait voyagé en Médie et en Assyrie à la suite de Pompée, et qu'il put y consulter les monumens et les traditions du pays. *Zoroastre, roi de Bactriane*, est une circonstance désavouée des Parsis, et contredite par Ktésias, qui dit que le roi de Bactriane, attaqué par Ninus, se nommait *Oxuartès;* à la vérité, ce nom parait être générique, puisque, en le décomposant, on l'explique *roi de l'Oxus.* Mais, outre l'accord que cette circonstance forme avec le récit des Parsis, en laissant croire que le nom propre de ce roi put être *Kestasp*, cette guerre elle-même d'un prince étranger contre la Bactriane, le rôle important et presque royal que Zoroastre y joue, sa mort qui y arriva selon la plupart des Orientaux modernes, sont autant d'accessoires qui, par leur ressemblance, constatent le fait fondamental; savoir, que *Zoroastre vécut au temps de Ninus :* et si l'on remarque qu'aucune chronique grecque n'a pu remonter d'un fil continu jusqu'au temps d'Homère et de Lycurgue; que dès le siècle d'Alexandre, les idées

et ce qu'Arnobe, lib. I, dans le 3e siècle, disent de Zoroastre et de Ninus, ne sont que la répétition de ce passage.

étaient obscures sur Pythagore, sur Thalès, sur Solon, l'on concevra qu'Hérodote et Xanthus ont pu être embarrassés sur le temps infiniment plus reculé de Zoroastre.

Au témoignage de Trogus, vient se joindre celui de *Képhalion* (vers l'an 115 de notre ère), dont les recherches profondes et variées en chronologie, sont fréquemment citées par Eusèbe et par le Syncelle. Ce dernier nous a conservé un trait qui s'encadre très-bien ici :

« Jadis, selon Képhalion, régnèrent les As-
» syriens, à qui commanda Ninus... Puis cet
» auteur illustre joint la naissance de Sémira-
» mis et du mage Zoroastre; il parcourt les 52
» années du règne de Ninus.... etc. (*a*) »

Voilà donc encore Zoroastre contemporain de Ninus, puisqu'il l'est de son épouse Sémiramis : et Képhalion ne se bornait pas là; car l'Arménien *Moïse de Chorène*, qui eut en main son ouvrage, le censure, *pour avoir placé immédiatement après l'avénement de Sémiramis, la guerre que cette reine ne fit à Zoroastre qu'après son retour des Indes, et pour avoir dit que Zoroastre y succomba, tandis que ce fut elle qui y périt.*

Le livre de Moïse de Chorène n'ayant été pu-

(*a*) Syncelle, p. 167.

blié qu'en 1736, les chronologistes antérieurs à cette date ont été privés de cette citation importante; et comme tout le fragment contient des détails précieux et décisifs sur la question qui nous occupe, le lecteur les verra avec d'autant plus de plaisir, que ce livre n'est pas très-commun.

Après avoir rapporté, conformément au livre chaldéen d'Alexandre, les guerres mythologiques de Haïk et de Bélus, Moïse de Chorène arrive à des guerres réellement historiques, et sa transition se marque par quelques observations dont la substance mérite d'être citée.

« A l'égard des conquêtes nombreuses, dit-» il, qui signalèrent le règne d'Aram, princi-» pal fondateur de notre état, si elles ne se » trouvent pas dans les archives publiques des » temples ou des rois, ce n'est pas une raison » d'en douter; car outre qu'elles ont précédé » l'époque de Ninus, et qu'elles sont arrivées » dans des temps où l'on ne croyait pas néces-» saire d'écrire ce qui se passait hors du pays » et chez les étrangers, Mar-Ibas nous apprend » encore que ces récits ont été faits par des » particuliers anonymes, dont les Mémoires » furent joints aux archives royales, et il ajoute » que si l'on a perdu le souvenir de beaucoup

» de choses, *c'est parce que Ninus, enflé d'or-*
» *gueil*(*a*) *et avide de célébrité, fit brûler beau-*
» *coup de livres et d'histoires des temps qui*
» *l'avaient précédé, afin qu'on ne parlât que*
» *de lui et de son règne.* (*b*)

» Or Aram laissa un fils appelé *Araï*, (*c*)
» qui, lui ayant succédé peu de temps avant
» la mort de Ninus, obtint de ce monarque
» la même faveur qu'avait obtenue son père
» [c'est-à-dire, celle d'être confirmé dans sa
» principauté à titre de vassal, de porter un
» bandeau orné de perles, et d'être le second
» personnage de l'empire. (*d*)] »

Moïse de Chorène raconte ensuite comment, après la mort de Ninus, Sémiramis, éprise de la beauté d'Araï, voulut en faire son amant et même son époux. Le prince arménien s'y étant refusé, l'Assyrienne lui fit la guerre, et battit son armée dans la plaine qui *reçut alors le nom d'Ararat.* Le corps d'Araï, tué dans le combat, tomba aux mains de Sémiramis qui d'a-

(*a*) Chap. XIII, pag. 40.

(*b*) *Érostrate* brûla aussi le temple d'Éphèse pour qu'on *parlât* de lui : d'Érostrate à Ninus, quelle est la différence?

(*c*) Chap. XIV.

(*d*) *Ibidem*, pag. 37.

bord, pour calmer les Arméniens, fit courir le bruit que ses dieux et ses *magiciens* (ou prophètes) l'avaient ressuscité pour satisfaire ses désirs; puis elle attaqua tout le pays, et le subjugua. L'historien ajoute que, charmée de la beauté du climat, bien plus tempéré que celui de Ninive, cette reine bâtit une ville, un palais et des jardins délicieux près du lac de *Vanck* (et en effet les anciens géographes placent dans ce local *Semiramo Kerta*, la ville de Sémiramis). Mosès décrit l'aspect général du pays, le site particulier du lieu, sa disposition variée en collines, vallons et prairies, etc.; ses ruisseaux d'eaux vives et douces, et la chaussée dispendieuse qui fut construite pour former un lac charmant; il spécifie et le nombre des ouvriers employés à ces travaux, lequel fut de 42 mille; et les constructions et les distributions, et les genres d'ornemens, tout cela avec des détails qui prouvent que le livre chaldéen d'Alexandre fut composé sur des documens officiels. (*a*)

(*a*) La preuve que Mosès n'a pas fait un roman, est qu'ayant présenté sa description à M. Amédée Jaubert, aujourd'hui auditeur au conseil-d'état, qui a voyagé dans le pays, il nous a assuré, dès la seconde page, qu'il reconnaissait parfaitement les environs du

Moïse de Chorène continue : « Alors que
» Sémiramis se fut fait cette habitation déli-
» cieuse, elle prit l'habitude d'y venir passer
» l'été. Elle confia le gouvernement de Ninive
» et de l'Assyrie *au mage Zerdust*, (a) *prince*
» *des Mèdes;* elle finit même par lui laisser l'ad-
» ministration de tout l'empire...... La vie dis-
» solue qu'elle menait lui ayant attiré des repro-
» ches de la part des enfans de Ninus, elle les fit
» tous périr, excepté Ninyas ; mais par la suite
» Zerdust manqua à sa confiance, et comme il
» voulut se rendre indépendant, Sémiramis lui
» fit une guerre dont les suites, devenues très-
» graves, la contraignirent à fuir devant lui
» en Arménie, où son fils Ninyas la fit mettre

lac de *Vank*, et particulièrement le local appelé *Arnès*, lieu redouté à cause des voleurs qui s'y cachent dans les trous d'une ruine dont la forme retrace une vieille digue.

(a) La traduction latine porte Zoroastre à la manière des Grecs ; mais le texte porte *Zerdust* à la manière des Parsis. Les traducteurs ne devraient jamais se permettre ces changemens de noms propres : il en résulte quelquefois de graves contre-sens ; par exemple, cette même traduction rend, à la page 97, le pays de *Klesoi* par *Cœlésyrie*, pendant que c'est l'*Akilis-ène* de Strabon. Avec ces interprétations, on a introduit une foule d'erreurs et de difficultés dans l'histoire ancienne.

» à mort. Ceci, ajoute Moïse de Chorène, me » rappelle le récit de Képhalion, *qui, comme » bien d'autres,* place après l'avénement de Sé» miramis au trône, d'abord sa guerre contre » Zoroastre, guerre dans laquelle il prétend » qu'elle fut victorieuse, puis son expédition » aux Indes. Mais je regarde comme bien plus » certain ce que Mar-Ibas rapporte, d'après » *les livres chaldéens ;* car il explique avec or» dre et clarté les événemens et les causes de » cette guerre ; et ce savant syrien a en sa fa» veur nos traditions populaires, qui, en ré» citant la mort de Sémiramis, disent dans » leurs chansons, que cette reine fut obligée » de fuir à pied ; que, dévorée de soif, elle » demanda un peu d'eau dont elle but, et que » se voyant approchée par les soldats, elle jeta » son collier dans *la mer,* (*a*) d'où est venu

(*a*) Les Arméniens, comme les Arabes, nomment d'un même nom tout grand espace d'eau : cette mer est le lac de *Vank*. En Égypte, le fleuve s'appelle *Bahr,* comme l'Océan même. Tout ce récit de Mosès a cela de remarquable, qu'en le confrontant à celui de Ktésias, l'on trouve que le Grec nous a donné le commencement de l'histoire de Sémiramis, et l'Arménien, le dénoûment ; tous les deux sont parfaitement d'accord sur le caractère. Et Mosès paraît n'avoir connu Ktésias que par Diodore.

» le proverbe : *Jeter les joyaux de Sémiramis* » *à l'eau.* »

Après des détails aussi précis, provenus d'une source aussi authentique, il ne peut rester de doute sur l'époque de Zoroastre ; et si nous comparons les faits divers qui nous sont fournis, tant par les Parsis que par les historiens grecs, et par le livre chaldéen d'Alexandre, nous pouvons tracer de la vie de ce législateur, un tableau plus probable que tout ce que l'on en a écrit jusqu'ici.

§ III.

Vie de Zoroastre.

Selon Hérodote et selon les Parsis, Zoroastre naquit *Mède*. Ceux qui l'ont cru *Bactrien*, furent induits en erreur par le théâtre de sa mission ; comme ceux qui l'ont dit *Perse*, l'ont été par la prédominance du peuple qui fit le plus connaître sa religion. A l'époque de sa mission, entre les années 1220 et 1200, le vaste pays, qui depuis a composé l'empire des Perses, était partagé entre plusieurs nations indépendantes et ennemies.

1° La nation *mède*, composée de six peuples ou tribus, (*a*) occupait les pays actuellement nommés *Aderbibjan*, *Djebâl*, *et Irâq-Adjami*, ayant pour limites, au nord, le fleuve *Araxes*, au midi la chaîne des monts *Élyméens*, aujourd'hui *Louristan*, et à l'est celle de l'ancien *Zagros*, bornant les plaines assyriennes du Tigre.

2° La nation Perse, composée d'un grand nombre de tribus dont Hérodote nomme jusqu'à onze, les unes sédentaires livrées à la culture; les autres vagabondes, nourrissant des troupeaux; toutes sauvages et guerrières : cette nation s'étendait depuis les monts Elyméens, au nord, jusqu'au golfe Persique, à l'ouest et au midi.

3° Le *Khorasan* actuel était habité par les *Bactriens*, autre race, partie agricole, partie nomade, qui semble être d'origine scythique, et qui forma un état puissant et très-anciennement civilisé.

4° Le *Mazanderan* et le *Ghilan* avaient encore d'autres peuples indépendans, cités comme féroces, tels que les *Marses*, les *Gelæ* et les

(*a*) Hérodote, lib. I, § CI, nomme les *Busi*, le *Pareta keni*, les *Struchates*, les *Arizanti*, les *Boudini* et les *Magoi* (mages).

Caddusii, qui occupaient les montagnes jusqu'au lac *Ourmi.*

5° Enfin le *Kurdistan* propre, d'où le Tigre et le Zàb tirent leurs sources, avec le pays de *Sennaar* ou *Sindjar*, était le patrimoine des Assyriens divisés en tribus, dont l'une, celle des *Chaldéens*, jouait chez eux le même rôle sacerdotal que les lévites chez les Hébreux, que les brahmes chez les Indiens, et que les mages chez les Mèdes. Ninus fut le premier qui soumit tous ces peuples à un même joug, et qui en composa un corps politique, dont le temps amalgama peu à peu et identifia les parties. Depuis ce conquérant, le pays compris entre le *Tigre* et l'*Indus* ayant presque toujours formé un même empire, sous l'influence d'un même pouvoir et d'un même langage, les habitudes de cette réunion, en faisant perdre de vue l'ancien état de choses, ont induit les écrivains orientaux en une foule de méprises géographiques; et comme ils n'ont plus compris le vrai sens des anciennes descriptions, ils ont fait de vicieuses interprétations des noms, et ont fini par défigurer totalement l'histoire. Par exemple, le nom d'*Air-an* (*a*)

(*a*) Prononcé Irâne ou Èrâne : *an* est la désinence, comme *us* en latin et *os* en grec. Aïr-an. L'Arménien

ne désigna d'abord que la *Médie* propre, appelée *Aria* dans Hérodote, *Érianê* dans les livres parsis; mais par la suite, et probablement sous les rois mèdes, ce nom ayant été attribué à tout leur empire, ses habitans n'ont plus su à qui appartenait le nom de *Tour-an;* et parce qu'ils ont trouvé le *Tourkestan* à l'est de la mer Caspienne, ils ont placé là le royaume de *Tour*, qui était réellement à l'ouest, et se composait de tout le pays montueux du *Taurus*, (a) et spécialement de l'*Atouria* des Grecs, c'est-à-dire que l'ancienne division était la *plaine* (*Aïr-an*), et la montagne (*Tour-an*) : aussi est-il échappé aux écrivains persans de conserver, comme malgré eux, cette circonstance, *que des possessions d'Ardjasp se trouvaient au couchant de la Caspienne;* elles y étaient toutes, par la raison qu'*Ardjasp, roi de Tour-an*, ne fut autre que *Ninus*, roi de l'*Atouria* et de tout le *Taurus*. Lorsque ce prince

Mosès fait observer que Arioï signifie (fortes) les *braves*, mot analogue à *virtus* (*firtus*) et à *vir*, qui dans le sanscrit ont le même sens qu'en latin.

(a) *Tour* et *Taur* s'écrivent par les mêmes lettres arabes, et dans les radicaux du phénicien et du chaldéen, *Tour* et *Tsour* sont le nom général des montagnes.

eut subjugué la Médie et crucifié son roi *Pharnus*, le Mède Zoroastre put avoir des raisons de quitter sa patrie, traitée avec la dureté qui caractérise les anciens temps. Peut-être fut-ce à cette époque et à cette occasion qu'il se réfugia dans l'*antre* que nous décrit Porphyre, d'après Eubulus. (Il devait, selon nos calculs, avoir alors 30 à 31 ans.)

« Nous lisons dans Eubulus, que Zoroastre » fut le premier qui, ayant choisi dans les » montagnes voisines de la Perse, une caverne » agréablement située, la consacra à *Mithra*, » créateur et père de toutes choses; c'est-à- » dire qu'il partagea cet antre en divisions » géométriques figurant les climats et les élé- » mens, et qu'il imita en partie l'ordre et la » disposition de l'univers par Mithra. De là » est venu l'usage de consacrer les antres à la » célébration des mystères, et de là l'idée de » Pythagore et de Platon, d'appeler le monde » *un antre*, *une caverne*. (Porphyrus, *de Antro nympharum*.) »

C'est-à-dire que Zoroastre se composa une grande sphère armillaire en relief, pour mieux étudier les mouvemens des astres, et connaître le mécanisme du monde, comme l'a dit Justin.

« Ce fut d'après ce modèle que les Perses,
» au rapport de Celse, (*a*) représentaient, dans
» les cérémonies de Mithra, le double mouve-
» ment des étoiles fixes et des planètes, avec le
» passage des ames dans les cercles ou sphères
» célestes..... Pour figurer les propriétés ou
» attributs des planètes, ils montraient une
» échelle le long de laquelle il y avait 7 por-
» tes, puis une 8e à l'extrémité supérieure. La
» première, en plomb, marquait *Saturne;* la
» 2e, en étain, *Vénus;* la 3e, en cuivre, *Ju-*
» *piter;* la 4e, en fer, *Mars;* la 5e, en métaux
» divers, *Mercure;* la 6e, en argent, la *Lune;*
» la 7e, en or, le *Soleil* (puis le ciel empyrée). »

Sans doute voilà l'échelle du songe de Jacob; mais toutes ces idées et allégories égyptiennes et chaldéennes ayant existé bien des siècles avant Abraham et Jacob, l'on n'en peut rien conclure pour et contre l'antériorité de la Genèse, relativement à Zoroastre.

Ce fragment précieux nous prouve que la théologie de ce chef de secte, semblable à celle des Égyptiens et des Chaldéens, et généralement de tous les anciens, ne fut, comme le disent Plutarque et Chérémon *que l'étude de*

(*a*) *Voyez* Origène contre Celse, lib. VI; Vie de Zoroastre, pag. 28; Zend-avesta, tom. II.

la nature et de ses principes moteurs dans les corps célestes et terrestres : si, comme le dit Pline, Zoroastre passa *vingt ans* dans cette grotte, et s'il y entra à l'âge de 30 ans, comme le disent les Parses, il dut arriver en Bactriane vers l'âge de 50 ans, et cette date coïnciderait avec la seconde attaque de Ninus; mais, ainsi que nous l'avons dit, l'on ne peut guère compter sur l'exactitude de ces données. Le choix qu'il fit de ce pays s'expliquerait bien par l'aversion qu'il dut porter à Ninus, et par le caractère désireux de nouveautés, qu'Ammien et Lactance donnent au roi de Bactriane. Cette contrée, extrêmement fertile, formait alors un royaume puissant qui, par son heureuse position, touchant à l'Inde, à la mer Caspienne, et à tout le nord de l'Asie, était l'entrepôt naturel de cet ancien commerce, au sujet duquel Pline nous dit que *jadis les marchandises de l'Inde remontaient par le fleuve Indus*, se versaient dans l'Oxus, et de là, par la Caspienne, dans tout le nord de l'Europe et de l'Asie. L'or des mines de Sibérie venait s'y échanger contre les produits de l'Inde et de l'Asie occidentale; et de là l'extrême abondance de ce métal, jusqu'au temps d'Hérodote, chez les *Massagètes* et les Bactriens. Cet état d'opu-

lence, qui dut être un motif d'attrait et de cupidité pour Ninus, put n'être pas indifférent à l'ambitieux Zoroastre.

La vie monacale du père d'*Hystasp*, sa tête rasée, ses abstinences, ses mortifications sont l'exacte copie des pratiques des brahmes et de plusieurs rois dont fait mention le livre *Oupnekhat* à pareille époque. (*a*) Le récit que nous font les livres perses, de la multitude et de la puissance des *devins* ou *magiciens* de ce temps-là, et des *miracles* opérés par eux et par Zoroastre, encore qu'il soit un conte oriental dans ses circonstances, n'est pas une fable absolue au fond.... Il correspond à ce que nous disent les livres hébreux des enchanteurs égyptiens, de leurs miracles et de ceux de Moïse devant Pharaon, deux siècles avant Zoroastre. C'était là le règne de ce qu'on a depuis appelé *magie*, ou l'art d'opérer des *prodiges*, et ces prodiges n'étaient pas tous de pures fables ou illusions.

Au sein des peuples agricoles, composés de paysans grossiers et de guerriers féroces, s'é-

(*a*) L'original de l'*Oupnekhat*, si bizarrement traduit ou plutôt défiguré par Anquetil, est bien reconnu pour être l'un des livres les plus authentiques après les Vedas : il date au moins de 1200 ans avant J.-C.

taient formées des corporations d'hommes studieux, livrés par état à l'observation des astres et des influences célestes qui régissent les moissons. Bientôt ils avaient pu prédire les *éclipses*, ce phénomène solennel qui en impose si puissamment à la multitude; dès lors, appelés avec raison *prédiseurs*, *prophètes*, *devins*, ces hommes furent considérés comme les confidens des intelligences célestes..... Le hasard d'abord, puis des expériences méditées, leur ayant fait découvrir des opérations singulières, physiques et chimiques, ils en usèrent habilement pour augmenter leur crédit; ils firent entendre des voix là où il n'y avait point de bouche, apercevoir des objets là où la main ne trouvait point de corps; ils allumèrent des feux spontanés, par des pyrophores et des phosphores; en un mot, ils opérèrent des prestiges de fantasmagorie, d'optique, d'acoustique, qui aujourd'hui, quoique divulgués et connus, nous causent encore de la surprise; et ils furent regardés comme des *ministres* de la *divinité* : et parce que ces secrets, couverts d'un mystère profond, ne furent possédés que par certaines familles, dont ils assuraient l'existence et le pouvoir, ils purent se transmettre, subsister et périr avec leurs dépositaires, sans

que la multitude en ait jamais connu l'artifice. Ainsi, nous dit-on, Zoroastre fit verser sur son corps de l'airain fondu, pour convaincre Kestasp : et de nos jours, nous avons vu un Espagnol se faire arroser d'huile bouillante. La limite de ces prodiges n'est pas si facile à tracer qu'on le croirait d'abord ; nous avons déjà remarqué que le nom de *Kaldéens*, *Kasd*, signifie proprement *devins* ; il paraît que ce fut spécialement contre eux qu'eut à lutter Zoroastre. L'anecdote du brahme *Tchengregatchah*, qui vint de l'Inde pour le réfuter, nous prouve, d'autre part, l'existence déjà ancienne du *brahmisme* ; par conséquent le dogme trinitaire des Védas précéda le *dualisme* de Zoroastre : et Cléarque, cité par Diogène de Laërte (*in Proemio*), ne fut pas bien instruit, lorsqu'il dit que les *gymnosophistes dérivaient des mages* ; cela est inexact, même à l'égard des *boudhistes* : mais ceux-là eurent raison qui, selon le même Diogène, soutenaient que la philosophie des Juifs venait de celle des mages ; car il est bien certain que depuis la captivité de Babylone, ce fut à cette source que les Juifs puisèrent tout ce que l'on trouve dans leurs livres, sur le *Dieu de lumière* (Ormusd), sur l'*ennemi Satan*, qui est

Ahrimanes, sur les anges, *sur la résurrection en corps et en ame*, etc., tous dogmes zoroastriens, dont on ne trouve pas une seule trace dans les livres de Salomon, de David, ni dans les lois de Moïse : la seule analogie qui existe entre la théologie de ce dernier et celle de Zoroastre, est 1° d'avoir proscrit toute image de la divinité, *tout culte d'idoles*, ce qui a préparé la réunion de leurs sectateurs, et marqué leur schisme avec les *Sabiens*, ou *idolâtres ;* 2° de la part de Moïse, d'avoir représenté *Dieu* par le *feu*, tandis que le Mède le représente par la *lumière ;* ce qui, dans l'un et l'autre cas, appartient à l'opinion bien plus ancienne, *que l'élément du feu était le principe de tout mouvement*, *de toute vie*, *la source incorruptible de toute existence ;* aussi le nom de *Iehou*, que donna Moïse à ce principe, signifie-t-il réellement *l'existence* et *ce qui est* (Ego *sum* qui *sum*), et cela dans l'idiome sanscrit comme dans l'hébraïque : le *Iou* (*piter*), ou *Pater* des anciens Grecs et Pélasgues, dont nous trouvons le culte dès long-temps avant Abraham, prouve que cette doctrine indienne et égyptienne est de la plus haute antiquité. Sous ce rapport le docte Aristote a eu raison de dire que *Iou* était *Oromaze*, et que Pluton était

Ahrimane. (*a*) Tout cela indique que la plupart des dogmes de Zoroastre existaient déjà avant lui, et que, selon l'usage de presque tous les novateurs, il ne fit qu'une nouvelle combinaison (comme a fait Mahomet). Il n'est pas du ressort d'une chronologie d'exposer un système religieux aussi compliqué que celui de Zoroastre; il nous suffira d'observer que Thomas Hyde, plein de partialité pour les *Guèbres,* n'a fait qu'embrouiller ce sujet. Pour le bien traiter, il eût fallu, avec son érudition, y porter l'esprit ferme et libre de Hume ou de Gibbon. La doctrine des modernes parsis, modifiée à différentes époques depuis Kyrus, n'est pas une image parfaite de l'ancienne; plusieurs traits cités par Plutarque (*b*) et par

(*a*) Voyez *Diog. Laerte, in Proemio.* Mais lorsqu'il ajoute que les mages sont antérieurs aux Égyptiens, il est en erreur et il copie Hermippe et Euxode.

(*b*) Le passage suivant, de son Traité sur *Isis* et *Osiris,* est surtout remarquable :

« Il est des hommes qui croient qu'il existe deux
» dieux, dont le caractère opposé se plaît à faire l'un
» le bien, l'autre le mal. Zoroastre les a nommés *Oromaze* et *Ahrimane.* Il a dit que la lumière est ce
» qui représente le mieux l'un, comme les ténèbres et
» l'ignorance représentent le mieux l'autre. Les Perses
» disent qu'*Oromaze* fut formé de la lumière la plus

d'autres auteurs grecs, ne s'y retrouvent plus; l'on n'aperçoit entre autres dans toute la com-

» pure; *Ahrimane*, au contraire, des *ténèbres* les » plus épaisses : Oromaze fit six dieux bons comme » lui, et Ahrimane en opposa six méchans. Oromaze » en fit encore vingt-quatre autres, qu'il plaça dans un » *œuf*; mais Ahrimane en créa autant, qui percèrent » l'*œuf*, ce qui a produit dans le *monde* le mélange » des biens et des maux. »

Théopompe ajoute, d'après les livres des mages, « que tour à tour l'un de ces dieux *domine* (est *supérieur*) trois *mille* ans, pendant que l'autre est *inférieur*; qu'ensuite ils combattent avec égalité pendant trois autre mille ans...... mais enfin le mauvais » génie doit succomber, etc. »

En réduisant ces allégories à leur sens naturel et simple, il en résulte que Zoroastre, d'après ses méditations physico-astronomiques, considérait le monde ou l'univers, comme régi par deux principes ou pouvoirs, l'un de *production*, l'autre de *destruction*; que le premier gouvernait pendant les six *mille*, c'est-à-dire pendant les six *mois* d'été, depuis l'équinoxe du Belier jusqu'à celui de la Balance; et le second pendant les six *mille* ou six *mois* d'hiver, depuis la Balance jusqu'au Belier. Cette division de chaque signe du Zodiaque en mille parties, se retrouve chez les *Chaldéens*; et Anquetil, qui a bien saisi l'allégorie, parle en plus d'un endroit des *douze mille* de Zoroastre, comme des douze *mois* de l'année.

L'*œuf* est, comme l'on sait, l'emblème du *monde*

pilation d'Anquetil, qu'une seule phrase sur le dogme *du temps sans bornes*, et cette phrase en dit moins que celle de Théodore de Mopsueste, toute tronquée qu'elle est par Photius. (*a*)

« Théodore explique dans son premier livre
» sur la *magie perse*, le dogme infâme de
» Zarasdes touchant *Zarouan*, *principe* de
» toutes choses, appelé *fortune* (ou *hasard*).
» Théodore rapporte comment *Zarouan*, en
» faisant une libation (priapique), engendra
» *Ormisda* et *Satan* (Ahriman) : il parle aussi
» du mélange de leur sang, et réfute tout ce
» dogme très-obscène. »

Ceci a un rapport évident avec les *idées an-*

chez les Égyptiens ; les vingt-quatre dieux *bons* sont les douze mois divisés par *quinzaines* de lune croissante et de lune décroissante, dont l'usage se retrouve chez les Indiens comme chez les Romains ; ainsi du reste : c'est-à-dire que tout le système zoroastrien ne fut que de l'astronomie et de l'astrologie, comme tous les systèmes anciens ; et qu'ensuite défiguré par ses sectaires, qui ne l'entendirent pas, il reçut un sens mystique moral et des applications politiques qui ont eu, en plusieurs occasions, et spécialement chez les Juifs, des conséquences singulières, puisqu'un nouveau système en naquit.

(*a*) Page 199, édit. de Rouen, 1653.

ciennes sur la *fécondation*, ou création annuelle, figurée par le ***Phallus***, dans le tableau du sacrifice de Mithra; (*a*) en même temps que, sous un autre aspect, c'est aussi le mystère de la création première, ou *extraction* du chaos, par le grand agent des *anciens*, le *fatum*, la *fatalité*, le *hasard*, qui est aussi l'*éternel*, l'*ancien des jours*. Le mot persan *hazarouan* a lui-même ce sens, puisqu'il désigne des *millions d'années*. C'est de ce dogme que les Valentiniens tirèrent leurs *aïons*, ou *toujours vivans;* et ce mot grec *aïôn* est l'*Aïum*, l'*Aeuum* des anciens Latins, qui l'ont tiré du sanscrit AUM. Ici nous avons, pour la première fois, la valeur véritable de ce mot indou si mystérieux, dont la méditation doit absorber toutes les facultés de l'ame : et en effet, quel sujet plus absorbant que l'éternité! Ce n'est pas le seul point de contact que le sytème de Zoroastre ait eu avec le brahmisme. Ses deux principes ne sont au fond qu'une simplification de la trinité indienne; et il a eu un avantage véritable à soutenir que tout *pouvoir*, toute *action* consistait à produire et à détruire; que par conséquent l'intermédiaire introduit

(*a*) *Voyez* Dupuis, Origine de tous les cultes, pl. nº 17.

par les brahmes, comme *conservateur*, sous le nom de *Vishnou*, était imaginaire, puisqu'il n'y a point de véritable stase entre *croître* et *décroître*, *augmenter* et *diminuer*.

Ce furent toutes les analogies de ce genre avec les idées déjà existantes, qui préparèrent les esprits à l'admission de la nouvelle religion. Peut-être le roi des Bactriens y trouva-t-il encore l'avantage politique, en se donnant un système particulier, de se soustraire à quelque influence, à quelque suprématie exercée sur les prêtres de son pays, par ceux de Ninus. Quant à l'identité d'*Ardjasp* et de *Ninus*, d'Hystasp et de l'*Oxuartes* de Ktésias, elle résulte de la ressemblance de leurs actions.

« Ninus attaque une première fois *Oxuartes*,
» c'est-à-dire *le roi de l'Oxus*, *résidant à Bac-*
» *tre ;* il est repoussé par une armée de guer-
» riers vaillans. (*a*) »

« Arjasp, roi d'un pays à l'ouest de la Cas-
» pienne, attaque Gustasp résidant à Balk ;
» il est battu et forcé de se retirer. »

« Ninus, après quelques années de repos,
» pendant lesquelles il fonde Ninive, revient

(*a*) *Voyez* le fragment de Ktésias en Diodore, *lib. II*°, p. 118.

» contre Bactre. Cette ville est prise, son roi
» tué, et l'on n'entend plus parler de la Bac-
» triane que comme d'une *satrapie* sous Asar-
» adan-pal. »

« Ardjasp, après quelques années, revient
» surprendre Balk, et le roi Lohrasp est tué. »

Les Orientaux continuent la vie de Gustasp, et le font régner à *Estakar*, dans la Perse propre ; mais les anciens Grecs nous assurent que *Estakar*, qui est Persépolis, doit, comme Pasargade, sa fondation à Kyrus ; (*a*) et les Parsis alors ont confondu Kestasp avec ***Darius Hystasp***, qui réellement embellit ***Estakar***, comme il est prouvé par les inscriptions de cette ville. Sans doute Zoroastre se déroba au vainqueur, puisque ensuite on le voit reparaître à la cour de Sémiramis ; et la persécution qu'il avait essuyée de la part de Ninus, put lui devenir un titre de faveur près de cette femme, *assassin* de son mari. L'histoire ne nous apprend pas ce que devint Zoroastre sous le règne de Ninyas dont il fut le complice ; et nous n'avons point de conjectures à avancer sans soutien. Il nous suffit d'observer que l'origine de sa religion, à cette époque,

(*a*) *Voyez* Diodore de Sicile, *lib. I°; Stephanus, de Urbibus, et Strabo.*

résout toutes les difficultés chronologiques, qui jusqu'à ce jour l'ont embarrassée. L'on ne saurait, dans le système d'Hérodote, y opposer la mention que fait la Genèse de l'*arbre de la science du bien et du mal*, et du serpent d'Ève, qui, par une allusion manifeste au nom d'*Ahrim-an* (appelé dans les livres parsis la *grande couleuvre*, et *le menteur*), est appelé *Aroum* (*rusé*) par le livre hébreu; car nous avons prouvé, dans l'article des Hébreux, que la Genèse, *telle que nous la possédons*, ne saurait être l'ouvrage de Moïse; et que, par inverse, ce passage, joint à plusieurs autres, devient l'un des argumens de la posthumité de ce livre rédigé au temps du roi Josias, par le grand-prêtre Helqiah, ou plutôt par *Jérémie*, lorsque le système de Zoroastre régnait, depuis plus de cinq siècles, dans toute l'Asie occidentale.

Il nous reste à expliquer sur quelles bases, dans notre tableau, sont combinés les rapports chronologiques de Ninus, de Sémiramis et de Zoroastre.

L'âge de Sémiramis, à l'époque où Ninus l'épousa, exige deux conditions : l'une, qu'elle fût encore assez belle pour le séduire; l'autre, qu'elle fût déjà assez mûre pour posséder les

talens et les connaissances qu'elle développa. Le terme moyen convenable nous semble être 30 à 32 ans; elle dut enfanter Ninyas vers l'âge de 32 à 34. Lorsque nous la voyons périr, elle est encore dans la force des passions, et son fils est déjà assez grand pour devenir l'un des objets de ses désirs. Il doit avoir eu entre 20 et 24 ans, puisque, devenu roi, il adopte immédiatement un système d'administration calculé avec astuce et profondeur. A pareil âge, dans des circonstances semblables, le fils également adultérin du conquérant David, *Salomon*, nous montre le même esprit, la même conduite; en reprenant ce sujet, dans l'article des Babyloniens, nous verrons que Sémiramis a dû périr vers l'âge de 62 ans comme le dit Ktésias.

Ninus, en commençant son règne, dut, avec le génie d'Alexandre et de Kyrus, avoir à peu près leur âge : supposons 24 ou 25 ans : il régna en 1227 : il dut naître vers 1260 ou 62 : s'il établit son fils *Agron*, roi des Lydiens, en 1230, ce ne put être que sous la direction d'un vizir; ce cas a des exemples : Ninus employa 17 *ans* à subjuguer l'Asie, (le pays de *Bactre* excepté) : il serait donc revenu vers l'an 1220 fonder et bâtir Ninive, qui, selon les historiens, fut plus grande que Babylone... Suppo-

sons pour cette entreprise, et pour une période de paix et de soin d'administration, 10 à 12 ans : il aurait repris la guerre de Bactriane vers l'an 1208, assiégé Bactre, et épousé Sémiramis vers l'an 1207 ou 1206. Ninyas serait né vers 1205. Par la suite Sémiramis tend à son mari une embûche, où il périt dupe de sa trop grande confiance : il fallait que ses forces morales eussent décliné : l'âge de 65 à 66 ans serait convenable ; il aurait péri vers l'an 1296 ou 95, et aurait régné 42 ans. Ktésias lui en donne *dix* de plus ; mais Ktésias est convaincu d'avoir falsifié tous les règnes de sa liste : Sémiramis, devenue épouse de Ninus vers 1206 ou 1207, aurait pu naître vers 1239 ou 40. Selon Ktésias elle aurait vécu 62 ans : cela nous conduirait vers 1180 ou 1179 ; son règne se trouverait de 15 à 16 ans, plus 10 ans avec Ninus : ce serait en tout 25 à 26 ans, au lieu des 42 de l'auteur grec : les 15 à 16 ans suffisent à ses travaux et à ses conquêtes, puisque la fondation de Babylone ne dura qu'un an, et que les deux millions d'ouvriers employés à cet ouvrage, rendent le fait croyable. La guerre des Indes daterait de l'an 5 de son règne ; celle d'Arménie, de l'an 7 ou 8 ; et la mort de cette femme étonnante serait arrivée 6 ans après, vers l'an 1280. Nous

ne parlons point de ses prétendues conquêtes d'Afrique, frauduleusement imaginées par les Perses.

A la date de 1280, Zoroastre dut être avancé en âge; supposons 70 ans : il serait né en 1250 : si, comme le disent les livres parsis, il était déjà à Balk lors de la première attaque de Ninus, il n'aurait eu que 32 ans à cette époque ; mais l'on ne saurait compter sur leurs récits chronologiques. A la seconde expédition, il avait 50 ans, et cela s'accorde bien mieux avec les 20 de retraite, et les 30 ans d'âge que lui donnent Pline et les Parsis, lorsqu'il commença sa mission. Il serait devenu *vizir* de Sémiramis vers l'âge de 65 ans, et l'on voit que toutes les vraisemblances sont observées.

Un incident de la vie de Sémiramis nous indique l'espèce des années usitées chez les Assyriens. Après avoir raconté, selon Ktésias, l'origine fabuleuse de cette femme, Diodore ajoute :

« Athénée (*a*) et d'autres écrivains assurent » (au contraire) que Sémiramis fut une cour» tisane qui, par ses grâces et sa beauté, se fit » aimer de Ninus; elle jouit d'abord d'une fa-

(*a*) Ce n'est pas le grammairien, puisqu'il vécut après Diodore.

» veur médiocre, mais ensuite elle éleva son » crédit au point d'obtenir le nom d'épouse, » et d'engager le roi à lui faire cadeau de *cinq* » *jours* de royauté. Le premier jour, vêtue du » manteau royal, le sceptre à la main, elle fit » les honneurs d'une grande fête et d'un festin » magnifique, dont elle employa la durée à sé- » duire les généraux et à leur faire promettre » d'obéir à tous ses ordres. Le second jour, » voyant tout le monde disposé convenable- » ment à ses intentions elle fit disparaître Ni- » nus. »

Pourquoi Sémiramis demande-t-elle 5 *jours*, plutôt que tout autre nombre ? La raison nous en paraît saillante. Depuis des siècles, les Égyptiens usaient de l'année de 360 jours, auxquels on ajoute les 5 épagomènes, comme un appendice disparate, qui gâtait la symétrie du nombre principal. Sémiramis profitant de cette idée, a pu dire beaucoup de choses ingénieuses à ce sujet, pour faire croire qu'elle ne demandait qu'un temps insignifiant et hors de compte. Notre opinion est d'autant plus fondée, que cette même espèce d'année se trouve au temps de Nabonasar, dans la vigueur de l'empire assyrien, et dans une de ses satrapies, chez les Kaldéens, caste sacerdotale de toute la nation.

En admettant le récit d'Athénée, qui en effet est le plus probable, rien ne change dans nos calculs, excepté l'époque du mariage de Sémiramis, qui alors ne dépend plus de la guerre de Bactriane, et peut remonter quelques années plus haut.

§ IV.

DES ANCIENS ROIS DE PERSE, SELON LES ORIENTAUX MODERNES.

Il nous reste à jeter un coup d'œil sur la liste des anciens rois de Perse, que les Orientaux modernes nous présentent en concurrence et en contradiction des listes grecques. Selon les Orientaux, deux dynasties seulement ont rempli l'espace de temps qui s'est écoulé depuis la création (juive) du monde, jusqu'à la conquête d'Alexandre. La première dynastie est celle des *Piche-dâd*, ou *donneurs de* (lois) *justes;* et la seconde, celle des Kêans ou *Kaians*, c'est-à-dire les *rois géans*, ou *grands*. En voici les noms et les règnes :

Dynastie Ire, *dite* *Pichedâd*.	régnèrent, selon les uns,
Kêiomors ou Kêomaras. .	560 ans.

Siamek règne peu ; Kêiomors règne encore. . .	30
Interrègne.	200
Houchenk.	50
Tehmourâs.	700
Djemchid.	30
Zohâk ou Dohâk. . . .	1000
Feridoun, ou Fredôun. .	120
Menutchehr, dit Firouz. { Dès son temps, vivait *Roustam*. }	500
Nodar, ou Nuzer. . . .	7
Afrasiâb.	12
Zâb.	30
Kershasp.	30
	3269 ans

Dynastie IIe, *dite Kéane*, ou *Kaian*.		Selon les Grecs.	ans.	mois.
Kê Qobad. . . .	120, ou 100			
Kê Kâous. { De son temps, *Roustam* vivait encore. }	150			
Kê Kosrou. . . .	60	Kyrus. . . .	30	
Kê Lohr-Asp. . .	120	Cambyses. . .	7	5
		Smerdis. . .	»	7
Kê Gustasp. . . .	120	Darius, fils d'Hystasp. .	36	
Son petit-fils Ardechir-Bahman. . .	112	Xercès Ier. .	21	
		Artaxercès Longuemain. .	41	

		Xercès II. . .	» 2
		Sogdien. . .	» 7
Sa fille Homaï. . .	32		
		Ochus, ou Darius bâtard. .	19
		Artaxercès Mnemo. . . .	46
		Artaxercès Ochus.. . .	21
		Arsès. . . .	2
Darab Ier.. . . .	4, ou 14	Darius Codoman. . . .	6
Darab II (*nié par plusieurs*). . .	14		
	732 ans.		230 9
D'autres comptent	938		
Eskander, ou Alexandre.		Alexandre.	

Il n'est pas nécessaire de discuter l'extravagante chronologie de ces règnes; nous remarquerons seulement que les auteurs arabes et persans ont une foule de variantes sur la durée des règnes, parce qu'il n'y a point d'autorités réelles. Si, selon notre espoir, nous parvenons à reconnaître la personne de ces rois, malgré leur déguisement, les temps se classeront d'eux-mêmes..... Raisonnons sur les faits, et d'abord rappelons-nous la suppression ordonnée par *Ardéchir*. Il est évident qu'elle a nécessité la perquisition, la saisie de tous les manuscrits

existans dans la Perse : l'autorité royale s'étant coalisée avec l'influence ecclésiastique, il y a eu inquisition civile et religieuse sur tous les livres; et il a dû en échapper d'autant moins, qu'étant tous manuscrits, ils ont toujours été rares en Asie, et que, de plus, on y sait en quelles mains ils existent. A cette époque (en 226), ils devaient être d'autant plus rares, que des guerres non interrompues depuis Alexandre, tantôt extérieures, tantôt civiles, avaient produit sur les esprits cet abattement et ce dégoût de tout travail, qui en sont l'effet constant. Les censeurs préposés par *Ardéchir* ont donc détruit les anciens livres, et ils en ont refait de nouveaux, tels qu'il leur a plu. Qu'on juge des altérations introduites alors! et cependant ce ne sont pas là les livres que nous possédons; ceux-là ont encore été détruits par les musulmans, 400 ans après, ensuite de leur invasion en 651. Ce n'est que plus de trois siècles après (vers l'an 1000), qu'un conquérant étranger plus généreux, ordonna, pour son instruction, que l'on recueillît de toute part avec soin, ce qui restait de traditions populaires consignées dans les romances, uniques monumens.... Et c'est de cette source que nous tenons des *histoires* composées en vers et en

prose *par des musulmans!* Telle est la profonde ignorance des Persans modernes sur l'histoire ancienne de leur pays, que non-seulement ils n'ont pas la plus légère idée de Kyrus, de Xercès et de leurs actions, mais qu'encore on ne trouve chez eux aucune trace d'une ère conservée à la Chine par une colonie de Persans *pyrolâtres*, qui s'y réfugièrent l'an 519 de notre ère. Ce fait curieux mérite d'être plus connu; nous le devons au savant Fréret qui l'a consigné dans les Mémoires de l'Académie. (*a*) Anquetil y a joint des explications dans le tome XXXVII, pag. 732.

« On lit dans les annales chinoises, que dans » une année correspondante à l'an 599 de J.-C. » (commencée le 25 décembre 598), il arriva » à la Chine une colonie d'hommes occiden- » taux qui s'établirent (à tel endroit) et qui » conservèrent avec leurs lois une forme d'an- » née et une ère particulière à eux. Or un au- » teur chinois remarque que l'année correspon- » dante à 1384 de J.-C. (commencée au solstice » d'hiver 1383) était la 586e depuis l'arrivée » de cette colonie à la Chine, et la 1942e de » leur ère, formée d'*années de* 365 jours. »

(*a*) Mémoires de l'Acad. des Inscript., tom. XVI, p. 245.

Si de l'an 1384, nous remontons au delà de notre ère pour compléter une somme de 1942, nous aurons 558 pour première année de l'ère de ces Occidentaux. *Fréret* veut trouver 560, et il voit ici l'époque de Kyrus, qui en effet parvint à l'empire cette année-là; mais puisque l'an 558 est le résultat naturel, n'est-ce pas plutôt l'époque de cette *conversion* des Perses à la religion de Zoroastre, dont nous avons parlé page 50, et qui réellement tombe à la jonction des années 557 et 558? (*a*) Toujours est-il certain que ces *Occidentaux* furent des *Perses zoroastriens*, comme le démontre *Anquetil*, par les noms de leurs mois, et que cette époque est entièrement oubliée en Perse. Maintenant que nous avons le secret de l'ignorance et de l'audace des compilateurs de ce pays, procédons à l'analyse de leurs listes, et voyons de quels rois factices ils ont composé leurs deux premières dynasties.

D'abord, partant d'un point connu, c'est-à-dire de *Kestasp*, pris pour *Darius* Hystasp; remontons, et voyons si les rois mentionnés par Mirkhond et par Ferdousi, ne répondent pas à quelques rois cités par Hérodote et par les autres Grecs.

(*a*) Il faut qu'il y ait erreur dans les 599 cités par Fréret.

§ V.

DYNASTIE KÊAN OU KAIAN.

Le mot *kê* ou *kai* signifie *géant* et *grand* en pehlevi, nous disent les auteurs; et nous ajoutons qu'en arménien, *skai* signifie la même chose.

Selon Mirkhond,

« L'art de *tirer l'arc* fut porté à sa perfec- » tion sous ces princes; et de là s'est établi le » proverbe persan, un *arc kêanien*, pour dire » un arc très-fort, dont peu de gens sont ca- » pables de tirer. »

Ce fait remarquable nous rappelle l'anecdote de *Kyaxar*, qui ayant donné l'hospitalité aux *Scythes chasseurs*, leur confia des jeunes gens de sa cour, pour être instruits à tirer l'*arc* à la manière scythe. De cette école a dû venir la supériorité des *Parthes*, qui furent un peuple mêlé de *Kurdes* et de *Mèdes*. Ces rois kêaniens doivent donc être les Mèdes d'Hérodote: nous trouvons le kê persan dans *kyaxar*, qui s'explique très-bien : *le grand vainqueur.*

Selon Ferdousi et selon Mirkhond, *Kê Qobad* ne fut point fils de roi ; il vivait simple particulier retiré. L'Iran était dévasté par des

étrangers. Zàl, gouverneur du Zablestan, et père du célèbre Roustam, ayant rassemblé une armée pour les repousser et rétablir l'ordre, forma un grand conseil de guerre, et tint ce discours aux chefs :

« Guerriers magnanimes, instruits par l'ex-
» périence et les dangers, j'ai assemblé cette
» armée et tâché de la rendre formidable; mais
» tous les cœurs sont découragés faute d'un
» roi qui unisse leurs bras : les affaires rou-
» lent sans guide; l'armée agit et marche sans
» chef; lorsque *Zou* occupait le trône, notre
» situation avait un meilleur aspect. Choisis-
» sons un homme de race royale; donnons-
» lui les marques distinctives (de la royauté).
» Un roi établira l'ordre dans le monde. Un
» *corps* de nation ne peut exister sans *chef.*
» Les prêtres nous indiquent pour cette dignité
» un descendant de Feridon, un homme émi-
» nent par sa grandeur d'ame et par sa *justice.* »

Maintenant comparons ce qu'Hérodote nous dit de l'élection de Déïokès, liv. Ier, § XCVI et suivans.

Après que les Mèdes eurent détruit l'empire assyrien, devenus indépendans, ils furent bientôt tourmentés de tous *les désordres de l'anarchie :*

« Or il y avait chez eux un sage appelé *Déïo-*
» *kès*, qui, s'étant fait remarquer par ses bon-
» nes mœurs et par sa justice, fut établi juge
» de sa bourgade, par le suffrage de ses con-
» citoyens....

» Lorsqu'il vit sa réputation répandue, et les
» cliens affluer, il se retira.... Les briganda-
» ges recommencèrent; les Mèdes s'assemblè-
» rent, tinrent conseil sur leur situation; les
» amis de Déïokès y parlèrent, je pense, en
» ces termes : » — « Puisque la vie (troublée)
» que nous menons ne nous permet plus d'ha-
» biter ce pays, choisissons un roi.... La Mé-
» die étant alors gouvernée par de sages lois,
» nous pourrons cultiver en paix nos campa-
» gnes, sans crainte d'être chassés par l'*in-*
» *justice* et la violence.... » — « Ce discours
» persuada les Mèdes de se donner un roi. »

L'on voit que le fond des deux récits est semblable. . . . Aussi Kê Qobâd est-il peint comme un roi pacifique, livré aux soins administratifs.... Il fit le premier poser sur les chemins les bornes milliaires appelées *farsang* (de 2568 toises); il établit une dîme pour payer les troupes réglées; il fit sa résidence dans l'*Irâq Adjâmi*, c'est-à-dire en *Médie*; et comme les Perses n'ont aucune idée d'*Ec-*

batanes, ils supposent que ce fut à *Ispahan :* tout cela convient à Déiokès.

Le second roi, *Kai Kaôus*, fut fils de *Qobâd* selon les uns ; mais la chronique *Madjmal-el-Taoûarîk*, qui en général est savante, observe que plusieurs le disent fils d'*Aphra*, fils de Qobâd..... *Aphra* est sûrement *Phraortes*, qui a été supprimé par les Perses, pour les avoir subjugués et soumis aux Mèdes.

Kai Kaôus, dans les premières années de son règne, entreprend, contre un peuple belliqueux, une guerre dont Ferdousi rapporte une circonstance notable. Ce poète dit que,

« Pendant une bataille livrée par *Kê Kaôus*, » son armée et lui-même furent frappés d'un » *aveuglement subit et magique*, et que cet » événement avait été *prédit* à l'ennemi *par* » *un de ses magiciens.* »

N'est-ce pas là évidemment l'*éclipse* de Kyaxarès, dans sa bataille contre Alyates ? et cela d'autant mieux que, pour les Orientaux, *magie*, *astronomie*, sont tous synonymes. Cette guerre est placée dans le *Manzanderan ;* mais nous avons déjà dit qu'il ne faut attendre aucune exactitude géographique des Orientaux. Nous en avons des preuves, même dans les traducteurs syriaques, arabes, arméniens et

persans des livres hébreux, qui très-fréquemment ont commis de grossières erreurs. Quant à *Ferdousi* et à *Mirkhond* même, tout fait principal est pour eux un canevas sur lequel ils brodent à discrétion ; et comme ces deux écrivains payés par des princes, avaient en vue de les flatter, ils ont souvent introduit des accessoires, des motifs, des sentences qui n'existaient pas dans leurs auteurs ; sans compter que ces auteurs, eux-mêmes compilateurs et copistes de troisième, quatrième et dixième main, avaient pris les mêmes libertés avec les originaux ; en sorte que toutes ces narrations ne ressemblent pas plus à la vérité historique, que les romans de Roland et de ses preux, à l'histoire vraie de Charlemagne. . . . Aussi, après l'*aveuglement magique*, *Kê Kaôus* se trouve-t-il prisonnier ; mais le paladin *Roustam* accourt, le délivre, et le pays se soumet. Peu de temps après, *Kê Kaôus* tourne ses armes contre l'Égypte, la Syrie et le *Roum*, qui est le nom de l'Asie mineure depuis sa possession par les Romains. Tout lui réussit par la valeur de *Roustam*. Ce héros, que l'on fait vivre *plus de* 200 *ans*, joue un grand rôle sous *Kai Kaôus*, c'est-a-dire sous *Kyaxar*. Or, en considérant que d'abord il jouit de la plus

grande faveur, qu'ensuite il fut disgracié et se retira dans un pays éloigné où il finit par avoir la guerre avec les rois de Perse; que de sa personne il était le *guerrier le plus accompli*, le *cavalier le plus adroit*, le *chasseur le plus habile*, etc.; il nous semble évident que *Roustam* fut le *Parsondas* de Ktésias, si célèbre par ses exploits, par sa faveur près d'*Artaïos-Kyaxarès*, par son aventure romanesque à Babylone; finalement, par sa révolte contre le roi mède, et par sa retraite chez les Cadusiens, dont il devint *roi*, et où il soutint une guerre dont il sortit avec tout l'honneur. D'Herbelot, à l'article de *Roustam*, fait observer que, selon quelques auteurs, *Kê Kaôus* lui envoya son fils pour le convertir au *magisme*, c'est-à-dire à la doctrine de *Zerdust*. Cependant ces auteurs nous assurent ensuite que Zerdust ne parut que quatre générations plus tard.

Selon eux encore, *Kê Kaôus* porte la guerre en Iémen, épouse la fille du roi, est fait prisonnier par surprise, est délivré par *Roustam*. Pendant ce temps, les *Turks*, dit Ferdousi (c'est-à-dire les Scythes), conduits par Afrasiab, avaient fait une invasion dans le *Tourân*, qu'ils accablaient de maux. Roustam les combat long-temps, sans pouvoir les chas-

ser. Ceci ressemble à l'invasion des Scythes, sous Kyaxarès.

Quant à la guerre de l'Iémen, elle paraît géographiquement étrange : mais si les anciens Orientaux désignèrent ce pays par le nom et l'épithète de *felix* (*Arabia*); et si ce mot est l'exact synonyme du chaldéen *Assur*, l'*Assyrie*, qui signifie également *heureux* et *riche*, les auteurs n'auraient-ils pas été trompés par équivoque, de manière à transporter dans l'*heureuse* (Arabie), la guerre que fit *Kyaxarès* contre l'*heureuse* contrée de Ninive.

Ici les traductions arabes publiées par M. *Schultens*, nous présentent des faits qui ont quelque analogie.

Selon l'historien Nouèïri, l'un des *Tobbas*, successeur de *Balqis*, appelé *Chamar Iérâche* (Shamar le *trembleur*), *sortit en Irâq au temps de Gustasp qui lui rendit obéissance.* Ce *Chamar* ayant pris la route du *Sinn* (qu'il voulait conquérir), descendit dans le pays de *Sogd*, dont les habitans se rassemblèrent dans la ville capitale (pour la défendre) : *Chamar* les y assiégea, prit la ville et la ruina, après avoir massacré un monde immense. Le vainqueur continua sa marche vers le *Sinn*; mais il périt dans le désert.

Selon *Hamza*, il est bien vrai que quelques auteurs placent *Chamar* au temps de *Gust-asp;* mais d'autres assurent qu'il fut plus ancien, et ajoutent qu'il *fut tué par Roustam :* ce serait lui qui, sous le nom de *Chamar-ben-el-emlouk*, aurait rendu obéissance à *Manutchehr*, qui, selon les Parsis, eut le paladin *Zal* pour vizir, et son fils, le paladin *Roustam*, pour l'un de ses généraux.

Nous allons voir, dans la dynastie *Pichedâd*, que Manutchehr porte les traits de *Déïokès* et de *Kyaxar*, c'est-à-dire de *Kéqebâd* et de *Ké Kaôus :* or l'identité de Roustam et de Parsondas étant admise, il se trouverait que le règne de *Kyaxar*, ou de son père, serait l'époque de cette expédition célèbre des *Tobbas arabes*, dont les traces subsistaient encore au onzième siècle; car le géographe *Ebn-haukal* dit avoir vu l'inscription de *Chamar* sur l'une des portes de *Samarkand*, qui aurait tiré son nom de ce Tobbas (château de Chamar), (*a*) et cette expédition ne peut guère

(*a*) Son petit-fils *El-Aqrân* l'avait réparée, en marchant, pour venger son père, contre le pays de *Sinn*, dont il prit la capitale, et où il établit une colonie de 30,000 Arabes. La postérité de ces colons subsistait encore en 1168, selon Ebn Hamdoun, dans le *Thibet*, qui est le *Sinn* des auteurs arabes.

trouver sa place en un autre temps ; parce que, d'une part, remontant d'Alexandre à Kyrus, elle n'a ni trace, ni probabilité, vu la puissance des Perses ; et néanmoins les auteurs font *Chamar* antérieur à Eskander ; et parce que, d'autre part, sous l'empire des Assyriens, après les liaisons qui existèrent entre eux et les *Arabes*, il est invraisemblable que ceux-ci aient traversé hostilement les états des enfans de Ninus, pour aller attaquer les *Sogdiens* qui furent leurs sujets. Au contraire, lorsque cette famille alliée et amie eut été détrônée par Arbàk, les *Tobbas* dûrent considérer les Mèdes comme des rebelles et des ennemis, et ils purent faire contre Déïokès, Phraortes et *Kyaxar*, des expéditions qu'Hérodote n'aura point connues ou mentionnées. Soit le temps de l'anarchie ou les premières années de Deïok encore faible, soit l'invasion des Scythes, et leur domination pendant 28 ans, l'une et l'autre époques furent également favorables à l'attaque de *Chamar;* et si l'on considère que par les calculs de Masoudi et de la fausse prophétie de *Zerdust*, le règne de Gustasp se trouve placé au temps de *Kyaxarès*, l'on trouvera que notre interprétation reçoit des appuis dans tous ses détails.

Quant à ce qu'ajoute Hamza, « que *Ma-*
» *nutchehr* fut contemporain de Moïse; qu'A-
» fridoun le fut d'Abraham; qu'Abd-el-chems,
» dit *Saba*, le fut de *Kê Qôbad*, etc...... »
ce sont des anachronismes produits par les comparaisons vicieuses que les écrivains musulmans ont faites des chronologies arabes et juives prises dans leur état brut, et sans en avoir discuté les parties.... Ce genre d'erreur leur est habituel; l'on ne peut compter sur l'exactitude de leurs synchronismes, que lorsqu'ils sont fondés en faits positifs, passés entre les personnages qu'ils citent; par exemple, le tribut imposé par *Chamar* à *Gustasp*, ou payé par lui à *Manutchehr*; ce qui forme une circonstance contradictoire, mais laisse subsister un fait fondamental; savoir, l'*attaque* et le *tribut*.

Après *Kê Kaôus-Ky-axar*, nous devrions trouver *Astiag*; mais ce roi manque entièrement : son règne paraît avoir été fondu dans celui de *Kê-Kaôus*, dont la durée surpasse les deux règnes réunis. Le mariage avec la fille d'un roi, à l'issue d'une guerre et pendant un armistice, doit être celui d'Astyage après la bataille de l'Éclipse : c'est encore à lui que convient l'histoire très-compliquée et diverse-

ment racontée, des suites de ce mariage, dont l'issue unanime est que le successeur du roi régnant ne fut point son fils propre, mais son petit-fils, *Kê Kosrou*, élevé en Perse par Roustam, puis appelé en cour, lorsqu'il est grand, par le roi, qui lui résigne sa couronne et finit ses jours dans la retraite.

Si Hérodote et Ktésias diffèrent tellement sur ce chapitre, à plus forte raison nos romanciers ont-ils dû avoir des variantes dictées sans doute dès avant Ardéchir, par la *politique royale des Perses*, pour voiler une période peu honorable à Kyrus et à son aïeul. Mais les traits principaux subsistent, et rendent Kyrus encore reconnaissable sous le nom de *Kosrou*. Ce que Ferdousi rapporte de sa naissance clandestine, de son enfance passée dans l'état de berger, etc., ajoute encore à la ressemblance.

Kê Kosrou eut de grandes guerres avec *Afrasiab*, roi de Turkestan, qui, après bien des combats, fut tué en *Adârbidjân*, c'est-à-dire en *Médie*.... Un roi du *Turkestan*, par-delà l'*Oxus*, qui vient se réfugier en Médie, au cœur des états de son ennemi, est une circonstance bizarre et absurde; mais si le *Touran* fut le pays montueux d'*Atouria* et de

Media, comme nous l'avons dit, le récit devient naturel; *Afrasiab* est *Astyag*, à qui Kyrus fit en effet la guerre en Médie, et qui, selon Ktésias, fut ensuite tué par un eunuque chargé de l'amener à Kyrus.

Kê Kosrou, laissa un grand nom et passe pour un prophète. Parmi les variantes de son règne, il en est une qui lui donne une durée de 30 ans. Tout cela convient à Kyrus. Il est très-probable que c'est à ce prince même qu'il faut attribuer les variantes sur le règne de son aïeul, et la *suppression des faits véritables*, qui eussent été peu avantageux à son orgueil, et d'un exemple dangereux pour ses successeurs.

Maintenant nous devrions trouver l'histoire de Cambyses et du mage Smerdis, tué par les conjurés, dont l'un (Darius, fils d'Hystasp) devint roi; mais la *politique royale* des Perses a encore supprimé le premier, à titre de fou furieux, et la *politique sacerdotale* des mages a supprimé le second, comme souvenir fâcheux du massacre de leur caste, arrivé alors. Pour remplir le vide, on a introduit après *Kosrou*, mort sans enfans, le roi *Lohr-asp*, descendant supposé de *Qobâd*.

Mirkhond le peint cruel et fier, par oppo-

sition aux autres auteurs, qui le peignent bon et juste :

« Devenu roi par élection, il eut des oppo-
» sans qu'il réduisit bientôt au silence ; il
» institua un tribunal de justice particulier
» pour l'armée ; il établit une solde réglée, au
» lieu des pillages qu'exerçaient les soldats ;
» il rendit la justice sur *une estrade dorée*,
» avec un *rideau* tendu devant sa personne,
» *qui devint invisible*, etc. »

Tous ces traits conviennent à Déïokès. Écoutons Hérodote.

« *Déïokès* ayant bâti son palais en la ville
» d'Ekbatanes, fut le premier qui établit pour
» règle, que personne n'entrerait chez le roi ;
» que toutes les affaires seraient traitées par
» l'entremise de certains officiers, qui lui en
» feraient leur rapport (c'est-à-dire, par des
» secrétaires d'état, des *vizirs*) ; que personne
» ne *regarderait le roi* ; que l'on ne rirait ni
» ne cracherait en sa présence. Il institua ce
» cérémonial imposant, afin que ceux qui
» avaient été ses égaux ne lui portassent pas
» envie, et ne conspirassent pas contre sa per-
» sonne..... Il pensa qu'en se rendant *invisible*,
» il passerait pour un être d'une espèce diffé-
» rente. Ces règlemens établis, il rendit *sévè-*

» *rement* la justice. Les procès lui étaient en-» voyés *par écrit ;* il les jugeait et les ren-» voyait avec sa décision.... Quant à la police, » il eut dans tous ses états des émissaires qui » épièrent les discours et les actions de chacun » (c'est-à-dire, qu'il institua l'espionnage) ; et » si quelqu'un faisait une injure, il le man-» dait et le punissait. » Hérodote, lib. 1°, §§ 99 et 100.

N'est-ce pas là le portrait de Lohrasp ? On ajoute que ce prince fit de grandes conquêtes, d'abord au *levant*, puis au couchant (en Asie mineure). Ce fut lui qui envoya en Palestine un de ses lieutenans, *Raham*, surnommé *Bakhtnasar* ou *Naboukodon-asar ; Raham* détrôna *le fils de David*, qui y régnait alors, et il *enleva du pays un butin immense.* (*a*)

(*a*) Que les Perses de Kyrus et de Darius, possesseurs de *Babylone*, aient cru que les rois de cette ville avaient toujours été leurs lieutenans et vassaux, cela se conçoit, parce que, relativement aux Mèdes, prédécesseurs des Perses, il y a un fond de vérité. Mais que les auteurs persans du onzième siècle viennent nous dire que Kyrus et Xercès n'étaient que des vassaux et des lieutenans d'un *châh* imaginaire, cela ne prouve que leur ignorance profonde de l'antiquité et ne mérite aucune discussion. On ne peut voir sans regret que M. *Mouradja d'Ohson* ait adopté et préconisé chez

Ici Lohrasp devient ce *Kyaxar-Astibaras* qui s'entendit avec Nabukodonosor (selon Eupolème), pour envoyer une armée contre Jérusalem : et en effet cette ville fut prise et rançonnée sous le roi Ioaqim.

D'après tous ces récits, nos romanciers persans sont convaincus, comme Ktésias, de confusion d'époque, et de redoublement de personnes. Le fils de *Lohrasp,* appelé *Kestasp,* prince inquiet, ambitieux, se retire chez *Afrasiab*, roi de *Touran*, Mirkhond dit chez *Kaisar,* roi de *Roum* (Cæsar, roi des Romains), dont il épouse la fille, par une suite d'aventures romanesques : il fait déclarer la guerre à son père, et conduit l'armée contre lui. Lohrasp, pour épargner le sang, lui résigne la tiare, se retire dans un couvent et périt, comme nous l'avons vu dans l'article de Zoroastre.

nous ces rêves asiatiques, dans son *Tableau historique de l'Orient ;* mais l'on conçoit que né *Arménien*, élevé à *Stamboul* dans le respect et l'admiration d'un grand pouvoir, M. Mouradja, en devenant *drogman* et *comte* suédois, n'ait pu changer d'esprit comme de vêtement : son livre, que nous venons de citer, écrit sans ordre, sans indication d'aucune autorité, n'est propre qu'à donner des idées fausses et vagues, et ne doit, en aucun cas, être regardé comme une *histoire* de l'ancien Orient.

Ceci est un mélange de l'histoire d'Astyag, marié en Lydie, et de celle de Kyrus détrônant Astyag, le tout arrangé selon la convenance d'Ardéchir et de ses mages, ou de quelque roi parthe avant lui; la suite ne vaut pas la peine d'être examinée : mais jetons un coup d'œil sur la dynastie *Piche-dâd.*

§ VI.

DYNASTIE PICHE-DAD.

Si les Kéaniens ont été les Mèdes, leurs prédécesseurs devraient être les Assyriens de Ninive. Nos romanciers ne citent et ne connaissent pas un seul de ces noms, et cependant ils disent que leurs monumens sont anciens. *Kéomors* fut, selon eux, le premier *homme* ou *roi.* Nous saurons bientôt qu'en penser.

Le cinquième des *Piche-dâd* fixe d'abord notre attention; nous croyons le reconnaître dans tous ses traits et même dans son nom. Écoutons les chroniques :

« *Djem-Chid* régnait depuis cinq ou six
» cents ans sur la Perse (les années ne coûtent
» rien) : il résidait à *Estakar,* qu'il avait em-
» bellie; il y avait fait une entrée triomphale

» à l'équinoxe du printemps, le jour où le so-
» leil entrait au bélier; et de là vint le *Nau-*
» *rouz* des Perses.... Il avait divisé la nation
» en *trois* classes, les *guerriers*, les *laboureurs*,
» les *artisans;* il avait composé ou soumis *sept*
» provinces. Son règne était glorieux, lorsque
» Dieu pour le punir d'avoir voulu se faire
» adorer, suscita contre lui un ennemi puis-
» sant, qui le renversa.

» Cet ennemi fut *Zohâk*, qui, selon quel-
» ques auteurs, fut son parent; mais qui, de
» l'avis de tous, fut un prince *Tâzi*, c'est-à-
» dire *arabe.* Les uns le disent fils immédiat
» de *Cheddâd*, fils d'*Aâd*, ancien roi d'Iémen :
» d'autres disent seulement qu'il en descendait
» par *Oloudn* ou *Olouïan.* Zohâk, à la tête
» d'une puissante armée, chassa Djemchid,
» qui disparut, et voyagea incognito pendant
» cent ans sur toute la terre... Devenu roi,
» *Zohâk* fut un tyran très-cruel; ce fut lui
» qui inventa divers supplices, entre autres
» celui de *mettre en croix* et d'écorcher vif :
» on lui donna divers surnoms, tels que *Piour-*
» *asp*, c'est-à-dire, en pehlevi, l'homme *aux*
» *dix mille chevaux*, parce qu'il marchait tou-
» jours escorté de *dix mille chevaux arabes*
» brillans d'or et d'argent (il est évident que

» ce fut un corps de cavalerie d'élite). On le » nomma aussi tantôt *Homairi*, c'est-à-dire » Homérite; tantôt *Qaislohoub*, c'est-à-dire le » *Qaisi aux armes étincelantes*; (*a*) tantôt » ajdehâc et *mâr*, c'est-à-dire *serpent*, par la » raison qu'il avait sur les épaules deux ser- » pens attachés à deux ulcères que le diable » y avait imprimés par deux baisers. Pour re- » mède, il avait conseillé à *Zohâk* d'y appli- » quer des cervelles d'hommes et d'enfans : on » remplissait les prisons de victimes destinées » à cette œuvre exécrable. Les geôliers, tou- » chés de pitié, en laissèrent échapper quel- » ques-uns, qui se réfugièrent dans les mon- » tagnes, et devinrent la souche des *Kurdes*. » Deux enfans d'un forgeron de la capitale du » Pars (la Perse) ayant été saisis, leur père, » appelé *Gao* ou *Kao*, ameuta le peuple par » ses cris, et devint chef d'abord d'une sédi- » tion, puis d'une armée régulière, dont l'é- » tendard principal fut *le tablier de cuir* que » *Gao* avait élevé au bout d'une perche. Ce » tablier, qui ne cessa depuis d'être l'étendard » royal, fut successivement enrichi de tant de

(*a*) La racine *lahab* manque dans l'arabe (*Voyez* Golius), mais elle subsiste dans l'hébreu, qui, en plusieurs cas, explique très-bien le vieil arabe.

» pierreries, que lorsque les Arabes s'en em-
» parèrent à la bataille de *Qadesia* (l'an 652
» de notre ère), il fit la fortune du corps arabe
» qui le prit.

» *Gao*, devenu général, ne voulut point ac-
» cepter la royauté; il la déféra à un descen-
» dant des anciens rois d'*Aderbidjân* (la Mé-
» die), qui menait une vie retirée dans ce
» pays-là. Ce nouveau roi, appelé *Fridon* ou
» Feridon, secondé de *Gao*, battit *Zohâk*,
» parvint à le saisir, le tua, selon les uns, ou,
» selon d'autres, l'enferma dans les cavernes
» du mont *Demaouend* (en *Hyrcanie*). Or
» Zohâh avait régné dix générations ou dix
» siècles (car l'on n'est pas bien d'accord sur
» ce point). »

Voilà les contes populaires que débitent sérieusement, et que croient dévotement la plupart des historiens musulmans et parsis : certainement nous avons ici bien des fables; mais, sous leur broderie, nous avons aussi un fond de vérités historiques. Essayons de les démêler.

La Perse proprement dite (ayant pour capitale Estakar), envahie et subjuguée par un roi étranger, reporte nos idées vers l'Assyrien Ninus et le Mède Phraortes, seuls conquérans que lui connaisse l'histoire. Mais cet étranger,

nous dit-on, fut un Arabe, un *Homairi*, c'est-à-dire un roi sabéen. Nous en connaissons plusieurs ; recherchons celui-ci : *son père*, *ou l'un de ses pères*, *était le célèbre Cheddâd*, fils d'*Aâd*, l'un et l'autre anciens rois d'Iémen ; nous avons vu ces noms dans les traditions arabes de Schultens. Aboulfeda, parlant de *Haret Arraïes*, nous a dit qu'il était *fils de Cheddâd*, fils d'*Aâd*, (*a*) anciens rois d'Iémen ;

(*a*) Il est évident que ce nom d'*Aâd* fut, chez les anciens Arabes, le nom de beaucoup d'individus, en même temps qu'il était celui d'une tribu. Ainsi, chez les Hébreux, *Manassé*, *Siméon*, *Éphraïm* noms de tribus, sont aussi des noms d'individus. Parmi les *merveilles du monde*, les Arabes citent le puits de *Moattala* chez les *Madiannites*, issus d'*Aâd*, tribu expulsée de l'Iémen. Les *Madiannites* sont cités avant Moïse : donc l'expulsion des Aâdites date de bien plus loin.

Dans leurs récits mêlés de fables, les auteurs arabes citent, relativement à *Cheddâd*, plusieurs faits d'une exactitude vraiment historique et très-instructifs. Par exemple, *Chehab-el-din*, dans son livre *El-Djoman* (les Perles), rapporte que (*) « Aâd eut un grand » nombre d'enfans dont trois régnèrent après lui » (savoir) : *Mondâr*, *Cheddâd* et *Loqman*. *Cheddâd*, ayant succédé à *Mondâr*, fit de grandes con» quêtes dans l'Afrique jusqu'à l'Océan. Après 200

(*) *Voyez* Notice des manuscrits orientaux, tome II, page 139. Extrait par M. de Sacy.

Haret serait donc le *Zohâk* des Perses, comme il est, dans Ktésias, l'*Arraïos* allié de Ninus

» *ans* d'absence, revenu en Iémen, il ne voulut point
» résider au château de Mâreb, et il acheva le château
» appelé *El Mocheyâd*, commencé par son frère
» Mondâr. Il y employa avec profusion l'or, l'argent
» et les pierres précieuses (qu'il avait rapportées de ses
» conquêtes). Les murs étaient ornés intérieurement
» des pierres les plus rares, et le pavé était de marbre
» de diverses couleurs (c'était une mosaïque). *Cheddad*
» avait reçu de la nature une *force* de corps prodi-
» gieuse (son nom en dérive : *chedid* signifie *fort*); il
» pliait le fer avec ses doigts, et l'éclat de sa voix
» eût *pu tuer un lion*.... Il vécut très-âgé, et vit sa
» postérité se multiplier à l'infini....

» Le *jardin* nommé *Aram-Zât-el-èmâd* (Aram
» aux colonnes), est encore un ouvrage de ce prince.
» Ayant lu dans (certains) *livres révélés* la descrip-
» tion du paradis, dont les colonnes sont d'or et d'ar-
» gent, la poussière de musc et d'ambre, les gazons
» de safran et d'iris, les caillous d'hyacinthe et d'éme-
» raude, etc., il voulut imiter cette magnificence....
» Il choisit une plaine délicieuse, coupée de mille ruis-
» seaux, et il y bâtit un palais enchanté, etc.

» Dans son livre des *merveilles de Dieu*, (*) Ia-
» qouti s'exprime plus historiquement sur cet ouvrage :
» *Aram aux colonnes*, dit-il, est une ville située en-
» tre *Sanaà* et *Hadramaut* : elle a été bâtie par *Ched-*
» *dâd*, fils d'*Aâd*, ancien roi des Arabes; elle avait

(*) Notice des manuscrits orientaux, tome II, page 393.

et coopérateur de ses conquêtes : or la Perse fut précisément l'une de ces conquêtes. D'au-

» de longueur douze parasanges, et autant de largeur
» (c'est presque la dimension de Moscou); elle ren-
» fermait un nombre infini d'édifices merveilleux, etc. »

Il faut laisser à l'écart toutes les fables que les écrivains ont brodées sur ce riche canevas : les 290 ans de *Cheddâd* ne doivent pas être de leur invention : leur analogie avec les âges prodigieux des antiquités juives, prouve seulement qu'alors les années n'étaient pas composées de 12 mois, comme nous l'avons vu dans la *Chronologie* des Hébreux. En ne prenant que l'essence des faits rapportés dans l'article ci-dessus, nous y trouvons une indication claire..... que dès avant le temps de *Haret* et de *Ninus*, et en remontant jusqu'à celui de *Sésostris*, les Arabes d'Iémen avaient déjà fait en Afrique ces grandes expéditions qu'ils répétèrent au temps de Salomon : ils avaient pu déja, bien antérieurement, établir cette colonie d'*Éthiopiens-Abissins*, dont l'origine, suivant le savant Ludolf, se perd dans la haute antiquité, et qui, différant totalement de la race *nègre* par leurs cheveux longs, leur figure ovale et leur idiome tout-à-fait arabique, attestent une invasion étrangère qui expulsa les naturels du riche pays qu'arrosent les affluens du Haut-Nil. On conçoit comment un prince doué de moyens éminens comme *Cheddâd*, put faire des expéditions dont ses prédécesseurs lui avaient ouvert les voies, et ensuite déployer un luxe dont le royaume de Thèbes lui offrait les modèles : il est à remarquer que le mot *Aram*, qui dans les lan-

tres circonstances viennent appuyer ces analogies : par exemple, le corps de *dix mille chevaux arabes brillans d'or et d'argent*, d'où vient l'épithète de *qaislohoub*. En effet, plusieurs auteurs font Haret, *fils* ou partisan de *Qais*, nom qui, chez les Arabes, fut de toute antiquité celui d'un parti distingué par le *drapeau rouge*, en opposition au *Iamani* distingué par son *drapeau blanc* : enfin l'invention du *supplice en croix* rappelle la cruauté de Ninus envers Pharnus, roi de Médie, et lie ensemble les récits de Ktésias, de Mirkhond et d'Aboul-

gues arabiques ne signifie rien, dans le sanscrit signifie *jardin*; et que le *paradis* décrit par *certains livres révélés*, est le paradis *indou*, tel que le décrivent les *Pouranas* : en sorte que nous avons ici l'indication évidente de la diffusion du *brahmisme* dès ce temps reculé; et ce nom d'*Aram*, *jardin*, donné au riche pays de la Mésopotamie, prouve, avec bien d'autres noms géographiques, que le système indien s'étendit jadis, comme l'a très-bien vu Wilford, dans tout le continent de l'Asie. Pour des yeux libres, l'horizon de l'antiquité s'éloigne et s'étend à mesure que l'observateur avance; mais pour qui porte des *lunettes juives*, dès quelques pas au delà d'Abraham, l'horizon est obstrué par le *mont Ararat* et par les ténèbres chaldéennes, où l'imagination fascinée n'aperçoit que des figures *gigantesques* et des êtres fantastiques dans des nuages bizarrement dessinés.

feda. Mais, selon Ktésias, la Perse fut assujettie à l'empire assyrien, et non aux rois *Tobbas*, *Arabes;* il faut donc supposer que *Haret*, en ayant fait la conquête comme lieutenant et allié de Ninus, l'ayant peut-être gouvernée quelque temps, a porté tout l'odieux de l'invasion, et qu'ensuite l'ayant remise aux Assyriens, le nom de *Zohâk*, que nous allons voir désigner *tout être puissant malfaisant*, a passé collectivement, selon le style oriental, à la dynastie *entière* de *Ninus :* de là ce règne de *mille ans*, attribué à *Zohâk*, durée qui a quelque analogie avec les 1070 que Velleïus attribue aux rois d'Assyrie. (*a*)

Si notre manière de voir est juste, *Féridoun*, vainqueur de *Zohâk* et libérateur de l'*Irân*, doit être *Arbâk*, vainqueur de Sardanapale et libérateur des Perses amenés par *Gaô* au secours des Mèdes; et réellement, ainsi qu'*Arbâk*, *Feridoun* est *Mède* de naissance; il vit en *Aderbidjan* ou Médie; il est de race

(*a*) La qualité de parent de Djemchid se trouve même en harmonie avec la tradition citée par *Maseoudi*, *que l'une des quatre tribus arabes primitives possédèrent la Perse*, et furent une portion alliée de ses habitans; l'une de ces tribus portait le nom d'*Aâd*, qui a dû faire équivoque avec le père de *Cheddâd*.

royale, mais il vit en simple particulier. Il devient roi par élection, promu par *Gaô*, comme Arbâk l'est par Bélésys; il règne à *Ourmi*, ancienne capitale de la Médie propre; enfin *il abdique*, et tout indique qu'*Arbâk dut abdiquer.*

Ferdousi ajoute que la ville où *Zohâk* fut attaqué par Féridoun, s'appelait la Forte *Nevehet*, ou *Nuhet;* et c'est le nom oriental de *Nin-nuh* ou *Nin-Nevet* (*séjour de Ninus*), où Sardanapale fut attaqué par Arbâk. Quant à ce que le poète ajoute de son chef, que *Nevehet* est *Aïlia*, c'est-à-dire Jérusalem, on voit là l'ignorance historique et géographique du musulman, puisque le nom d'*Aïlia* ne fut introduit qu'au temps d'Adrien. C'est par suite de cette fausse interprétation que, décrivant la marche de Féridoun, Ferdousi lui fait traverser le Tigre, au bord duquel l'action se passa.

Un écrivain antérieur à ceux que nous copions, l'Arménien *Moïse de Chorène*, a connu au 5e siècle (vers 450) toutes ces traditions perso-mèdes, et en nous présentant les noms de *Zohâk* et de *Fridoun*, sous une forme plus ancienne, il nous fournit d'utiles renseignemens.

« Comment vous amusez-vous (dit-il à son » ami Isaac Bagratou), comment vous amusez-» vous des plates fables populaires sur *Biour-» asp-Azdahâk?* Et comment m'imposez-vous » la tâche de vous répéter les contes absur-» des sur son *bienfait-méfait*, sur les démons » qui le servent? de vous raconter comment » *Hrodan* (ou *Vrodan*) le lia avec des chaî-» nes d'airain, et l'emmena au mont Dem-» baouend? Comment *Hrodan*, s'étant en-» dormi en route, *Biourasp* l'entraînait vers » une colline, lorsque Hrodan réveillé, le » conduisit à la caverne, où il l'enfer-» ma?... etc. » (p. 77).

Ici notre épithète connue de *Piourasp*, jointe à *Azdehâk*, nous prouve que ce dernier nom est la véritable forme ancienne de celui de *Zohâk*, et que les Persans modernes lui ont fait une mauvaise étymologie, en l'expliquant *deh-âq*, ou dix *hontes*. Moïse de Chorène est plus autorisé et mieux instruit qu'eux, lorsqu'il nous dit que, dans la langue arménienne [analogue en plusieurs points à l'ancien mède], (*a*) le mot *Azdehak* signifie *draco*, *grand*

(*a*) On trouve dans l'ancienne Arménie le mont *Capotes*, qui est un mot pur sanscrit, signifiant le *Lingam* (Phallus); l'Araxès perce une montagne à un

serpent; ce qui est le sens même du mot persan *mâr*, que nous avons vu être une épithète de *Zohâk*, ayant pour type fondamental le *Draco borealis*, *génie de l'hiver et de tous ses maux*, dont Zoroastre fit sa *grande couleuvre*, *Ahrimân.*

D'autre part, l'Arménien Mosès nous dit, pag. 38, que le nom arménien et mède d'*Astyag*, fils de Kyaxar, était *Azdehâh*, qui n'en diffère que par l'échange des consonnes fortes avec les consonnes faibles (aSTuaG aZDehâK); d'où il résulte qu'Astyag, roi méchant et fourbe, fut aussi un *Zohâk*; (*a*) et ce nom dut être appliqué par les Arméniens et les Perses à toute la dynastie mède; car, d'une part,

lieu appelé *Ordovar*, et le Gange en fait autant au lieu appelé *Héridvâr*, etc.

(*a*) Si l'on observe qu'en parlant de la défaite d'Astyag par Tygrane et Kyrus, *Mosès* fait mention de sa maison (militaire) *de dix mille ames*, l'on pensera qu'il a voulu désigner le corps des 10,000 *cavaliers* devenu partie constituante de l'état militaire des Assyriens, puis des Mèdes, puis des Perses, où nous le trouvons sous le nom des 10,000 *immortels*. Déïokès et Kyrus ne firent que copier Ninus : par suite d'imitation, les Tartares ont copié les Perses dans leur *Touman* de 10,000 cavaliers.

Mosès ajoute que dans les vieilles chansons des paysans de son temps, la race d'*Astyag* était appelée *race* des *Dragons :* et d'autre part, si nous analysons le nom de *Déïok* dans sa prononciation grecque, nous y trouvons nettement *Dohâk*, synonyme incontestable de *Zohâk*.

Alors que les rois mèdes, et spécialement *Astyag*, ont, comme les Assyriens et *Sardanapale*, reçu des peuples opprimés le nom de *Zohâk* ou de *génies du mal*, leur libérateur *Féridoun* devra se trouver *Kyrus*, qui effectivement le fut comme *Arbâk*. Dans les récits de *Moïse* de Chorène, *Hrodan* ou *Urodan* est le mot même de *Fridoun* ou *Féridoun*, attendu que les Arméniens ne prononçant pas *f*, ils le remplacent par *H*, comme font les Espagnols dans les mots *hijo*, *hacer*, *hierro*, etc., pour *fijo*, *facere*, *ferro*. Ce qu'ajoute une autre tradition persanne, « que Féridoun, après avoir vaincu « Zohâk envoya en *Abissinie*, une ar- » mée contre *Koûs-Fil-Dendan*, c'est-à-dire » contre l'*Ethiopien aux dents d'éléphant*, » frère de Zohâk. » Ce récit, qui porte un caractère antique dans ses expressions, ne peut convenir à Arbâk, et convient très-bien à *Kyrus*, dont le fils Cambyses fit la guerre

aux *Éthyopiens*, que nous savons être une race fraternelle des Homérites; enfin cet entraînement d'Azdebâk au mont Dembaouend, convient encore à Kyrus, qui, selon Ktésias, (*a*) confina Astyag chez les *Barcaniens*, ou *Hircaniens*, dans le pays desquels se trouve le mont Dembaouend : ceci nous expliquerait un fait historique cité par Mirkhond :

« (*b*) Vers l'an 1000 de notre ère, dit-il,
» lorsque Mahmoud Sebecteghin détruisit la
» dynastie des princes de *Gaur*, la tradition
» du pays était qu'ils descendaient des enfans
» de *Zohâk*, auxquels Féridoun laissa la vie,
» en transportant leur père au Dembaouend.»

Or Ktésias dit qu'Astyag, (*c*) pour sauver *ses enfans* et ses *petits-enfans*, se livra lui-même à Kyrus.

Un autre fait paradoxal cité par un écrivain grec, se trouvé redressé en prenant encore

(*a*) Ktésias dans Photius, pag. 110.

(*b*) *Voyez* d'Herbelot Biblioth. orient., au mot *Sâm ben Souri*. En général le lecteur trouvera les traditions que nous citons, soit dans la Bibliothèque orientale, soit dans le livre I[er] de l'Histoire universelle, tom. IV, in-4°, dans lequel est inséré un extrait de Mirkhond.

(*c*) Ktésias en Photius, p. 107.

Astyag pour *Zohâk*. Clitarque, cité par Athénée, (*a*) prétendait, contre tous les autres historiens, que *Sardanapale*, après avoir perdu son trône, n'avait point perdu la vie, mais qu'il avait vécu jusqu'à une grande vieillesse. Clitarque aura entendu les Perses dire cela de *Zohâk;* et comme Sardanapale est aussi un *Zohâk*, cet auteur s'est mépris dans l'application, et il a attribué au dernier roi assyrien, ce qui appartenait au dernier roi mède; l'un et l'autre vaincus par un *Féridoun*, avec des circonstances très-ressemblantes.

Selon les anciens romanciers persans, Féridoun, vainqueur de *Zohâk*, épousa une de ses filles dont il eut deux fils, *Tour* et *Salem.* Rien de tel ne peut se dire d'Arbâk, vis-à-vis de Sardanapale; mais, selon Ktésias, Kyrus, vainqueur d'*Astuigas-Azdehâk*, épousa sa fille, et en eut deux fils, *Cambyses* et *Tanyo-Xarcès*. (*b*) Féridoun épousa une autre femme de sang perse, dont il eut *Iredj :* leur ayant partagé l'empire, il abdiqua. Nous ne connaissons point d'abdication à Kyrus; mais nos au-

(*a*) Athénée, lib. XII, édit. de Schweighauser, tome IV, page 468.

(*b*) Hérodote est d'accord; seulement il donne à ce second le nom de *Smerdis*.

teurs sont sujets à ces fictions : d'ailleurs le récit de Ktésias a ici quelque analogie.

« Kyrus mourant, nomma pour son succes-
» seur *Cambyses*, son fils aîné ; en même
» temps il établit *Tanioxarcès souverain in-*
» *dépendant* des Bactriens, des Choramniens,
» des Parthes et des Kermaniens (c'est-à-dire
» de la partie orientale de son empire); et de
» plus il donna aux deux petits-fils d'*Astui-*
» *gas* les deux satrapies des Derbikes et des
» Barkaniens. »

Voilà une sorte de partage tripartite. Ktésias (*a*) ajoute que *Cambyses* fit périr son frère *Tanyo-Xarcès*, et les romanciers disent qu'Iredj fut tué par ses frères. Quant à ce qu'ils ajoutent, qu'Iredj donna son nom à l'*Iran*, et *Tour* au *Tour-an*, ils oublient, ou plutôt ils ignorent que, dès la plus haute antiquité, l'histoire nous présente la Médie sous le nom d'*Aria* et d'*Ériéné*, et le pays montueux de l'ouest et du nord, sous le nom générique de *Taur* et *Tour*; ils confondent tout, et leurs récits ressemblent à un jeu de cartes brouillé.

Ce fils d'*Iredj*, nommé *Manutchehr*, venge sa mort, en faisant à ses oncles une guerre où ils périssent : ce dernier trait ne ressemble

(*a*) Hérodote dit la même chose de *Smerdis*.

à rien de connu. Quant aux actions de *Manutchehr*, pendant son règne de 50 ans, elles ressemblent à celles de *Déïok* et de *Kyaxarès*. Phraortes est toujours supprimé. Manutchehr, comme Déïokès, rétablit l'ordre public, divise l'empire en provinces, crée des gouverneurs, institue des chefs de bourgade indépendans des gouverneurs, de peur que ceux-ci n'eussent trop de moyens de se révolter : il fait creuser des canaux par tout l'Aderbidjan, c'est-à-dire par toute la *Médie* ; il élève des remparts autour des villes (allusion aux remparts d'Ekbatane), et se livre uniquement à l'administration : comme Kyaxarès, il est troublé par une irruption de *Turks* (les Scythes) que conduit Afrasiab : il se réfugie dans les montagnes près de la Caspienne ; il y est assiégé long-temps inutilement, et finit par expulser les Turks, en négociant avec eux. Il y a deux ou trois successeurs, *Nouder*, *Zou* et *Kershasp*, qui n'ont que des règnes très-courts troublés par Afrasiab, ennemi opiniâtre, vainqueur et possesseur final de la Perse et de tout l'*Iran*... Alors s'élève *Ké Qobad* et la dynastie des *Kéaniens*, que nous avons vu n'être réellement que la copie défigurée des quatre rois mèdes d'Hérodote : Manutchehr ne serait-il

point le *Mandaukès* de Ktésias, que plusieurs dialectes prononceraient *Mandautchehr?* Et ses insignifians successeurs seraient des doublures du même Ktésias; en sorte que le système persan établi au temps de cet auteur, serait devenu la base de ces récits *parthiques* ou *pasaniens*; et réellement ils nous présentent le même système de doublement et de répétition que nous avons vu dans Ktésias. En remontant au premier roi de la dynastie Pichedâd, *Kéomors* lui-même semble en être une preuve nouvelle : tout ce qui en est rapporté convient à *Déïokès* et à *Kê Qobâd*. D'abord son titre de *Kê* est mède, et l'associe aux *Kéaniens*; ensuite sa qualité de *premier roi*, et son épithète de *Pishdâd*, c'est-à-dire *donneur de* (*lois*) *justes*, caractérise spécialement le premier roi mède d'Hérodote.

« Selon Kondemir, (*a*) *Kéomors* était né dans » l'*Aderbidjan*, c'est-à-dire en Médie; ce fut » là, et non en Perse, qu'il résida et régna. » Il était fils de simple particulier : les habitans » du pays éprouvant les tristes effets de l'*anarchie*, résolurent d'établir un *chef unique*, » dont la volonté fût la loi générale. Les ver-

(*a*) *Voyez* l'Histoire universelle, in-4°, tom. IV, page 5 et suivante.

» tus de *Kéomors* le firent choisir : on le re-
» vêtit de la robe royale, on lui plaça le *Tâdj*
» (la tiare) sur la tête. Il fut le *premier* roi à
» qui on baisa les pieds. Il *érigea des tribu-*
» *naux* de justice; il ordonna *de construire*
» *des villages* et de vivre en société; il inventa
» (ou introduisit) des fabriques de toile, de
» draps et de coton. Le bonheur dont jouirent
» ses sujets, engagea ses voisins, de proche
» en proche, à le reconnaître aussi pour roi.
» *Plusieurs assurent qu'il fut aussi de la reli-*
» *gion des mages.* »

Tout cela n'est-il pas exactement ce qu'Hérodote nous a déjà dit (*a*) de Déïokès? La dernière phrase, absurde dans le système persan, qui fait naître Zerdoust bien des siècles plus tard, est au contraire, dans notre système, et lumineuse et vraie.

Désormais il devient superflu d'analyser les quatre successeurs de Kéomors, dont l'un, tué à la guerre, ressemble à Phraortes; il suffira d'avoir démontré que ces prétendues histoires anciennes, compilées par les Perses modernes, ne sont que des copies défigurées des mêmes histoires originales que nous ont fait connaître les écrivains grecs, plus voisins des temps,

(*a*) *Voyez* tom. II, p. 136, et ci-devant, p. 90.

et plus raisonnables : il est arrivé ici au sens moral, ce qui arrive au sens physique, lorsque d'un tableau ou d'un portrait primitif, l'on fait tirer par des mains peu habiles, plusieurs copies l'une sur l'autre : dès la seconde, on voit s'altérer la ressemblance, et à la troisième ou quatrième, le modèle n'est plus reconnaissable que par l'analogie des traits principaux. Malgré tout ce que l'amour des choses nouvelles ou merveilleuses a dicté d'éloges à quelques partisans outrés de la littérature orientale, on peut assurer que, dans le genre historique spécialement, les fruits qu'elle rend ne valent pas, à beaucoup près, la peine qu'ils coûtent. Notre conclusion n'est pas qu'il faille entièrement la négliger; nous pensons, au contraire, qu'une gratitude particulière est due à ceux qui exploitent cette mine pénible et peu abondante; mais nous ajoutons qu'il est nécessaire que, dans le choix des matériaux, ils portent un genre d'esprit très-différent de celui des *vrais-croyans*, pour qui la critique est un art inconnu. L'article suivant, où nous traitons des *Babyloniens*, en nous fournissant à chaque pas l'occasion d'exercer cet art, va nous donner de nouvelles preuves de son importance.

LISTE CHRONOLOGIQUE DES ROIS DE JUDA.

		Avant J.-C.
Saül règne.	20ans.	1078
David.	40	1058
Salomon.	40	1018
Roboam.	17	978
Abia.	3	961
Asa.	41	958
Iosaphat.	25	918
Ioram.	8	892
Ochozias.	1	884
Athalie.	6	883
Joas.	39	877
Amasias.	29	838
Ozias règne seul.	(42)	809
(Manahem, roi de Samarie). . . .		771
Ioathan règne seul 6 ans, et du vivant d'Ozias 10 } . . .	16	767
Achaz.	16	751
Ezechias.	29	735
Manassé.	55	706
Amon.	(12)	651
Josias.	31	638
Ioachaz. . . . . . 3 mois, fin de l'an		609
Ioaqim.	11	608
Ioakin. . . . . . . 3 mois, fin de l'an		598
Sédéqiah. . . . . . . 10 ans 5 mois		597
Ruine de Jérusalem.		587
Incendie du temple.		586

LISTE CHRONOLOGIQUE DES ROIS CHALDÉENS DE BABYLONE.

		Avant J.-C.
Nabon-asar.	14 ans.	747
Nadius	2	733
Xôzirus et Porus.	5	731
Ilulaïus.	5	726
Mardok-empad (Bélésys).	12	721
Arkeanus.	5	709
Premier interrègne.	2	704
Belibus (ou Belithus).	3	702
Apro-nadius.	6	699
Rigebelus.	1	693
Mosêsi-mordak.	4	692
Deuxième interrègne.	8	688
Asaridius ou Asaradinus.	13	680
Sogdoxenus.	20	667
Kiniladanus.	22	647
Nabopolasar.	21	625
Nabokol-asar ou Nabukodonosor.	43	604
Ilouarodam.	2	561
Nirikassolasar.	4	559
Nabonadius.	17	555
Kyrus.		538

CHRONOLOGIE

DES BABYLONIENS.

La *chronologie*, c'est-à-dire la succession des faits historiques chez les Babyloniens, a toujours été considérée par les savans critiques, comme l'un des sujets les plus épineux et les plus obscurs de l'histoire ancienne : le lecteur va s'en convaincre par le nombre et la complication des difficultés que nous allons passer en revue; nous espérons que sa patience trouvera quelque indemnité dans la concision de notre travail, dans la clarté, et même dans la nouveauté de nos résultats.

Commençons par la fondation de Babylone dont l'époque divise d'opinion les auteurs anciens, comme nous le dit Quinte-Curce (*a*) en cette phrase : « Babylone fut bâtie par Sémiramis, ou, comme la plupart le croient, » par Bélus, dont on y voit le palais. »

(*a*) Quint-Curt., lib. v, cap. I.

CHAPITRE PREMIER.

FONDATION DE BABYLONE.

Effectivement, la première de ces opinions est ou paraît être celle de Ktésias, c'est-à-dire celle des livres assyriens, dont cet auteur s'autorise, et qui attribuent la fondation de cette grande cité à Sémiramis, avec des détails empreints d'un cachet particulier d'information locale et même officielle : néanmoins le prêtre babylonien Bérose, homme très-instruit, postérieur d'un siècle seulement à Ktésias, ne craignit pas dans son *Histoire des antiquités chaldaïques*, présentée au roi Antiochus, de démentir l'écrivain grec, et d'assurer que Babylone avait été fondée par Bélus, dieu ou roi du pays, bien des siècles avant Sémiramis, et cela en invoquant et citant les traditions et les monumens publics de sa nation. Hérodote de qui nous devions attendre ici quelque lumière, ne nous en fournit aucune ; mais un autre historien judicieux et assez souvent bien instruit, Ammien-Marcellin, qui a pu et dû lire Bérose et Ktésias, semble nous donner le nœud de la

question quand il dit : (*a*) « Sémiramis en-
» toura de murs Babylone, mais la citadelle
» avait été bâtie auparavant par le très-ancien
» roi Bélus. » Ce terme moyen qui concilie les deux avis, se trouve d'ailleurs appuyé par une phrase de Ktésias que l'on n'a pas assez remarquée. Cet historien dit :

« Lorsque Ninus attaqua la Babylonie, la
» ville de Babylone *qui existe aujourd'hui*,
» n'était pas encore bâtie. » Ces mots *Babylon quæ nunc est*, ne semblent-ils pas indiquer qu'il en existait une autre? et si, comme l'atteste Bérose, l'antique Bélus était dès longtemps le dieu tutélaire du pays; si, comme l'on en convient, le nom oriental *Babel*, pour Babylon, signifie la *porte*, c'est-à-dire, le *palais de Bel* ou *Bélus*, il devait exister dès lors une *Babel* ou *Babylone* primitive, que Sémiramis engloba dans ses vastes constructions et qu'elle orna, comme nous le verrons : ainsi ce serait faute d'avoir bien déterminé le sens du mot *fondation*, que les anciens se seraient disputés dans le cas présent comme dans beaucoup d'autres. Prenons de ce mot une idée claire.

En général, ces grandes réunions de maisons

(*a*) Lib. XXIII, pag. 351. *De bello persico.*

que l'on appelle *villes*, ont eu deux manières d'être fondées : 1° la première par un concours lent et progressif d'habitans que des motifs de défense commune, de facilité de commerce, d'aisances de la vie ont appelé et fixé autour d'un premier noyau d'habitation : à ce premier genre de ville, l'on ne saurait presque désigner de *fondateur*, ni d'époque de *fondation*.

La seconde manière se fait par un concours subit de colons que leur propre volonté ou celle d'un gouvernement, engagent ou contraignent à bâtir une ville, comme un particulier bâtit une maison : ici appartient et s'applique le nom de *fondation*, parce que la date est aussi précise que le fait est remarquable.

Mais si, comme il est souvent arrivé, le lieu choisi pour une telle *fondation* avait déjà une habitation antérieure, soit village, soit bourgade ; (*a*) si même il existait déjà une ville du premier genre, c'est-à-dire *sans fondateur connu*, actuellement ruinée par la guerre ou par d'autres accidens, cette seconde fondation pourra devenir un sujet de controverse, parce que l'habitation antérieure suppose une *fon-*

(*a*) Par exemple, le fort de Rhacotis où les rois d'Égypte entretenaient une garnison sur le lieu où fut bâtie Alexandrie. *Voyez* Strabon, lib. XVII, p. 792.

dation originelle, après laquelle il ne doit plus y avoir que *restauration*. Enfin, si des princes et des rois avaient, par vanité, fait ou simulé de telles *fondations*, pour donner leur nom à des villes qui déjà avaient un *fondateur connu*; si les peuples ou leurs agens municipaux avaient, par *adulation*, provoqué de telles fondations fictives, on sent que le mot et la chose seraient tombés dans un désordre assez difficile à éclaircir. Voilà ce qui est arrivé à une foule de villes anciennes, spécialement dans les pays dont nous traitons, dans l'*Asie Mineure*, la *Mésopotamie*, la *Syrie*, etc., où les géographes trouvent quantité de villes *fondées*, c'est-à-dire, *rebâties*, restaurées par des rois grecs, par des empereurs romains dont elles prirent le nom, quand néanmoins il est certain qu'elles existaient long-temps auparavant, qu'elles avaient par conséquent une *fondation* première, véritable, connue ou inconnue.

Appliquant ce raisonnement à Babylone, nous pensons que Ktésias et les livres perso-assyriens ont eu raison de dire que Sémiramis *fonda* cette grande cité, parce qu'en effet il paraît que cette reine fit bâtir, par les *fondemens*, les murs et les ouvrages gigantesques

qui, même dans leur déclin, étonnèrent l'armée d'Alexandre. (*a*) L'assentiment des meilleurs auteurs, du géographe Strabon entre autres, qui eut en main toutes les pièces du procès, ne laisse pas de doute à cet égard; mais d'un autre côté, Bérose nous semble également fondé à soutenir que long-temps avant Sémiramis, il existait une *Babel* ou *Babylone*, c'est-à-dire, un palais, un temple du dieu *Bel*, de qui le pays avait formé son nom *Babylonia*, et dont le temple, selon l'usage de l'ancienne Asie, était le lieu de ralliement, le pèlerinage, la métropole de toute la population soumise à ses lois; en même temps que ce temple était l'asile, la forteresse des prêtres de la nation, et le séminaire antique et sans doute originel de ces études astronomiques, de cette astrologie judiciaire, qui rendirent ces prêtres si célèbres sous le nom de *Chaldéens*, à une époque dont on ne sait plus mesurer l'antiquité. Ktésias lui-même et ses livres perso-assyriens fournissent un argument à l'appui de cette opinion; car puisque Ninus plus de trente ans avant Sémiramis, trouva un peuple *agricole et pacifique*, par conséquent industrieux

(*a*) 330 ans avant notre ère, huit siècles et demi après la fondation.

et riche ; puisqu'il trouva un roi, une cour et plusieurs *bonnes villes*, il existait donc dès lors un *royaume puissant*, un état civilisé et tout ce qui en dépend. Ktésias ne nous donne point les limites de ce royaume; mais puisque chez les anciens comme chez les modernes, les royaumes réduits en *provinces* conservaient les limites qu'ils avaient avant d'être conquis; puisque la *Babylonie*, dès avant les rois perses Darius et Kyrus, nous est dépeinte comme s'étendant du désert de Syrie jusqu'aux monts de la Perse, et du golfe Persique jusqu'au nord du pays (*a*) d'*Arbèles*, on peut dire que c'étaient là ses limites dès le temps de Ninus; d'où il résulte que ce royaume avait une surface de trois mille lieues carrées, d'un sol que les anciens comparent, pour la fertilité, à celui de l'Égypte, et qui par conséquent comporte une population probable de près de trois millions d'habitans. Enfin, si la nation babylonienne nous est peinte comme divisée de tout temps en quatre *castes*, à la manière de l'Égypte et de l'Inde, division qui elle seule est

(*a*) *Voyez* le récit de Ktésias en Diodore, dont le lecteur trouvera une traduction littérale dans la Chronologie d'Hérodote, tome 2, page 110. Comparez aussi Strabon, lib. XVI, au début.

une preuve de haute antiquité, l'on a le droit de dire que dès avant *Ninus* existait la caste des prêtres chaldéens, semblable en tout à celles des *brahmes* de l'Inde ; ce qui suppose tout le système politique indiqué par le récit de nos deux historiens.

Quant à la prétention ultérieure de Bérose, qui veut enlever à Sémiramis, reine assyrienne, la construction des *grands ouvrages* de Babylone, pour la donner à *Nabukodonosor*, roi chaldéen, nous allons rechercher, par la discussion exacte des textes originaux, quel fondement peut avoir cette opinion, et si, par un cas naturel, elle n'a pas pour motif l'antipathie nationale d'un Babylonien contre un peuple étranger, oppresseur de son pays, ou la partialité systématique d'un prêtre chaldéen élevé dans l'école réformatrice de *Nabonasar*, ce brûleur des livres historiques des rois qui l'avaient précédé. Écoutons d'abord le récit des livres assyriens cités par Ktésias, où se trouvent des détails très-intéressans et circonstanciés. Cet historien, à la suite du fragment conservé par Diodore, continue ainsi l'histoire de Ninus et de son épouse. (*a*)

(*a*) ***Diod. Sicul.***, lib. II, page 120, édit. de Wesseling.

CHAPITRE II.

RÉCIT DE KTÉSIAS, SYSTÈME ASSYRIEN.

« Après la mort de Ninus, Sémiramis, passionnée pour tout ce qui respirait la grandeur, et jalouse de surpasser la gloire des rois qui l'avaient précédée, conçut le projet de bâtir une ville extraordinaire dans la Babylonie. Pour cet effet, elle appela de toutes parts une multitude d'architectes et d'artistes en tout genre, et elle prépara de grandes sommes d'argent et tous les matériaux nécessaires ; puis ayant fait dans l'étendue de son empire une levée de *deux millions d'hommes*, elle employa leurs bras à fermer l'enceinte de la ville par un mur de 360 stades de longueur, (*a*) flanqué de beaucoup de tours, en observant de laisser le cours de l'Euphrate dans le milieu du terrain. Telle fut la magnificence de son ouvrage, que la largeur des murs suffisait au passage de six

(*a*) Nous examinerons dans un article séparé la valeur de ces mesures.

» chars serrés. Quant à la hauteur, personne
» ne croira Ktésias, qui lui donne 50 orgyes.
» Clitarque et les écrivains qui ont suivi Alexan-
» dre, ne la portent qu'à 50 coudées, ajoutant
» que leur largeur passait un peu celle de *deux*
» *chars* de front. Ces auteurs disent que le cir-
» cuit fut de 365 stades, par la raison que Sé-
» miramis voulut imiter le *nombre des jours*
» de l'année. Ces murs furent faits de briques
» crues, liées avec du bitume. Les tours, d'une
» hauteur et d'une largeur proportionnée, ne
» furent qu'au nombre de 250; ce qui, pour
» un si long espace, serait surprenant, si l'on
» ne remarquait que sur certaines faces, la
» ville est flanquée de marais qui ont dispensé
» d'ajouter d'autres moyens de défense. Entre
» les murs et les maisons, l'espace laissé libre
» fut large de *deux plèthres*. Sémiramis, afin
» d'accélérer son ouvrage, assigna à chacun
» de ses favoris (ou de ses plus dévoués ser-
» viteurs) la tâche d'un stade, avec tous les
» moyens nécessaires, en y joignant la con-
» dition d'avoir achevé dans *un an*. Ce premier
» travail étant fini et approuvé par la reine,
» elle choisit l'endroit où l'Euphrate était le
» plus étroit, et elle y jeta un pont dont la lon-
» gueur fut de cinq stades. Par des moyens in-

» génieux, on fonda dans le lit du fleuve des
» piles espacées de 12 pieds, dont les pierres
» furent jointes avec de fortes griffes ou agra-
» fes de fer, scellées elles-mêmes par du plomb
» fondu qui fut coulé dans leurs mortaises.
» L'avant-bec de ces piles eut la forme d'un
» angle qui, divisant l'eau, la fit glisser plus
» doucement sur ses flancs obliques, et modé-
» rât ainsi l'effort du courant contre l'épais-
» seur des massifs. Sur ces piles, l'on étendit
» des poutres de cèdres et de cyprès, avec de
» très-grands troncs de palmiers; ce qui pro-
» duisit un pont de trente pieds de large, dont
» l'habile mécanisme ne le céda à aucun au-
» tre ouvrage de Sémiramis. Cette reine fit en-
» suite construire à grands frais, sur chaque
» rive du fleuve, un quai dont le mur eut la
» même largeur que celui de la ville, sur une
» longueur de 160 stades. En face des deux
» entrées du pont, elle fit élever deux châteaux
» flanqués de tours, d'où elle pût découvrir
» toute la ville, et se porter, comme d'un cen-
» tre, partout où besoin serait. L'Euphrate tra-
» versant la ville du nord au midi, ces châ-
» teaux se trouvèrent l'un au levant, l'autre
» au couchant du fleuve. Ces deux ouvrages
» occasionèrent des dépenses considérables;

» car le château du couchant eut une triple » enceinte de hautes et fortes murailles, dont » la première, construite en briques cuites, » eut 60 stades de pourtour; la seconde, en » dedans de celle-ci, décrivit un cercle de 40 » stades : sa muraille eut 50 orgyes de hauteur » sur une largeur de 300 *briques*, et les tours » s'élevèrent jusqu'à 70 orgyes. Sur les briques » encore crues, on moula des figures d'ani- » maux de toute espèce, coloriées de manière » à représenter la nature vivante. Enfin une » troisième muraille intérieure, formant la ci- » tadelle, eut 20 stades de pourtour, et sur- » passa le second mur en largeur ou épaisseur » et longueur. (*a*) Sémiramis exécuta encore » un autre ouvrage prodigieux : ce fut de creu- » ser dans un terrain bas, un grand bassin ou » réservoir carré, dont la profondeur fut de » 35 pieds, et dont chaque côté, long de 300 » stades, fut revêtu d'un mur de briques cui- » tes, liées avec du bitume. Ce travail fait, on » dériva le fleuve dans ce bassin, et aussitôt » on se hâta de construire dans son lit, mis à

(*a*) Il y a ici une absurdité évidente. *Le plus petit mur intérieur* plus *long* que *l'extérieur qui l'enveloppe !* Sûrement il faut lire : *surpassa en largeur et hauteur.*

» sec, un boyau ou galerie couverte qui s'é-
» tendit de l'un à l'autre château. La voûte de
» ce boyau, formée de briques cuites et de bi-
» tume, eut quatre coudées d'épaisseur : les
» deux murs qui la soutinrent eurent une
» épaisseur de 20 briques; et sous la courbe
» intérieure, 12 pieds de hauteur; la largeur
» de ce boyau, en dedans, fut de 15 pieds.
» Tout ce travail fut exécuté en sept jours, au
» bout desquels le fleuve étant ramené dans
» son lit, Sémiramis put passer à pied sec par-
» dessous l'eau, de l'un à l'autre de ses châ-
» teaux. Elle fit poser aux deux issues de cette
» galerie deux portes d'airain qui ont subsisté
» jusqu'au temps des rois de Perse, successeurs
» de Kyrus.

» Enfin elle bâtit au milieu de la ville le
» temple de Jupiter, à qui les Babyloniens
» donnent le nom de Bélus. Les historiens n'é-
» tant pas d'accord sur cet ouvrage, qui d'ail-
» leurs est ruiné, nous n'en pouvons rien assu-
» rer : seulement il est certain qu'il fut exces-
» sivement élevé, et que c'est par son moyen
» que les Chaldéens livrés à l'observation des
» astres, en ont connu exactement les *levers*
» et les *couchers* (Diodore décrit ce temple
» construit en briques et bitume). Aujour-

» d'hui le temps a détruit tous ces ouvrages :
» une partie seulement de cette vaste cité a
» quelques maisons habitées; tout le reste con-
» siste en terres que l'on laboure. Il y avait
» aussi ce que l'on appelle *le jardin suspendu ;*
» mais cet ouvrage n'est point de Sémiramis :
» ce fut un certain roi syrien qui, en des temps
» postérieurs, le bâtit pour une de ses concu-
» bines née en Perse. Cette femme, désirant
» avoir des collines verdoyantes, obtint du roi
» qu'il fît construire ce paysage factice, en
» imitation des sites naturels de la Perse. Cha-
» que côté de ce jardin avait quatre plèthres
» de longueur, etc. »

Tel est le récit de Ktésias ou des livres anciens dont il s'autorise. On peut reprocher à quelques détails une exagération qui atténue la confiance; mais outre que la limite du possible et du vrai n'est pas aussi facile à tracer ici que l'on a voulu le croire, nous aurons encore l'occasion, dans un autre article, de prouver que l'exagération apparente vient surtout des fausses valeurs que l'on a attribuées aux mesures appelées *stades, plèthres, orgyes, coudées;* en ce moment nous nous bornons à remarquer qu'en général les circonstances ont une physionomie locale qui donne aux faits principaux

un grand caractère de vérité, (*a*) et que, selon les règles de la critique historique, ce récit prouve réellement que c'est à Sémiramis qu'appartient la *fondation* de Babylone dans le sens

(*a*) La circonstance des *deux millions* d'ouvriers levés par corvée, suggère une observation : ce fut un spectacle étrange que cette réunion d'hommes, divers de couleur de peau, de formes de vêtement, d'habitudes d'actions, de culte, et surtout de langage. Plus de 80 dialectes ont dû se parler dans le vaste empire de Sémiramis. L'Asie retentit des récits de ce fait romanesque, brodé par l'imagination arabe : peut-être a-t-il engendré le conte de la confusion des langues survenue aux constructeurs de la tour de Babel, ainsi que nous l'avons dit, tome 1er, page 154. Nous ajoutons qu'il est probablement aussi la source de l'origine vicieuse que les Juifs donnent au mot *Babylon*. Selon eux *Babyl* signifie *confusion :* cela ne se trouve dans aucun dictionnaire hébreu, arabe, etc. Mais comme en hébreu le mot *confusio* (*turba mixta hominum*) s'exprime par le mot *arab*, et que les indigènes de Babel étaient des *Arabes*, il est probable que le sens d'un mot a passé à l'autre, surtout quand la loi défendait aux Juifs de prononcer le nom des dieux étrangers, dont Babel était un composé : *Ba-bel*, *palais de Bel.* La ville phénicienne appelée par les Grecs *Byblos*, plus ancienne que Sémiramis, s'appelle en langage oriental, *Babel :* dira-t-on qu'il s'y est fait aussi une *confusion* de langues ?

strict du mot, puisque cette reine créa les ouvrages majeurs qui constituent une cité, ouvrages auxquels Babylone fut uniquement redevable de la splendeur commerciale et de la force militaire qui l'ont rendue si célèbre.

En récapitulant ces ouvrages, nous en trouvons sept principaux :

1° Le grand mur d'enceinte et de fortification, ayant 360 stades de développement;

2° Un quai élevé sur chaque rive du fleuve;

3° Le pont composé de piles de pierres et de poutres tendues sur ces piles;

4° Deux châteaux placés aux issues du pont;

5° Un vaste bassin ou lac carré de 360 stades sur chaque côté;

6° Un boyau ou galerie par-dessous le fleuve;

7° Le temple de Bélus en forme de pyramide, où l'on montait par des rampes.

CHAPITRE III.

RÉCIT DE BÉROSE ET DE MÉGASTHÈNES. — SYSTÈME CHALDÉEN.

Il est naturel de croire qu'avant la publication de l'histoire de Ktésias, les Grecs n'avaient

que peu ou point de connaissance des ouvrages et du nom de Sémiramis : cet auteur doit donc être considéré comme le chef de l'opinion qui attribue à cette reine la fondation de Babylone, et cette opinion dut être dominante jusqu'au temps d'Alexandre. Mais lorsque la conquête de l'Asie par ce prince, et lorsque sa résidence à Babylone, qu'il affectionna, eurent mis les savans grecs en communication avec les prêtres du pays, avec ces *Chaldéens* si renommés pour leurs sciences, on vit s'élever une autre opinion indigène et babylonienne, contraire à celle des Assyriens de Ninive. La première trace se montre dans un fragment de Mégasthènes, historien grec, contemporain de Séleucus-Nicator, roi de Babylone jusqu'en l'année 282 avant Jésus-Christ, lequel envoya Mégasthènes, à titre d'ambassadeur, vers Sandracottus, l'un des rois de l'Inde résidant à Palybothra. (*a*) Eusèbe dans sa Préparation évangélique, nous a conservé le passage qui suit, liv. IX, chap. 41, pag. 457.

« Babylone fut bâtie par Nabukodonosor : » *au commencement* (in principio) *le pays*

(*a*) Nous retrouvons ce roi dans les listes sanscrites des modernes indiens, sous le nom de *Tchandra-Goupta*, successeur de *Nanda*.

» *entier était couvert d'eau* et portait le nom
» de *mer*; (a) mais le *dieu* Belus *ayant des-*
» *séché la terre et assigné à chaque élément*
» *ses limites*, environna de murs Babylone,
» puis il disparut. (b) Dans la suite, l'enceinte
» qui se distingue par des portes d'airain fut
» construite par Nabukodonosor; elle a sub-
» sisté jusqu'au temps des Macédoniens. »
Quelques phrases après, Mégasthènes ajoute:
« Nabukodonosor devenu roi, entoura dans
» l'espace de *quinze jours*, la ville de Baby-
» lone d'un triple mur, et fit couler ailleurs
» les canaux appelés *armakale* et *akrakan*
» qui venaient de l'Euphrate; puis, en faveur
» de la ville de *Siparis*, il creusa un lac
» profond de 20 orgyes, ayant 40 parasanges
» de circuit; il y fit des écluses ou vannes,
» appelées *régulatrices des richesses*, pour l'ar-
» rosage de leurs champs. Il réprima aussi les
» inondations du golfe Persique, en leur op-
» posant des digues, et les irruptions des
» Arabes, en construisant la forteresse de *Té-*
» *rédon*. Il orna son palais, en élevant un

(a) *Bahr* en arabe, qui signifie à la fois *mer* et *grand fleuve*, toute *grande étendue d'eau*.

(b) Ce récit a une analogie frappante avec le début de la Genèse.

» jardin suspendu qu'il couvrit d'arbres. »

Très-peu de temps après Mégasthènes, un savant de Babylone, Bérose, (*a*) né de famille

(*a*) On dispute sur l'époque de Bérose, et cependant la question nous semble simple aux yeux d'une critique raisonnable. Tatien, l'un des plus savans chrétiens du second siècle de notre ère, parlant de Bérose, lui rend ce témoignage : « Bérose est le plus savant des » écrivains (sur l'Asie); et pour preuve, je citerai la » préférence que le roi Juba, lorsqu'il traite des Assy- » riens, déclare donner à l'histoire de cet écrivain, » qui avait composé deux livres sur les faits et gestes » des Assyriens. » [*Oratio contra Græcos*, page 293.] (*)

Quant à son âge, Tatien dit : « Bérose, prêtre ba- » bylonien, naquit à Babylone sous Alexandre; il dé- » dia à Antiochus, troisième depuis ce prince, son » histoire divisée en trois livres, dans laquelle, parlant » des actions des rois de Babylone, il en cite un entre » autres appelé *Nabukodonosor*, etc. »

Maintenant raisonnons: Si Bérose naquit sous Alexandre, il faut entendre Alexandre, roi à Babylone, par conséquent vers l'an 330. Mais le traducteur latin de Tatien s'est permis d'altérer le texte grec en disant : *Bérose fut contemporain d'Alexandre* (Alexandro æqualis, quoique le grec *kata Alexandrôn gegonos*

(*) Le témoignage de l'historien Josèphe n'est pas moins avantageux à Bérose, et ces autorités sont d'un autre poids que l'opinion de l'auteur superficiel de l'article *Bérose* dans le Dictionnaire des grands hommes.

sacerdotale, professa la même opinion ; et parce que ses prédictions astrologiques et ses écrits

signifie littéralement *né au temps d'Alexandre*). Le Syncelle, selon son usage, avait déjà altéré cette phrase en disant, page 28 : *Bérose, dans son premier livre des Babyloniques, se fait honneur d'avoir vécu sa jeunesse sous Alexandre* (Genestaï tên êlikian), et le traducteur du Syncelle (Goar) l'a encore altéré en disant : *parem se Alexandro jactat.* Enfin ce même Syncelle, toujours incorrect, dévie encore plus du sens dans un autre passage, lorsqu'il dit, p. 14 : *Bérose, dans ses Antiquités chaldaïques, rapporte qu'il a fleuri sous Alexandre.*

Faute d'avoir fait ces corrections, plusieurs ont cru que Bérose avait réellement été un homme de 25 à 30 ans sous Alexandre, et alors il leur a été impossible de concilier un passage de Pline qui dit, liv. VII, chap. XI : « Epigènes assure que les Babyloniens ont des observa- » tions de 720 ans de date, écrites sur des briques cui- » tes ; mais *Bérose* et Critodème réduisent cette durée » à 480 ans (selon quelques manuscrits, et 490 selon » d'autres). »

Sur ce passage l'on raisonne et l'on dit : « Puisque » Nabonasar (selon Bérose) détruisit tous les monu- » mens historiques antérieurs à son règne, les observa- » tions qui le précédèrent ont dû être détruites : celles » dont il s'agit ne doivent donc dater que de l'an pre- » mier de Nabonasar, qui est l'an 747 avant notre ère : » de 747 ôtez 480 de Bérose, vous avez 268. Cette an- » née fut la quinzième d'Antiochus-Soter, qui succéda

en divers genres le rendirent célèbre au point que les Athéniens lui érigèrent une statue dont la langue fut d'or, nous pensons que c'est à lui qu'il faut attribuer l'ascendant que cette nouvelle opinion acquit, selon l'expression de Quinte-Curce, *chez la plupart des historiens* (vel ut plerique credidere).

» à Séleucus-Nicator en 282. Mais si *Antiochus-* » *Théos*, qui fut successeur de *Soter* et troisième de- » puis Alexandre, ne régna qu'en 262, comment Bé- » rose lui a-t-il dédié son livre? » Nous répondons qu'étant né sous Alexandre vers 330, Bérose avait eu, l'an 268, environ 63 ou 64 ans; ce qui est un âge convenable, tandis que la chose serait presque impossible dans l'autre hypothèse, où il aurait 85 à 90 ans. Si l'on préfère la leçon de 490 au lieu de 480, la dédicace tombera en l'an 258, et Bérose aurait 74 ans, ce qui est encore possible, mais moins probable; et néanmoins il a pu dédier son livre à Antiochus-Théos, *prince royal*, en l'an 268, tout aussi-bien qu'à Antiochus-Théos, *roi* en l'an 258 : ainsi la balance des probabilités est plus favorable à la leçon 480. Nous ne disons rien des 720 ans d'Épigènes, parce que l'époque de cet auteur n'est pas connue. Quant à la correction systématique qui veut ajouter *mille*, et lire 480 *mille ans*, elle n'est appuyée ni par les manuscrits, ni par le texte de Pline, qui, en concluant que l'usage des lettres est éternel, a eu en vue leur invention sous *Phoronée* et sous les plus anciens rois de la Grèce, sans compter que cet écrivain n'est pas toujours conséquent.

L'intéressant ouvrage de Bérose, intitulé *Antiquités chaldaïques*, étant perdu, c'est à l'historien juif Flavius Josephus que nous devons les fragmens relatifs à notre question. Voici ses paroles (*Contra App.*, lib. 1, § 19) :

« A l'égard de ce que les monumens chal-
» déens disent de notre nation, je prendrai
» à témoin Bérose, né lui-même Chaldéen,
» homme très-connu de tous ceux qui culti-
» vent les lettres, à cause des écrits qu'en fa-
» veur des Grecs il a publiés dans leur pro-
» pre idiome, sur l'astronomie et la philoso-
» phie des Chaldéens. »

» Bérose donc, qui a copié les plus ancien-
» nes histoires chaldéennes, *présente absolu-*
» *ment les mêmes récits que Moïse* (a) *sur le*
» *déluge, sur la destruction des hommes qui*
» *en résulta ; sur l'arche dans laquelle Noé,*
» *père de notre race, fut sauvé ; sur la ma-*
» *nière dont elle aborda aux montagnes d'Ar-*
» *ménie ; ensuite il énumère les descendans de*
» *Noé, assigne le temps de chacun d'eux*, et
» *arrive* jusqu'à Nabopolasar, roi des *Chal-*
» *déens* et de *Babylone.* »

Ici Josèphe raconte en détail, d'après Bérose, comment Nabukodonosor, fils de Nabo-

(1) Phrase très-remarquable.

pol-asar, ayant battu le roi d'Égypte *Néchos*, fut tout à coup distrait de ses conquêtes par la mort de son père; comment, sur la nouvelle qu'il en reçut, il traversa le désert de Syrie à marches forcées pour se rendre à Babylone; comment, investi de l'autorité suprême à *titre d'héritage*, il distribua ses prisonniers syriens, phéniciens et juifs en divers lieux de la Babylonie, pour y être employés à divers ouvrages, et il ajoute comme propres paroles de Bérose (*a*) :

« Nabukodonosor après avoir enrichi le tem-
» ple de Bélus et de quelques autres dieux,
» après avoir *réparé la ville de Babylone qui*
» *déjà existait*, et y avoir ajouté une ville
» (ou citadelle *neuve*), voulut empêcher que
» ceux qui par la suite voudraient l'assiéger,
» ne s'y introduisissent en détournant le fleu-
» ve : pour cet effet, *il construisit une triple*
» *enceinte de murs, tant à la ville extérieure*
» *qu'à la ville intérieure*, partie en briques
» cuites et bitume, partie en briques seule-
» ment : lorsqu'il eut bien fortifié la ville, et
» qu'il l'eut ornée de portes magnifiques (les

(*a*) Ces mêmes paroles se retrouvent, à vingt mots près, dans le Syncelle, page 220, et probablement il les a copiées de Josèphe.

» portes d'airain), il bâtit près du palais de son » père un autre palais plus élevé, plus grand » et plus somptueux. Il serait trop long de le » décrire; il nous suffira de dire que ce grand » ouvrage fut fini en quinze jours : or, dans » ce palais fut aussi construit par lui le jardin » fameux appelé *jardin suspendu*, pour com- » plaire au désir de son épouse qui, ayant été » élevée dans la *Médie*, désirait l'aspect d'un » *paysage montueux.* »

Voilà continue Josèphe, ce que Bérose dit de Nabukodonosor, dont il parle encore beaucoup dans son troisième livre des *Antiquités chaldéennes*, où il réprimande les historiens grecs, *qui croient futilement* que Babylone a été *construite par l'Assyrienne Sémiramis*, et qui ont *écrit faussement* que c'est elle qui a élevé *tous* les ouvrages merveilleux de cette grande cité.

Maintenant scrutons ce récit. A ne juger que par ces derniers mots (qui ont écrit faussement), Bérose semblerait avoir donné un démenti absolu à tout ce que Ktésias raconte de Sémiramis; mais il faut observer que ce n'est plus ici le texte de Bérose; c'est Josèphe qui parle et qui raisonne sur quelques passages que nous n'avons pas; en outre, lors même que ce

serait Bérose, nous aurions à lui opposer son propre texte antérieur où il dit : *Nabukodonosor enrichit le temple de Bélus et de quelques autres dieux.* S'il ne fit que *les enrichir*, ils existaient donc déjà : s'il les eût bâtis, Bérose n'eût pas manqué de le dire. *Nabukodonosor ayant réparé la ville qui existait déjà :* voilà une phrase tout à l'avantage de Ktésias : la ville ne devait son existence qu'à ses murs; Nabukodonosor les *répara*, parce qu'étant bâtis depuis près de 600 ans, ils avaient subi des dégradations. Enfin dire, comme Bérose, qu'il est faux que Sémiramis ait bâti tous les ouvrages merveilleux de Babylone, n'est pas dire qu'elle n'en ait bâti aucun; l'honneur de la fondation lui reste, et c'est Mégasthènes qui se trouve ici convaincu d'erreur, lorsqu'il a dit : *Babylone fut bâtie par Nabukodonosor. L'enceinte qui se distingue par des portes d'airain, fut construite par ce même prince.* Il est bien vrai que les portes d'airain furent posées par ce prince qui y employa entre autres l'airain enlevé au temple de Jérusalem. Mais le mur existait, Nabukodonosor ne fit que le réparer; et c'est sans doute cette association des portes posées et des murs restaurés qui a trompé Mégasthènes. Poursuivons.

« Nabukodonosor, pour empêcher que l'en-
» nemi en cas de siége, ne s'introduisît dans la
» ville en *dérivant* le fleuve. »

Le moyen de dériver existait donc aussi, et il suppose la construction du grand bassin de Sémiramis. (*a*)

« Nabukodonosor fit construire une *triple*
» enceinte tant à la ville *intérieure* qu'à la ville
» *extérieure.* »

A une ville comme Babylone, de plus de 24 mille toises de circuit, supposer une *triple* enceinte est une absurdité dont aucun écrivain n'a parlé : il y a certainement ici altération dans le texte. Ktésias nous a dit que Sémiramis bâtit deux châteaux forts ou citadelles, l'un à l'est, l'autre à l'ouest du fleuve, et que le château

(*a*) Mégasthènes appelle ce canal de dérivation, *arma kalé ;* Pline l'appelle *amalchar*, et dit que ce mot signifie *fleuve royal* en langue chaldéenne : nous disons qu'en cette langue *fleuve royal* se dit *nahr-malcka*, qui ne ressemble en rien à *am-al-char*, mais assez bien à *ar-makalé*, que les copistes ont altéré en oubliant l'*n* dans *nar*, et en invertissant *μακαλε* pour *μαλκκε* : nahr-malake : l'am-al-char de Pline est un mot arabe signifiant *mère de l'abondance*, de *la richesse*, *om-el-chair*. Quant à nahr-malake, il signifie aussi *fleuve de la reine*, et se rapporte fort bien à Sémiramis.

du couchant eut une *triple* enceinte; ce doit être là l'objet désigné par Bérose : il aura donné le nom de *ville* à ces deux forteresses, et il aura appelé *extérieure* celle située à l'ouest de l'Euphrate, (*a*) parce que, se trouvant dans le *désert arabe*, elle était réellement en dehors de la Babylonie propre; tandis que le château de l'*est*, situé dans l'île formée par l'Euphrate et le Tigre, était placé dans *l'intérieur* du pays. Admettant ces châteaux construits par Sémiramis près de six siècles auparavant, leurs murs devaient être d'autant plus ruinés, que les rois de Ninive, inquiets et jaloux, durent négliger ces moyens de défense d'une grande cité mécontente : Nabukodonosor dut *réparer* les murs de la grande enceinte; et il put ajouter une *triple* muraille au château de l'*est* qui n'avait qu'un mur. Bérose ainsi expliqué, semblerait prétendre que Nabukodonosor les bâtit de fond en comble; mais s'il eut pour objet d'opposer un obstacle à un ennemi déjà introduit, la prudente Sémiramis n'a pu manquer d'avoir la même idée.

Enfin Bérose dit que Nabukodonosor se construisit un palais plus grand, plus somptueux que celui de son père : que dans ce château fut élevé le fameux *jardin suspendu*, et que tout

(*a*) *Voyez* le plan de Babylone, chap. VII.

ce travail ne dura que quinze jours. Ktésias est d'accord pour l'ouvrage ; mais quant au temps, Mégasthènes prétend que ce fut *Babylone même que Nabukodonosor entoura d'un triple mur dans l'espace de quinze jours.* On aperçoit ici une confusion évidente faite par cet écrivain, qui applique à la ville ce que Bérose entend du château, et cet exemple nous montre la probabilité d'une confusion inverse, mais du même genre, faite soit par Josèphe, soit par Bérose même, ou par ses copistes.

En résumant cet article, il nous semble que les ouvrages réels de Nabukodonosor sont,

1° Le palais du jardin suspendu, qui ne lui est contesté par personne;

2° La forteresse de Teredon;

3° Les écluses et les digues contre les reflux du golfe Persique;

4° Le bassin et les vannes en faveur de la ville de Siparis;

5° La réparation des murs de la grande enceinte de Babylone;

6° L'application des portes d'airain à ces murs;

7° La réparation du château à triple enceinte, et la reconstruction du château de l'est sur pareil plan.

Il reste toujours à Sémiramis,

1° La construction première et fondamentale du grand mur de 360 stades;

2° Le quai le long de l'Euphrate;

3° Le boyau ou galerie sous-fluviale;

4° Les deux châteaux aux issues de cette galerie et du pont;

5° Le grand bassin de dérivation;

6° Enfin la tour ou pyramide du temple de Bélus.

CHAPITRE IV.

AUTORITÉS RESPECTIVES DE BÉROSE ET DE KTÉSIAS, COMPARÉES ET APPRÉCIÉES.

Dans le conflit de Bérose et de Ktésias, tel que nous le voyons, une difficulté se présente. Comment concevoir, pourra-t-on dire, qu'un indigène babylonien, qu'un prêtre chaldéen ait eu sur la fondation de sa métropole, des notions moins exactes que des étrangers perses, mèdes ou assyriens, de qui Ktésias a emprunté ses documens? Deux considérations nous rendent ceci très-concevable.

La première est que, relativement aux Babyloniens, les Ninivites étaient des usurpateurs dont le joug dut être odieux et pesant; Sémiramis dut personnellement laisser une mémoire flétrie par l'assassinat du roi son époux, par la publicité de ses débauches, par les vexations de ses immenses travaux; et l'opinion put lui refuser *les honneurs de la fondation*, ne fût-ce que par respect pour le dieu Bélus, à qui les traditions attribuaient toute l'organisation du pays.

La seconde est que le roi babylonien *Nabon-Asar ayant supprimé tous les actes de ses prédécesseurs, afin que désormais la liste des rois de Babylone commençât par lui*, il ne dut rester en cette ville et dans ce pays aucune *archive ancienne, aucun document* officiel sur la fondation par Sémiramis. Dès lors Bérose n'a dû avoir aucun moyen national de remonter historiquement au delà du règne de Nabonasar, c'est-à-dire au delà de l'an 747; et voilà pourquoi les observations recueillies par Bérose, ainsi que Pline nous l'apprend, ne remontaient qu'à 480 ans (voyez la note page 144) avant la publication de son livre, en l'an 268; en effet, ajoutez 268 à 480, vous arrivez juste à l'année 747, première de Na-

bonasar. Il était politiquement interdit à Bérose de connaître rien au delà, comme il fut interdit aux écrivains perses depuis *Ardeschir*, de connaître le vrai temps et le vrai nombre des rois écoulés entre Alexandre et ce prince.

Par inverse, nous trouvons à l'avantage de Ktésias une circonstance qui nous avait d'abord échappé, et que l'équité nous fait un devoir de rétablir ici. Cette circonstance nous est fournie par un passage du livre d'Esdras, dont la conséquence est que les archives citées par Ktésias comme la source où il puisa, furent réellement des *archives assyriennes*, soit en original, soit traduites par les Perses : voici le passage d'Esdras.

« Aux jours d'Artahshatah (au temps de » Smerdis) les Samaritains voulant empêcher » les Juifs de rebâtir le temple, écrivirent au » roi la lettre suivante, en langue araméenne » ou syriaque : »

« Qu'il vous soit connu que les Juifs ren- » voyés par le roi (Kyrus) à Jérusalem, veu- » lent maintenant en rebâtir les murs; et que » le roi sache qu'au cas où les Juifs rebâti- » ront cette ville, de tout temps rebelle, elle » refusera le tribut : nous, serviteurs du roi,

» qui avons *mangé le sel* et *le pain* de sa
» maison, nous l'en avertissons et vous sup-
» plions de faire rechercher dans le *livre* de
» vos pères (parce que) vous trouverez dans
» *le livre des histoires*, que cette ville est
» de tout temps une ville rebelle, ennemie
» des rois, en révolte dès les temps les plus
» anciens; c'est pour cela qu'elle a été dé-
» truite. »

Or, voici la réponse que fit le roi :

« L'extrait (ou plutôt la traduction) de la
» lettre que vous m'avez envoyée a été lu de-
» vant moi : j'ai ordonné, l'on a cherché et
» l'on a trouvé que cette ville, dès les temps
» anciens, s'est élevée contre les rois; qu'elle
» a été un siége de révolte; qu'il y a eu dans
» Jérusalem des rois puissans qui ont dominé
» sur tout le pays de l'Euphrate, et que le
» tribut royal leur était payé. »

Maintenant nous disons que ces *rois puissans de Jérusalem qui ont dominé jusqu'à l'Euphrate* ne peuvent s'entendre que de David et de Salomon, qui effectivement y dominèrent et y levèrent des tributs pendant 50 ou 60 ans. Après Salomon, le royaume s'étant divisé en deux petits états, les roitelets de Samarie et de Jérusalem, non-seulement ne perçurent plus

le tribut, mais souvent y furent assujettis. Or, du temps de David et de Salomon, c'est-à-dire depuis l'an 1040 jusque vers l'an 980 avant notre ère, les Perses et les Mèdes assujettis aux Assyriens de Ninive, gouvernés par les satrapes du *grand roi*, et séparés de l'Euphrate par toute la Babylonie et la Mésopotamie, n'avaient ni moyens de communication, ni intérêt de savoir ce qui se passait en Syrie : ils ne devaient pas même avoir la faculté de tenir des registres, des *archives royales*, tels qu'on nous les désigne : les livres cités par Smerdis ne sont dont ni mèdes, ni perses; ils ne sauraient même être babyloniens, puisqu'ils précèdent l'époque de Nabonasar, qui les brûla tous : par conséquent ils ne peuvent être qu'*assyriens-ninivites*. Objectera-t-on que *Sardanapale, ayant brûlé son palais*, les archives royales ont dû y périr? Cette conséquence n'est pas de rigueur, surtout si l'on se rappelle que le *séraï* des rois de Ninive *fut une maison mystérieuse de plaisir dont furent écartées les affaires;* par conséquent la chancellerie, qui exige l'accès de beaucoup de monde, dut naturellement être placée ailleurs : dans tous les cas, nous avons ici la preuve positive qu'au temps de Smerdis il existait en Perse des *livres offi-*

ciels où se trouvaient consignés des événemens antérieurs de plus de 500 ans, c'est-à-dire d'une époque où il n'existait ni royauté, ni chancellerie royale chez les Mèdes et chez les Perses; d'où il suit que ces livres furent *assyriens-ninivites*, soit en original, soit en extrait (comme nos chroniques juives), soit encore en traduction mède, que les rois de ce peuple, qui se dirent les *héritiers des Assyriens*, auraient fait faire pour leur instruction. Une telle traduction dans l'idiome *zend*, qui diffère de l'assyrien, expliquerait comment il a pu s'y introduire diverses altérations; d'ailleurs, il est remarquable qu'au chapitre VI du même Esdras, livre I, à l'occasion d'une pétition des Juifs, le roi Darius ayant fait chercher l'édit de Kyrus dans les archives, il est dit : « Sur l'ordre de Darius, l'on chercha » dans la *maison des livres* (la bibliothèque) » qui est jointe au garde-meuble et au trésor » à Babylone, et l'on trouva dans le château » (ou palais), au pays des Mèdes (à Ekbatane), un rouleau écrit ainsi : *L'an du règne* » *de Kyrus, etc., etc.* »

Ainsi *l'on chercha à Babylone dans les archives, et l'on n'y trouva rien;* mais l'on trouva à *Ekbatane :* n'est-il pas probable que ce fut

là aussi que l'on trouva le livre cité par Smerdis ; et, alors, n'avons-nous pas une sorte de preuve que les monumens assyriens avaient été recueillis par Déïokès ou par ses successeurs qui résidèrent à Ekbatane ?

En raisonnant sur ces faits, nous pensons y découvrir l'existence de deux systèmes chronologiques en opposition, dès avant Kyrus, au sujet de Babylone. L'un, *le système assyrien* qui nous est transmis par Ktésias, et qui paraît avoir dominé jusqu'à la chute de l'empire perse ; l'autre, *le système chaldéen*, concentré d'abord en Babylonie, mais qui, par suite de la conquête d'Alexandre et du séjour des rois macédoniens en Chaldée, obtint une préférence qu'il dut en partie aux talens et aux ouvrages de Bérose dans l'idiome des Grecs, et en partie à la difficulté extrême de la langue *zend*; et à la destruction de ses livres, occasionée par les guerres des Macédoniens et des Perses.

CHAPITRE V.

RÉCIT D'HÉRODOTE.

Actuellement consultons Hérodote et voyons quels éclaircissemens il nous donnera dans ce débat.

Cet écrivain, vers la fin de son premier livre, arrivant à la guerre de Kyrus contre Babylone, nous donne, selon sa coutume, d'assez grands détails sur le climat, les productions et les mœurs du pays. Quant aux faits historiques il est plus concis qu'à son ordinaire, et ce laconisme nous devient un motif de peser ses paroles avec plus de soin.

« L'Assyrie, dit-il, a plusieurs grandes villes; mais la plus célèbre et la plus forte est Babylone, qui, après la subversion de Ninive, devint la capitale des Assyriens. »

Ici Hérodote décrit l'enceinte carrée de Babylone, les dimensions de ses murs, la direction des rues, le palais du roi et le temple de *Ioupiter-Bélus qui*, dit-il, *subsiste encore.* « *Les Chaldéens, qui sont les prêtres de ce dieu, as-*

» *surent qu'il vient en personne dans la cha-*
» *pelle à un certain jour de l'année, et qu'il*
» *repose sur le lit qui lui est préparé, où l'on*
» *a placé une femme du pays.... Il y avait*
» *autrefois dans le sanctuaire une statue d'or*
» *massif haute de douze coudées; mais je*
» *ne l'ai point vue : le roi Xercès l'avait en-*
» *levée après avoir fait tuer le prêtre qui s'y*
» *opposait.* »

Ces mots *je ne l'ai point vue*, montrent clairement qu'Hérodote parle ici en témoin *oculaire*; qu'il a *conversé avec les prêtres chaldéens*; qu'il a puisé tous ses renseignemens sur les lieux : par conséquent nous avons lieu de penser qu'il a suivi le *système chaldéen* comme Bérose, et non pas le *système assyrien* comme Ktésias. Nous verrons l'importance de cette distinction pour apprécier ses récits. Il continue, § 184 : « Babylone a eu beaucoup d'autres rois dont je
» parlerai dans mon histoire d'Assyrie; ce
» sont eux qui ont plus amplement orné ses
» murs et ses temples : parmi ces princes on
» compte deux reines : la première s'appelait
» Sémiramis. Elle fit faire ces digues remar-
» quables qui retiennent l'Euphrate dans son
» lit et qui préservent la plaine de la stagna-

» sion malfaisante des eaux après les débor-
» demens. »

§ 185. « La seconde reine, nommée Nito-
» kris, fut une femme plus prudente que la
» première; elle fit faire divers ouvrages, etc.
» (nous en parlerons bientôt). Ce fut contre
» le fils de cette reine que Kyrus conduisit ses
» troupes : il était roi d'Assyrie et s'appelait
» *Labynet*, comme son père. »

Ici nous avons une date connue d'où nous pouvons partir pour dresser nos calculs; nous savons par Bérose et par la *liste officielle* dite *Kanon* astronomique de *Ptolomée*, que le roi de Babylone détrôné par Kyrus le fut en l'an 539; qu'il avait régné 17 ans; par conséquent il avait monté sur le trône l'an 555. Selon Bérose et Mégasthènes, il n'était pas le fils des trois princes qui l'avaient précédé; il ne put donc être fils que de *Nabukodn-asar*, mort en l'an 565. Bérose le nomme *Nabonid*, qui ne diffère de *Labunet* que par la permutation naturelle de l'*N* en *L* et du *d* en *t*. Ce Nabonid semblerait même être une forme grecque employée par *Bérose* pour signifier *fils de Nabu* ou de *Naboun*. Alors Nitokris, mère de *Labynet-Nabonide*, se trouve être l'épouse de Nabu-kodn-osor qui, selon l'u-

sage du pays, dut avoir plusieurs femmes. Et nous avons une date du règne ou plutôt de la régence de cette princesse dans cette autre phrase d'Hérodote.

§ 185. « Nitokris ayant remarqué que les » Mèdes déjà puissans, ne cessaient de s'a- » grandir, et que, entre autres villes, ils » avaient pris Ninive, elle se fortifia, etc. » Nous sommes certains, 1° que les Mèdes prirent Ninive sous Kyaxar en l'an 597; 2° que Nabukodonosor régnait déjà à Babylone depuis l'an 604, c'est-à-dire depuis huit ans, et qu'il y régna 43 ans jusqu'à l'an 565. Nitokris n'a donc pu être une reine en titre, une reine *indépendante*; et il est démontré qu'Hérodote appelle improprement *règne* ce qui n'a été qu'une *régence* confiée par Nabukodonosor, seul roi que Bérose et le Kanon officiel admettent dans la liste. Cette régence trouve des motifs probables dans les longues absences que fit Nabukodonosor pour subjuguer Tyr et Jérusalem : les siéges de ces deux villes coïncident très-bien à la date que donne Hérodote (596), puisqu'ils occupèrent le roi de Babylone pendant 13 ans, depuis 598 jusqu'en 586.

CHAPITRE VI.

RÉSULTAT.

Hérodote attribue cinq grands ouvrages à Nitokris.

« 1° Elle fit creuser au-dessus de Babylone, » à l'Euphrate, un nouveau lit qui rendit son » cours si tortueux, que les navigateurs pas» saient trois fois de suite en trois jours près » du bourg d'Arderica. Ce travail eut pour ob» jet spécial d'arrêter les Mèdes.

» 2° Elle fit construire dans la ville, et des » deux côtés de la rivière, un quai en briques.

» 3° Elle établit dans le lit du fleuve mis à » sec, des piles de pont sur lesquelles on pla» çait pendant le jour des madriers que l'on » retirait le soir, pour empêcher les habitans » d'une rive d'aller voler ceux de l'autre.

» 4° Elle fit creuser un vaste lac de 420 sta» des de circuit, pour y dériver les eaux du » fleuve dans les débordemens. (Cela dut lui » servir pour fonder le pont.)

» 5° Avec les terres tirées de ce lac, elle

» éleva une digue prodigieuse pour contenir » l'Euphrate. »

Aucun de ces travaux n'est attribué par Bérose à Nabukodn-osor ; mais plusieurs semblent se confondre avec ceux de Sémiramis.

En se rappelant que Nabukodnosor épousa, du vivant de son père, une fille du roi mède Kyaxar (vers l'an 606), on peut se demander si cette princesse, nommée *Aroïté*, fut la même que Nitokris ; cela ne serait pas impossible, quoique peu probable au premier aspect. Kyaxar, comme tous les rois d'alors, avait plusieurs femmes. Aroïté a pu naître d'une autre mère que de celle d'Astyag, héritier de Kyaxar ; et selon les mœurs des *harem*, ces mères rivales les auront élevés dans une mutuelle antipathie. Aroïté, devenue épouse de Nabukodonosor, aura pu redouter, haïr Astyag avec d'autant plus de force, qu'elle aura mieux connu son ambition et ses perfidies. Ce serait pour elle qu'aurait été construit le *jardin suspendu*.

Mais alors pourquoi son fils Labynet ne fut-il pas héritier de Nabukodonosor au lieu d'Evil-Mérodak, qui ne nous est point représenté comme un fils aîné, ni comme un homme âgé ? Ces incidens domestiques ne sont point expli-

qués par les auteurs, et l'on n'a pas le droit d'y suppléer. Bérose même ajoute à l'embarras, quand il dit que les conjurés qui tuèrent *Labo-roso-achod* (*a*), élurent à sa place un *certain Babylonien* appelé *Nabonides;* comment omet-il de dire qu'il fut fils du grand Nabukodonosor?

Quoi qu'il en soit des circonstances, il suffit à la chronologie que l'époque de Nitokris soit connue et déterminée. Supposons que la régence date de l'an 595, premier d'Astyag, et partons de là pour calculer l'époque de Sémiramis. Hérodote dit qu'elle précéda Nitokris de *cinq générations :* ce vague de mots *cinq générations*, est remarquable; il faut qu'Hérodote ait ici manqué de date fixe, de nombre précis. Si nous évaluons les générations selon son système, c'est-à-dire à 3 pour 100 ans, les *cinq* générations nous donnent 166 ans, qui, ajoutés à 595, placent Sémiramis vers l'an 761, quatorze ans avant *Naboun-asar*, et quarante-cinq ans avant la ruine de Ninive, par *Bélésys* et *Arbâk.* Cette date, dont aucun autre écrivain n'a fait mention pour Sémiramis, a beaucoup embarrassé les chronologistes; les

(*a*) Ici *Labo* se trouve écrit au lieu de *Nabo*, comme *Labynet* au lieu de *Nabunet.*

uns ont supposé qu'il y avait erreur de copiste dans le nombre *cinq*, et qu'il fallait lire *quinze*. Les quinze générations vaudraient alors dans le système grec 500 ans, et Sémiramis, dans nos calculs, serait placée vers l'an 1100 ou 1095; ce qui produit cent ans de différence avec la date que nous avons trouvée par un autre calcul d'Hérodote être l'an 1195. (*a*) D'autres critiques ont pensé que c'était une Sémiramis II[e] du nom, et quelques-uns en ont même fait l'épouse de Nabounasar; mais l'on voit que l'avénement de ce prince, en 747, est postérieur de 14 ou 15 ans à la date donnée par Hérodote (761), et, de plus, la supposition est sans autorité.

Après avoir réfléchi sur certaines circonstances du récit d'Hérodote, nous avons cru découvrir à cette difficulté une solution plus simple et plus vraie. Le lecteur n'a pas oublié que cet *historien voyageur* consulta les prêtres de Babylone, les *chaldéens* desservant le temple de Bélus; par conséquent les notions qu'il en reçut furent conformes au *système chaldéen*, tel que Bérose nous l'expose. Or, dans ce système, le roi chaldéen Nabounasar était

(*a*) *Voyez* Chronologie d'Hérodote, page 79 et suivantes.

le premier roi de Babylone; aucun autre n'était connu ou censé avoir existé avant lui. Néanmoins, comme le règne de Sémiramis était trop notoire dans Babylone, où ses ouvrages étaient des témoins vivans, (*a*) le nom de cette reine ne put être entièrement supprimé; seulement il se trouva précéder immédiatement *Nabounasar*, sans supposer de lacune, précisément comme il est arrivé chez les Perses par la suppression qu'*Ardeschir* fit d'un grand nombre de règnes entre celui d'Alexandre et le sien. Hérodote a donc été nécessairement induit en erreur par les *Chaldéens;* et comment l'eût-il évitée, lorsque Bérose lui-même l'a commise, soit de bonne foi, soit de dessein prémédité, par un effet de cet esprit *brahminique,* c'est-à-dire *mystérieux* et *dissimulé*, qui caractérise les prêtres anciens. Par la suite, Hérodote confrontant cette donnée aux calculs qu'il avait reçus à Memphis et à *Ekbatanes*, *des savans perses et égyptiens*, (*b*) dut éprouver beaucoup d'embarras; mais subjugué par l'autorité, il écrivit d'abord, selon son usage, sans se faire

(*a*) Entre autres, l'une des portes de la ville portait le nom de cette reine. *Voyez* Rennel, *Geog. system. of Herodotus*, sect. XIV.

(*b*) *Voyez* liv. II, § XCIX et suiv., et liv. I, § I.

garant, et il nous en avertit par ces mots : *Voilà ce que les Chaldéens racontent du dieu Bel ; cela ne me paraît pas croyable, mais ils l'assurent.*

Si notre explication est juste, la Sémiramis d'Hérodote n'est pas autre que celle de Ktésias, la fondatrice de Babylone, et nous trouvons plusieurs appuis à cette assertion :

1° Le silence absolu de tous les anciens sur une Sémiramis II, placée à la date que donne Hérodote ;

2° Un passage d'Étienne de Bysance, qui dit : « Babylone n'a pas été bâtie par Sémira-» mis, comme le dit Hérodote. »

Hérodote ne parle qu'une seule fois de Sémiramis, *qui éleva les digues remarquables auxquelles Babylone dut l'assainissement de son terrain.* Étienne de Bysance a donc considéré cette Sémiramis comme la *fondatrice* dont parle Ktésias.

3° En parlant de Babylone, Hérodote dit ailleurs : « Après la subversion de Ninive (en » 717 sous Sardanapale) Babylone devint la » capitale des rois assyriens. » Ne semble-t-il pas croire que Babylone n'eut de rois que depuis cette époque très-voisine de Nabounasar mort en 733 ?

4° Ensuite, après avoir parlé de ce que firent à Babylone les rois Darius et Xercès, il ajoute :

« Cette ville a eu *plusieurs* autres rois ; ce » sont eux qui ont *plus amplement orné ses* » *murs et ses temples.* » Ces derniers mots font allusion aux portes d'airain posées par Nabukodonosor, et à ses *dépouilles opimes* mentionnées par Bérose ; mais en même temps elles impliquent *la construction des murs comme antérieure et déjà faite.* (*a*) Hérodote poursuit ;

« Parmi ces rois l'on compte deux femmes : » la première, nommée *Sémiramis*, vécut *cinq* » *générations* avant la seconde. »

Remarquez qu'Hérodote n'a pas dit *cinq* règnes : il y eût eu contradiction avec l'autre phrase, *Babylone a eu plusieurs autres rois.* Le mot *plusieurs* cadre bien avec le nombre du *kanon de Ptolomée*, qui compte 21 règnes depuis Nabounasar jusqu'à Kyrus ; mais si Hérodote eût connu ceux qui s'écoulèrent entre Sémiramis

(*a*) La traduction française de Larcher porte : « Ce » sont eux qui l'ont environnée de murailles et qui l'ont » embellie par les temples qu'ils y ont élevés. » Cette périphrase dénature matériellement le texte : *muros amplius ornaverunt et templa.* Cette traduction est pleine d'altérations semblables, et l'on peut assurer qu'Hérodote est *à traduire en français.*

et Nabounasar, dans un espace de plus de 440 ans, se fût-il contenté du mot *plusieurs?* Il a donc ignoré ceux-là.

5° Enfin, si notre explication est fausse, n'est-il pas bien singulier de voir le calcul chaldéen d'Hérodote donner 14 ans de règne à Sémiramis (de 761 à 747), précisément comme nous l'avons trouvé ci-dessus par le calcul des Assyriens?

Il est probable que lorsque cet historien voulut rédiger son histoire d'Assyrie, il s'aperçut de la lacune du système chaldéen, de sa discordance avecc le système ninivite; que cette difficulté devint pour lui un motif de dégoût, un obstacle radical à la publication de son livre; en même temps que cette erreur, glissée dans l'ouvrage qui nous reste, a dû être l'un des argumens efficaces dont se servit Ktésias pour l'attaquer et le discréditer. Il nous reste deux mots à dire sur les ouvrages de Nitokris. (Voyez page 163 ci-dessus.)

Les *trois grands détours de l'Euphrate* paraissent lui appartenir sans opposition, mais son pont ressemble beaucoup à celui de Sémiramis. Ne peut-on pas croire que Nitokris l'aura trouvé très-dégradé et qu'elle l'aura réparé et orné?

La dérivation du fleuve et le creusement du grand réservoir ou lac sont des annexes du pont, que Sémiramis dispute également. Ce ne fut probablement qu'imitation et répétition de la part de Nitokris.

De toutes ces discussions il résulte assez clairement d'une part, que les ouvrages fondamentaux de Babylone appartiennent réellement à Sémiramis, et que les livres assyriens à cet égard ont été mieux instruits et plus fidèles que ceux des Chaldéens; mais d'autre part, il semble également vrai de dire que long-temps avant cette reine il existait au même local un temple très-célèbre du dieu Bel; et parce que les anciens temples en général étaient fortifiés pour la sûreté des prêtres, et qu'à raison des pélerinages dont ils étaient le but, leur voisinage était très-habité, il y a tout lieu de croire qu'il exista une ville de *Babel* ou Babylon, antérieure à celle de Sémiramis; et à cet égard l'assertion de Bérose et de Mégasthènes est confirmée par d'autres témoignages positifs et par divers raisonnemens d'induction.

Diodore de Sicile, (*a*) en parlant des grands et nombreux ouvrages que Sésostris, au retour de ses conquêtes, fit exécuter par les captifs

(*a*) Liv. 1, pag. 66, édit. de Wesseling.

des peuples qu'il avait vaincus, s'autorise des livres et des monumens égyptiens, pour nous apprendre « qu'un certain nombre de prison-
» niers amenés de la Babylonie, ne purent sup-
» porter patiemment la dureté des travaux, et
» qu'étant parvenus à s'échapper ils s'empare-
» rent d'un lieu très-fort situé au bord du Nil;
» que de cet asile ils firent dans le voisinage des
» excursions et des pillages pour subsister, jus-
» qu'à ce qu'une amnistie leur ayant été offerte
» ou accordée, ils donnèrent le nom de *Baby-*
» *lon* au local choisi par eux pour y habiter. »

Or si, comme les chronologistes en sont d'accord, sur la foi d'Hérodote, le roi égyptien Sésostris revint de ses conquêtes vers l'an 1348 avant J.-C., il s'ensuit qu'il existait des *Babyloniens*, et par conséquent une *Babel* dès cette époque, plus de 150 ans avant Sémiramis. Diodore ajoute immédiatement cette observation remarquable :

« Je n'ignore pas que Ktésias de Knide donne
» une autre origine à plusieurs des villes d'É-
» gypte qui ont des noms étrangers, lorsqu'il
» dit qu'un certain nombre de gens de guerre
» venus en Égypte, à la suite de Sémiramis,
» y bâtirent des villes qu'ils appelèrent du nom
» de leur patrie. »

Dans cette opinion de Ktésias nous trouvons deux invraisemblances choquantes. 1° Comment Babylone, à peine bâtie par Sémiramis, à peine ayant un premier noyau d'habitans en sa vaste enceinte, eût-elle pu fournir une colonie ? et comment ces colons, tous nés hors de Babylone, auraient-ils appelé *patrie* un lieu auquel ils étaient étrangers ?

2° Comment les Égyptiens, après le passage supposé de Sémiramis, qui dut être de courte durée, auraient-ils laissé parmi eux des étrangers faibles, sans appui et qui leur étaient odieux par principe de religion et de politique? L'origine de ces villes étrangères, attribuée aux captifs de Sésostris est donc bien plus naturelle, et Ktésias, qui se contredit ici, paraît suivre cette opinion systématique des Perses (dont nous avons parlé), lesquels à l'occasion de la révolte d'Égypte contre le grand roi, cherchèrent dans l'antiquité un droit ou un prétexte de possession légitime, fondé sur une prétendue conquête antérieure à Sésostris, conquête au moyen de laquelle les Égyptiens n'auraient dû être considérés que comme d'anciens sujets échappés au joug et dans un état constant de rébellion.

Ici la contradiction de Ktésias se démontre par les circonstances dont il accompagne la

conquête que Ninus fit de la *Babylonie*. « Ce » pays, dit-il, avait beaucoup de villes bien » peuplées; les naturels, inexpérimentés à l'art » de la guerre, furent facilement vaincus et sou- » mis au tribut; Ninus emmena le roi cap- » tif, etc. »

Sur ce texte, nous raisonnons et nous disons : « Si *ce peuple avait des villes*, c'est qu'il avait des arts, des sciences, des richesses; s'il *était inexpérimenté à l'art de la guerre*, c'est qu'il était pacifique et civilisé, et il était pacifique parce qu'il était agricole; c'était encore la cause de sa population et de sa richesse. Puisqu'il avait un roi, l'état était monarchique; par conséquent il y avait une cour, une capitale et toute l'organisation analogue. Dans cette organisation, il ne pouvait manquer d'exister, comme chez tous les anciens peuples asiatiques, une caste sacerdotale; et puisque les historiens postérieurs nous représentent le peuple babylonien comme très-anciennement divisé en quatre castes, à la manière des Égyptiens et des Indiens, nous pouvons être sûrs que dès lors existait la caste de ces prêtres chaldéens si renommés pour leurs sciences et pour leur antique origine. Si cette caste existait, elle devait dès lors avoir aussi son collége,

son observatoire astronomique, instrumens nécessaires de son instruction et de ses sciences. Dans un pays plat comme la Chaldée, cet observatoire devait être élevé, comme la pyramide ou tour de Bélus, identique à celle de *Babel.* Le royaume conquis par Ninus devait même déjà porter le nom de *Babylonie,* d'abord parce qu'il était le pays de *Bélus ;* 2° parce que ce nom se montre dès le temps de Sésostris ; 3° parce que les limites de la *Babylonie*, telles que les tracent les plus anciens géographes, n'ont pu être assignées par Sémiramis ou par Ninus; en effet, la ligne frontière de la Babylonie au nord, selon Strabon, (*a*) d'accord avec Ktésias,

(*a*) *Strabo*, *lib.* XVI, *pag.* 737 : « Ninive est située » dans l'Atourie ; l'Atourie ressemble au pays qui en» toure *Arbèles, dont elle est separée* par la rivière » du Loup (le Lycus) ; Arbèles appartient à la Baby» lonie, qu'elle joint *au delà* du Lycus ; la plaine d'A» tourie entoure Ninive. »

On voit que la frontière de la Babylonie, vers Ninive, était la rivière du Loup ou Lycus, située *au delà* d'Arbèles relativement à cette Babylonie : or la distance du Lycus à Ninive n'est que d'environ 16 lieues communes de France. Et Ktésias dit qu'au premier combat, Sardanapale poussa les rebelles à sept stades qui font 477 toises, parce que son stade est celui de 833 1/2 au degré, comme nous le verrons. Aux deux combats sui-

passait entre le territoire d'Arbèles et le pays de Ninive, appelé proprement *Atourie* ou *Assourie;* c'est-à-dire que la juridiction de Babylone s'étendait jusqu'à 84 lieues de cette ville, et s'approchait de Ninive presqu'à la distance

vans, le roi chassa les rebelles jusqu'à la frontière de Babylonie, et le récit de l'historien montre qu'elle n'était pas loin.

Il est bon de remarquer ici que l'*Atourie* n'est autre chose que la prononciation chaldéenne du mot *Ashourie* (Assyria), le dialecte chaldéen changeant très-souvent le *shin hébreu* et *arabe* en *tau*. Aussi Casaubon, dans ses notes sur le premier paragraphe du livre XVI de Strabon, remarque-t-il que selon le témoignage de Pline et d'Ammien, le pays où fut Ninive s'appela d'abord *Assyrie*, puis *Adiabène;* et que, selon Dion (*in Trajano*), l'Adiabène avait été appelée *Atourie* par les *barbares* (les Chaldéens) qui avaient changé l'*s* en *t* (Assouria-Atouria). (*) Quant au mot *Adiabène* Ammien-Marcellin veut lui donner une origine grecque qui est forcée; c'est le nom syrien et chaldéen de la rivière du *Loup* qui en ces dialectes se dit *Diab* et *Ziab*, *Zab* de la géographie moderne; et les Grecs qui l'appelaient *Lycus*, ne firent que traduire le mot chaldéen. Il est probable qu'après la conquête d'Alexandre toutes leurs instructions leur furent fournies par les astronomes et géographes babyloniens.

(*) La traduction chaldaïque d'Onkelo rend toujours *assous* par *atour*.

de 16 de nos lieues communes de France, ce qui est confirmé par le récit que fait Ktésias des combats qui eurent lieu entre les troupes de Sardanapale et celles d'*Arbakes* et de Bélésys. (*a*) Or l'on ne saurait concevoir que Ninus ou Sémiramis eussent tellement rapproché de leur capitale le territoire d'un peuple vaincu; et il faut admettre que cette limite de la *Babylonie* était déjà ancienne ; que le royaume des Chaldéens fut établi avant celui des Assyriens, lesquels avant Ninus ne possédaient probablement que le pays montueux situé entre l'Arménie et la Médie, pays qui compose aujourd'hui le Kurdistan proprement dit ; tandis que les Babyloniens possédaient tout le plat pays situé entre la mer, (*b*) le désert et les montagnes, ce qui présente un débornement géographique si naturel, que l'histoire nous le montre presque sans variation depuis ces anciens temps jusqu'à nos jours. On peut dire que cette grande île de l'Euphrate et du Tigre,

(*a*) *Voyez* Chronologie d'Hérodote. Le traducteur y a commis une erreur en évaluant le stade de Ktésias à 85 toises, tandis qu'il ne faut l'estimer qu'à 68 toises 5 pieds 2 pouces.

(*b*) Golfe Persique.

jadis appelée *Babylonie*, et maintenant *Irâq-Arabi*, a été le domaine constant de la race arabe. Divers passages de Strabon offrent à cet égard des faits positifs et des idées lumineuses. « Les Arméniens, dit ce savant géographe, » liv. 1, p. 41, les Arabes et les Syriens ont » entre eux des rapports marqués pour la forme » du corps, pour le genre de vie et pour le » *langage*.... et les Assyriens ressemblent en» tièrement aux Arabes et aux Syriens (p. 42): » or le nom des *Syriens*, (liv. XVII, p. 737) » paraît s'étendre depuis la *Babylonie*, jus» qu'au golfe d'Issus, et même autrefois jus» qu'à l'Euxin; car les Cappadociens, tant » ceux du Pont que ceux du Taurus, portent » encore le nom de *Syriens blancs*, sans doute » parce qu'il y a des *Syriens noirs*. Ceux-ci » (les noirs) habitent extérieurement au mont » Taurus, dont le nom s'étend jusqu'à l'*Ama-* » *nus* (près le golfe d'Issus.) Quand les histo» riens qui ont traité de l'empire des *Syriens*, » nous disent que les Perses renversèrent les » Mèdes, et que les Mèdes avaient renversé les » Syriens, ils n'entendent pas d'autres Syriens » que ceux qui eurent pour capitales les cités » de Babylone et de Ninive, bâties l'une par » Ninus dans la plaine d'Atourie, l'autre par

» Sémiramis, épouse et successeur de Ninus....
» Ces Syriens-là régnèrent sur l'Asie.... Ninus
» et Sémiramis sont appelés *Syriens* (*a*) (dans
» l'histoire)... et Ninive porte le titre de capi-
» tale de la *Syrie*. C'est la même langue qui
» est parlée au dehors et *en dedans* de l'Eu-
» phrate. » Voilà ce que dit Strabon.

Par ces mots, *en dedans de l'Euphrate*, il désigne évidemment le pays entre ce fleuve et le Tigre, et même tout ce qui est à l'est jusqu'aux montagnes des Mèdes et des Perses ; ce qui s'accorde très-bien avec les monumens arabes de *Maséoudi*, lesquels, comme nous l'avons remarqué ci-devant, (*b*) attestent que le midi de la Perse et le pays de Haouaz, à l'est du Tigre, furent habités par l'une des quatre plus anciennes tribus arabes (celle des Tasm) à une époque très-reculée.

Un dernier trait à l'appui de cette antiquité, mérite encore d'être cité.

Étienne de Byzance, au mot *Babylon*, (*c*) après avoir dit que *Babylon ne fut point fon-*

(*a*) Lib. II, pag. 84.

(*b*) *Voyez* l'article des rois homérites, t. 2, p. 235 de la *Chronologie d Hérodote* ; et la *Géographie de la Génèse*, à la fin, 1re partie de nos *Recherches*.

(*c*) *Lexicon de Urbibus.*

dée par Sémiramis , comme le prétend Hérodote (vide suprà), ajoute « que cette ville fut » fondée par le très-sage et très-savant Baby» lon, (*a*) 2000 ans avant Sémiramis, comme » le dit Herennius-Severus. »

Cet Herennius Severus, selon la remarque de Saumaise, (*a*) est le Phénicien *Philon*, cité par Josèphe comme ayant traduit en grec plusieurs livres historiques de sa nation; par conséquent Philon put et dut lire des livres arabes et chaldéens d'une date très-ancienne. Les 2000 ans que cite ce savant, sont donc un résultat de ses calculs, dressé d'après les données de monumens authentiques. Nos chronologistes modernes ont négligé ou méprisé ce calcul, parce qu'il ne cadre pas avec les leurs; mais, dans le système que nous exposons, il a une analogie frappante avec deux périodes dont on avoue l'authenticité.... Selon nous, Sémiramis régna 1195 ans avant J.-C. : ajoutez 2000 ans, vous

(*a*) Il faut entendre Bélus, aucun ancien auteur n'ayant jamais parlé du sage Babylon.

(*b*) *Vide Salmasium Exercit. Photianæ in Solin.*, p. 866. E. Saumaise veut qu'au lieu de *deux mille* ans, on lise *mille deux* ans; mais cette correction est sans appui, et elle a contre elle la leçon de Photius, qui a lu 1800 ans.

avez 3195 ans pour date de la fondation du *temple de Bélus ;* et rappelez-vous que selon Mégasthènes et Bérose, ce fut après un *déluge* ou inondation de la terre que Bélus bâtit sa ville, puis disparut. Maintenant confrontez à ce calcul celui des livres juifs ; vous avez depuis l'ère chrétienne jusqu'à la fondation du temple de Salomon (*a*). . 1012 ans.

De la fondation du temple de Salomon jusqu'à la sortie d'Égypte (*b*). 480

Depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la naissance d'Abraham (*c*) 500

Et depuis la naissance d'Abraham jusqu'au déluge (*d*) 1194

Total. . . . . 3186 ans.

Nous n'avons donc que neuf ans de différence ; encore faut-il remarquer que dans *la*

(*a*) Selon le calcul vulgaire. *Voyez* Larcher. Chronologie, selon nous 1015

(*b*) Selon l'auteur du livre des Rois.

(*c*) Selon le texte grec, lequel, traduit authentiquement par l'ordre du roi Ptolomée, représente l'ancien original hébreu cité par Esdras, plus exactement que l'hébreu actuel, retouché sous les Asmonéens par le grand sanhédrin.

(*d*) *Voyez* les Tables de la Polyglotte de Walton, tom. 1[er], page 4 et suiv.

période des rois Juifs, il y a entre les chronologistes des variantes de 6, 8 et 10 ans qui remplissent ce déficit et rendent complet le synchronisme (*a*). Notre calcul particulier, toutes corrections faites, porte l'intervalle depuis la fondation du temple de Salomon jusqu'à notre ère, à la somme de 1015, ce qui donne 3189 ans, cinq ans seulement de différence. Une si parfaite analogie n'est pas due au hasard.

D'autre part l'analyse de l'astronomie indienne, faite par Bailly, par le Gentil, et par les savans de Calcutta, nous apprend que la période du *Kali yog* remonte à l'an 3102 avant notre ère, c'est-à-dire qu'à cette date commença l'*âge actuel*, à la suite d'*un déluge* qui avait *inondé la terre et détruit la race humaine*, *à l'exception de Satavriata* et de sa famille, que le dieu *Vishnou*, métamorphosé en poisson, prévint et sauva du danger. Il est vrai qu'ici nous avons une différence de 90 ans; mais comme tous ces déluges si célèbres dans l'histoire (quoique arrivés, dit-on, avant qu'il existât des écrivains), ne sont autre chose que des faits astronomiques voilés par l'allégorie,

(*a*) D'ailleurs ajoutez les 10 ans qu'ils suppriment tous au règne d'Amon, fils de Josias, et vous avez 3196 ans, une seule année de différence.

les calculs des astronomes ont eu des variantes selon le point (ou degré) *du signe céleste* (argo ou verseau) d'où ils sont partis, et il a suffi d'un degré de signe pour introduire une différence de 71 ans, à raison du phénomène appelé *la précession des équinoxes.*

Ici l'analogie ou plutôt l'identité des trois époques prouve que le récit vient d'une source commune qui doit être placée chez les Chaldéens, parce que les Juifs ne sont que leur écho, ainsi que nous l'avons démontré dans la première partie de ces Recherches (chap. XI et suivans), et parce que les Indiens paraissent avoir emprunté leur astronomie de l'école chaldéenne, ainsi que l'indiquent sensiblement le Gentil dans son Mémoire sur la ressemblance de l'astronomie indienne avec celle des Chaldéens, (*a*) et Bailly lui-même en divers passages de ses Recherches sur l'astronomie ancienne (p. 182) et indienne (p. 277, et Disc. prél., p. lxxij). Nous verrons bientôt divers faits tendans à prouver que cette école chaldéenne fut antérieure à Sémiramis et à Ninus.

(*a*) Voyage dans les mers de l'Inde, tom. 1[er], page 320.

CHAPITRE VII.

DIMENSIONS DES PRINCIPAUX OUVRAGES DE BABYLONE.

Ce sujet est un problème que l'on n'a pas encore résolu d'une manière satisfaisante: deux difficultés le compliquent; l'une, la discordance des auteurs sur les dimensions de ces ouvrages; l'autre, la valeur des anciennes mesures citées par eux et comparées à nos mesures modernes.

Nous avons vu que selon Ktésias le grand mur d'enceinte formait un *carré* parfait, dont chaque côté avait 90 stades de longueur; total, 360 : selon Klitarque, ce devait être 365, *par allusion aux jours de l'année*. Selon Hérodote, ce carré *réellement équilatéral*, avait 480 stades de pourtour. Strabon et Quinte-Curce ont encore des variantes; l'un dit 385, l'autre 368 : quant à la hauteur du mur, Ktésias lui donne 50 *orgyes* sur une largeur de six *chars* serrés, tandis que Klitarque la réduit à 50 coudées sur une largeur de deux chars

de front. Hérodote, au contraire, porte la hauteur à 200 *coudées royales* de Babylone.

Pourquoi ces discordances sur des faits matériels et palpables, et que faut-il entendre par ces *stades*, ces *coudées*, ces *orgyes?* Supposer, avec quelques commentateurs, que Ktésias ou Hérodote se sont trompés; que l'un ou l'autre est en erreur, n'est pas une solution admissible, parce que tous deux ont été sur les lieux, ont vu, ont consulté les savans, et qu'une erreur juste *d'un quart* est impossible. On ne saurait dire non plus que les manuscrits soient altérés en ce point : leur différence a été notée depuis très-long-temps. Ne serait-ce pas plutôt que les *stades* employés par eux ont une valeur diverse, comme il arrive parmi nous à nos *lieues*, qui selon les provinces et les pays d'Europe, valent tantôt 2000 toises, tantôt 2500, tantôt 2800, même 3000 et quelquefois plus? Le savant et judicieux Fréret paraît avoir le premier saisi cette idée simple et lumineuse. Dans un mémoire (*a*) projeté dès 1723, il tenta de prouver que la discordance de Ktésias et d'Hérodote n'était qu'apparente, et qu'elle provenait de ce qu'Hérodote avait employé *le petit*

(*a*) *Voyez* Mémoires de l'Académie des inscript., tom. XXIV, pag. 432.

stade mentionné par Aristote (*a*) comme ayant servi aux mathématiciens à mesurer la circonférence de la terre, qu'ils avaient déterminée à 400,000 parties ou stades, dont il fallait 1111 1/9 toises au degré; tandis que Ktésias avait employé le stade dont Archimède (*b*) se servit pour mesurer la même circonférence, et qui donnant 833 1/3 stades au degré, ne porte le cercle qu'à 300,000 stades. Ce rapport de 300 à 400, le même que celui de 360 à 480, est frappant; mais les preuves n'étaient pas assez détaillées, ni les esprits assez mûrs; Fréret ne persuada point. Danville, contre sa coutume, fut moins habile lorsqu'il voulut (*c*) déduire le stade d'Hérodote d'une mesure vague du monticule de *Babel*, prise par le voyageur *Pietro della Valle*.... Le major Rennel, qui récuse avec raison un prétendu stade de 41 toises imaginé par Danville, n'a cependant pas été plus heureux, et quoiqu'il ait consacré une section (*d*) entière à la ville de Baby-

(*a*) *De Cælo*, liv. II, chap. XIV.

(*b*) Liv. 1er.

(*c*) Mémoires de l'Académie des inscriptions, tom. XXVIII, pag. 253.

(*d*) *Geographical system of Herodotus*, in-4°.

lone, on sent après l'avoir lue qu'il a plutôt fait des calculs de probabilités qu'une analyse méthodique des deux difficultés dont nous traitons. Pour les résoudre ces difficultés, il fallait surtout approfondir la question des *mesures anciennes;* déterminer si les *stades* des divers auteurs ont les mêmes valeurs; quelles sont ces valeurs dans nos mesures modernes : un tel travail exigeait un système entier de recherches, de comparaisons, de combinaisons assez compliquées. Paucton, compatriote du major Rennel, (*a*) en avait fait une première tentative. Mais, ainsi qu'il arrive dans toutes les recherches scientifiques, plusieurs inexactitudes se mêlèrent à d'heureuses découvertes. Romé de Lille (*b*) profita des unes et des autres pour obtenir des résultats plus étendus, plus exacts. Enfin M. Gosselin, par des combinaisons ingénieuses et nouvelles, a porté à un plus haut degré de précision tout ce qui

London, 1800. Sect. XIV. Rennel nie même le stade de 51 toises, qu'il regarde comme chimérique.

(*a*) *Voyez* Traité des mesures, poids et monnaies des peuples anciens et modernes, par Paucton, traduit et publié en 1780, à Paris, in-4°.

(*b*) Métrologie in-4°. Paris, 1789.

concerne les mesures géographiques des anciens. Aujourd'hui que, grâces à ces savans, la question des mesures anciennes est plus claire, il nous devient plus facile de résoudre notre problème.

Et d'abord quant à la discordance des auteurs, si nous parvenons à concilier Hérodote et Ktésias, les autres seront peu embarrassans, parce qu'ils ne sont tous que des copistes, tandis que les deux premiers sont des témoins oculaires, des autorités du premier degré. Mais de qui ont-ils tiré leurs informations? Nous avons vu, au sujet de Sémiramis, que leurs sources sont différentes; qu'Hérodote a suivi les opinions des prêtres babyloniens, tandis que Ktésias a été dirigé par les savans perses et les mages mèdes, interprètes des Assyriens : or il est notoire que pour le système civil et religieux, comme pour le langage, les prêtres babyloniens différaient totalement des Perses et des Mèdes; et parce que l'astronomie, chez tous les anciens, tenait étroitement à la religion, l'on a droit de supposer que cette science et ses élémens différèrent aussi également; que par conséquent les mesures géométriques, qui en font partie, ne furent pas précisément les mêmes. D'après ces données, admettons que les

stades employés par Hérodote et Ktésias eurent des valeurs différentes, et voyons, dans les tables dressées par M. Gosselin, si deux stades ne se trouveraient pas dans le rapport exact de 3 à 4, comme 360 est à 480. Deux se présentent, l'un ayant la valeur de 51 *toises* 1 *pied* 10 *pouces* 1 *ligne* 421°; l'autre la valeur de 68 *toises* 2 *pieds* 5 *pouces* 5 *lignes* 894°; ce qui est juste la proportion demandée. Si nous élevons ce dernier au multiple de Ktésias 360, nous avons 24,627 toises 2 pieds 8 pouces 9 lignes 984°, et si nous élevons le premier au multiple d'Hérodote 480, nous obtenons rigoureusement la même somme dans tous ses détails ; une identité si parfaite ne saurait être l'effet du hasard : elle nous donne la solution incontestable du problème, et nous avons le droit d'en tirer plusieurs conséquences. Nous pouvons dire, 1° que cette différente valeur des stades employés par Hérodote et Ktésias, confirme la justesse de notre aperçu, savoir, que ces deux auteurs ont suivi deux systèmes scientifiques d'origine différente ; 2° que dans cette occasion et dans tout ce qui concerne Babylone, Hérodote a employé le petit stade, dit d'*Aristote*, de 1111 $^1/_9$ au degré, tandis que Ktésias a employé le stade dit d'*Archimède*,

de 833 1/3 au degré, comme l'avait deviné le judicieux Fréret; 3° que le petit stade dit d'*Aristote*, est véritablement le stade chaldéen; que les mathématiciens indiqués par ce philosophe, ne sont autres que les Babyloniens, dont Kallisthènes lui envoya les observations, selon ce que dit Simplicius dont le récit trouve ici une preuve nouvelle; tandis que d'autre part le stade dit d'*Archimède* paraît avoir été le stade assyrien, transmis et sans doute adopté par les Mèdes et par les Perses, leurs successeurs. Nous reviendrons à ces deux aperçus qui sont importans.

La concordance d'Hérodote et de Ktésias ainsi établie, toutes les variantes des autres auteurs se trouvent jugées. Si Strabon donne aux murs de Babylone le nombre disparate de 385 stades, c'est que Strabon qui *cite très-souvent les historiens d'Alexandre*, emprunte d'eux le nombre 365, qui comme l'a dit Diodore, est celui de *Klitarque et des auteurs contemporains d'Alexandre,* fondés sur ce motif, *que Sémiramis voulut imiter les jours de l'année.* Ce motif astrologique, vraiment caractéristique des anciens, nous paraît authentique (*a*) et concluant; mais par cela même,

(*a*) Il est fâcheux de voir le major Rennel traiter

il tourne contre Klitarque, 1° en ce que le nombre 365 ne peut se diviser en quatre parties égales, ni former un *carré parfait;* il y aurait eu un reste ou fraction, qui pour *les géomètres astrologues,* eût été du plus fâcheux présage; 2° parce qu'entre ces 365 stades et les 480 d'Hérodote, il n'existerait plus d'harmonie; 3° parce que les 360 stades de Ktésias, en réunissant *les vertus du cercle* au mérite du *carré équilatéral,* s'accordent singulièrement bien avec l'année de 360 jours que nous savons avoir été jadis en usage chez les Égyptiens, et qui, à cette époque, nous est indiquée chez les Assyriens par la circonstance *que Sémiramis demanda à son époux les cinq jours excédant l'année, pour être reine.* Nous savons aussi que cet usage ne fut point celui des Perses ni des Mages qui préférèrent l'année de 365 jours. Lorsque Darius marcha contre Alexandre, nous dit Quinte-Curce (liv. III, chap. III), « les mages firent » une procession dans laquelle ils furent sui» vis de 365 jeunes gens, image des jours de » l'année, et ces jeunes gens furent vêtus de » manteaux de pourpre. »

cette raison de conte apocryphe; on croirait qu'il n'a pas connu le caractère des anciens.

Les historiens contemporains d'Alexandre qui ont eu cet usage sous les yeux, et qui ont ouï dire dans Babylone, que le nombre *des stades du rempart égalait celui des jours de l'année*, ont confondu l'année moderne avec l'année ancienne. Strabon a donc tiré d'eux le nombre 365. Mais quelque ancien copiste de ses manuscrits a altéré le second chiffre, et a écrit *octa* [8] pour *exa.* [6] Quinte-Curce ou ses copistes ont encore altéré cette erreur, et en retournant le chiffre, ils ont écrit au lieu de 386, 368 : de la part du tardif Quinte-Curce, cette méprise est sans conséquence. Nous ne parlons point de Pline qui confond habituellement tous les stades en les prenant sans distinction pour la huitième partie d'un mille romain. On doit regretter les nombres et les calculs de Bérose.

L'enceinte de Babylone nous étant connue de 24,627 toises ou 48,000 mètres, chaque côté du carré a eu environ 6156 toises ou 12,000 mètres, (*a*) c'est-à-dire un peu plus de trois de nos lieues de poste. Par conséquent la surface plate de cette capitale occupa plus de neuf de nos lieues de poste carrées ; cette

(*a*) Danville l'estime à 4900 toises, et ne donne que 3100 toises de côté moyen à la ville de Paris.

surface est sans doute prodigieuse, mais non pas incroyable. On se tromperait gravement si l'on comparait une ville asiatique et surtout une ville arabe, à nos villes d'Europe, où les maisons bâties en pierres sont serrées l'une contre l'autre, et s'élèvent de plusieurs étages : en Asie, en général, des jardins, des cours, des champs labourables sont compris dans l'enceinte des villes. A surface égale, elles ne contiennent pas la moitié, ni même le tiers d'habitans que contiennent les nôtres. En un pays tel que l'*Iraq,* où il n'y a de bois de charpente que des palmiers et des bois blancs, (*a*) les maisons du peuple ne sont et n'ont jamais été que des huttes. Ainsi l'on ne doit considérer Babylone que comme un vaste camp retranché, dont quelques quartiers voisins du fleuve et du château des rois ont été plus peuplés, plus ornés, tandis que la majeure partie du terrain n'a eu d'autre objet que de mettre à couvert de grandes quantités d'hommes et de troupeaux dans des temps de guerres et d'invasions alors fréquentes et subites : (*b*) on a droit de

(*a*) *Voyez* Strabon, liv. XVI, pag. 739.

(*b*) L'abbé de Beauchamp, dans son Mémoire sur les ruines de Babylone, observe que les Arabes qui retirent une quantité de briques et autres matériaux de

supposer que ce fut là l'intention raisonnable des fondateurs de Ninive et de Babylone, dont les grandes vues politiques sont attestées par leurs autres actions. Dans ces vastes cités, plusieurs parties marécageuses ou voisines de marais, étaient trop insalubres pour être habitées; mais on les cultivait, et leur fécondité devenait utile au noyau de la ville. Ainsi, toute compensation faite, et par comparaison à Nankin, à Pékin, à Dehli, à Moscou, l'on peut croire que Babylone dans sa splendeur n'a pas eu plus de 6 à 700,000 habitans. (*a*) En eût-elle eu un million, la subsistance de

construction dans la portion de Babylone située à l'est de l'Euphrate, n'en trouvent point dans la portion à l'ouest. *Voyez* le Journal des savans, décembre 1790.

(*a*) Sous le règne de Darius-Hystasp, les habitans de Babylone voulant se révolter, s'aperçurent qu'ils avaient peu de vivres, et parce qu'ils avaient chacun plusieurs femmes, ils en réservèrent chacun une et tuèrent les autres à titre de bouches inutiles. Après le siége, qui ne fut pas meurtrier, Darius, pour repeupler la ville comme auparavant, ordonna de reprendre des femmes, et le nombre fourni par les pays environnans, fut de 50,000. *Voyez* Hérod., lib. III, § 152. Ceci ne donne pas l'idée d'une grande population; à la vérité Babylone était sur son déclin; mais c'était encore une grande ville.

cette multitude ne serait pas un problème embarrassant, comme l'a voulu penser le major Rennel, sur des bases vagues et incorrectes. (*a*) Entre une ville comme Londres et une ville asiatique quelconque, aucune comparaison n'est admissible. S'il faut un espace de 600,000 carrés pour faire vivre 700,000 Anglais, il n'en faut pas le quart pour alimenter

(*a*) Pour estimer la population de Babylone, Rennel établit une comparaison avec la ville de Londres; et parce que Londres contient plus de 700,000 têtes sur un espace carré de 15 milles et demi, et que ces 700,000 bouches consomment le produit de 6600 milles carrés de bonnes terres, il prétend que Babylone qui contenait 72 milles carrés (selon lui, et il se trompe d'un quart) aurait absorbé le produit de toute la Chaldée. Mais après avoir vu les villes et les peuples d'Asie, il est étonnant que Rennel ait établi une telle comparaison : d'abord parce que l'on peut assurer que dix Anglais consomment autant que 50 Arabes; 2° parce que les villes asiatiques ont de vastes espaces vides que l'on ne voit point dans les villes anglaises, dont le principe architectural est d'être très-serrées. C'est ainsi que l'on nous disait, il y a trente ans, que le Kaire contenait 700,000 ames, ou tout au moins 400,000, parce qu'il égale Paris en surface; et que lorsque l'armée française a voulu le vérifier, elle a trouvé assez juste le nombre de 250 mille qu'avait estimé le voyageur Volney. *Voyez* l'ouvrage de Rennel, sect. XIV.

un million d'Arabes ; et si l'on remarque, d'après Hérodote, que la Babylonie était si fertile en riz, en grains, en légumes, qu'elle seule fournissait le tiers des contributions de l'empire perse, sous Darius et Xercès, on ne verra aucune difficulté à peupler la capitale de plus d'un million d'habitans.

La hauteur du grand mur est moins facile à déterminer que son étendue; Ktésias la porte à 50 orgyes, qui valent 265 pieds 7 pouces : (*a*) Hérodote au contraire lui donne 200 *coudées royales de Babylone*, (*b*) qui valent 288 pieds 10 pouces : une telle hauteur surpasse toute croyance, et, de plus, les deux historiens sont en discord de 32 pieds 3 pouces. D'ailleurs ils n'ont pu voir les murs dans leur entier, puisque, selon Hérodote, le roi *Darius les avait démolis par leur faîte.* (*c*) Strabon, qui copie les historiens d'Alexandre, réduit cette hauteur à 30 coudées, c'est-à-dire à 86 pieds 4 pouces 8 lignes, ce qui est considéra-

(*a*) Selon Romé de Lille, l'orgye vaut 5 pieds 1 pouce 7 lig. *Voyez* sa Métrologie.

(*b*) La coudée royale est évaluée 17 pouces 4 lignes, par Romé de Lille.

(*c*) Hérod., liv. III, § 152.

ble, mais du moins admissible. Il ne donne aussi à leur largeur que le passage de deux chars, égal à 32 *pieds anciens*, (*a*) ce qui est beaucoup plus raisonnable que les six chars de Ktésias. Ces murs ayant été construits avec les terres excavées à leur pied, et cuites sur place, il en résulta nécessairement un fossé très-profond, et il est probable qu'Hérodote et Ktésias ont entendu la *hauteur* prise depuis le fond du fossé jusqu'au faîte du rempart, tandis que les historiens d'Alexandre l'ont comptée à partir du *plain-pied* de la place; et parce que le fossé fut rempli d'eau, et que les murs, comme nous l'avons dit, étaient démolis par leur faîte, aucun de ces auteurs n'a pu les mesurer, et n'en parlant que sur ouï-dire, l'on a pu leur en imposer.

Il est plus facile d'apprécier les mesures des deux châteaux construits par Sémiramis aux deux issues du pont qu'elle jeta sur l'Euphrate. « Le château du couchant, dit Ktésias (voyez » ci-devant, p. 136), fut ceint d'une triple » muraille dont la première en dehors eut 60 » stades de pourtour. » Ces 60 *stades* de Kté-

(*a*) Il y en a plusieurs : en prenant celui d'Eratosthènes, les 32 passent un peu 26 de nos pieds. Métrolog., p. 1re.

sias nous sont connus égaux à 4104 toises 3 pieds 5 pouces 5 lignes, ou 8000 mètres. Il en résulte pour chaque côté 2546 mètres, 170, c'est-à-dire une surface de plus d'une demi-lieue en tous sens. Cet espace semble mériter à cette citadelle le nom de *ville à triple enceinte*, dont nous avons vu Bérose faire mention dans un passage obscur que nous croyons avoir expliqué : les autres détails de ces châteaux n'offrent pas de difficulté grave ; car il est évident que Ktésias ou Diodore, en disant que *la troisième enceinte extérieure* (par conséquent la plus petite) *surpassa la seconde en largeur et en longueur*, ont voulu dire en *largeur* et en *hauteur*; autrement ce serait une absurdité.

Les dimensions du pont telles que les donne Ktésias ne sont pas admissibles. Cet auteur dit qu'il fut jeté à l'endroit le plus étroit du fleuve, et que cependant il eut 5 stades de *longueur*. Ce serait, dans son calcul, 342 toises 2 pieds 2 pouces (environ 2165 pieds). Mais Strabon (liv. XVI, page 738), fondé sur les historiens d'Alexandre, ne donne qu'un stade de largeur à l'Euphrate : nos voyageurs modernes n'ont pas mesuré ce fleuve avec précision; mais deux d'entre eux nous fournis-

emploie, et qu'au lieu de *stade* l'on dût lire *plèthre*, (*a*) les cinq plèthres vaudraient 71 toises 1 pouce 6 lignes, c'est-à-dire 427 pieds 6 pouces, qui ne diffèrent de 410 pieds que de 17 pieds 6 pouces. Rien n'est bien clair sur cet article, si ce n'est que le pont n'a guère dû excéder 400 et quelques pieds, et que Ktésias est en erreur quant aux 5 stades.

Un dernier article, plus clair et plus important dans ses résultats, est le *temple ou la tour de Bélus*; écoutons Hérodote, qui se déclare témoin oculaire, et qui n'a pas dû se tromper sur un objet soumis à l'œil et de peu d'étendue. (*b*)

« Le centre de la ville (à l'orient du fleuve)
» est remarquable par le temple de *Jupiter*
» *Bélus*, qui subsiste encore actuellement :
» c'est un carré régulier fermé par des portes
» d'airain, lequel a deux stades d'étendue en
» tous sens. Au milieu de cette enceinte on
» voit une *tour* massive qui a un stade en lon-
» gueur comme en largeur. »

Ainsi le temple de Bélus à Babylone était

(*a*) Le plèthre vaut 14 toises 1 pied 6 lignes. Métrologie, page 6.

(*b*) Hérod., liv. 1er, § 181.

un lieu fort, une seconde citadelle (*a*) semblable au temple du soleil à *Bal-bek*, et à la plupart des temples anciens, (*b*) qui, pour le respect du dieu et surtout pour la sûreté des prêtres et des trésors que la piété y entassait, étaient munis d'un haut et fort mur extérieur...... La mesure dont se sert ici Hérodote est évidemment le stade chaldéen de 1111 $^1/_9$ au degré, chaque stade égal à 100 mètres (51 *toises* 1 *pied* 10 *pouces* 1 *ligne*). Par conséquent le carré de deux stades formé par le mur avait sur chaque face 200 mètres français, ou 102 toises 3 pieds 8 pouces 2 lignes, ou 615 pieds 8 pouces, presque égal à la face du bâtiment des Invalides, vers la Seine.

Au milieu de ce carré de murs fermé par des portes d'airain, était la *tour* de Bélus, carrée aussi dans sa base, sur un stade de chaque côté, par conséquent 100 mètres, ou 307 pieds 10 pouces 1 ligne de base. « Sur cette tour, continue Hérodote, s'en élève une seconde; sur » la seconde une troisième, et ainsi de suite » jusqu'au nombre total de *huit*. On a ménagé » en dehors de ces tours des escaliers ou degrés

(*a*) C'est l'expression d'Ammien-Marcellin.

(*b*) *Voyez* le temple du Soleil à Palmyre, celui même de Jérusalem.

» qui vont en tournant, et par où l'on monte
» à chaque tour. Au milieu de cet escalier (à
» la quatrième tour), on trouve une loge et
» des siéges où se reposent ceux qui montent.
» Dans la dernière (et plus haute tour) est
» une grande chapelle; dans cette chapelle est
» un grand lit bien garni, et près de ce lit une
» table d'or. »

Notre auteur omet de remarquer qu'à chaque étage la tour diminuait; en sorte que le profil général dut être celui d'une pyramide. Il omet aussi de donner la hauteur; mais Strabon la restitue, lorsqu'il dit (page 738) « que
» le tombeau de Bélus était une *pyramide* haute
» d'un stade, sur un stade de long et de large
» par sa base. »

Cette masse avait donc aussi 307 pieds 10 pouces d'élévation et formait un triangle équilatéral. (*a*)

Quel fut l'objet de cet édifice? C'était là le secret des prêtres. Quelques circonstances peuvent nous le révéler. 1° Ces escaliers commo-

(*a*) Depuis des siècles que cette pyramide est écroulée et fouillée par les Arabes qui en retirent des briques, elle a dû perdre infiniment de sa hauteur, et cependant l'abbé de Beauchamp lui a encore trouvé 180 pieds d'élévation. *Voyez* Journal des savans. Décemb. 1790.

des qui menaient au sommet annoncent un besoin assez fréquent d'y monter : ce ne peut être pour des sacrifices ; leur appareil sanglant de bûchers et de victimes eût été trop embarrassant et la chapelle était trop petite ; 2° dans cette chapelle était un lit et une table, *on couchait là*, et, puisqu'on y passait la nuit, on y avait des lumières, on y travaillait sur la table ; le *dieu Bel*, disaient les prêtres, *y descendait une fois l'année, et il y trouvait une femme :* cela s'entend ; mais pendant les 364 autres nuits de l'année, ce lit, selon nous, servait au repos d'un ou de plusieurs prêtres astronomes occupés à l'observation de astres : *cet édifice était un observatoire ;* sa hauteur en est un nouvel indice ; car, dans un pays plat comme la Chaldée, une élévation de 307 pieds au-dessus du sol n'a d'autre utilité que de placer l'œil au-dessus des brouillards terrestres, de lui faire voir plus nettement l'horizon complet, et de diminuer l'effet des réfractions : aussi Ktésias, après avoir dit que cette tour ou pyramide fut excessivement élevée (*voyez* ci-devant, p. 137), ajoute : « C'est par son moyen que les Chal» déens, livrés à l'observation des astres, en » ont connu exactement les levers et les cou» chers. »

Voilà le mystère très-important à garder, puisqu'il était la base et le mobile théocratique de la puissance religieuse et politique des prêtres, qui, par les prédictions des éclipses du soleil et de la lune, frappaient d'étonnement et d'admiration les peuples et même les rois alors très-ignorans des causes, et très-effrayés de l'apparition de ces phénomènes : par ces prédictions les prêtres se firent considérer comme initiés aux secrets, comme associés à la science des dieux, et ils reçurent ou prirent le nom vénéré de *Nabi* et *Nabo* (le prophète), et de *Chaldæi*, ou plutôt *Kadshim*, *devins* et *devinateurs*. Si l'on eût pu fouiller cette chapelle de Bel, on y eût trouvé quelque armoire ou caveau masqué où étaient renfermés les instrumens d'observation, dont les anciens astronomes ont toujours été très-jaloux. Les observations journalières ont pu se faire *dans la loge du milieu* où étaient des siéges de repos, à une élévation de 150 pieds, plus exploitable que 307. Voilà le foyer de cette *science chaldéenne* vantée par les plus anciens Grecs, comme étant de leur temps une chose *très-antique*, ce qui ne pourrait se dire si le système d'ailleurs très-compliqué de cette science, tant astronomique qu'astrologique, ne se fût formé

que depuis Sémiramis. Il est possible, il est même probable que l'édifice vu par Hérodote et Ktésias ne fut qu'embelli et réparé par cette princesse avec une plus grande magnificence. Tout s'accorde à témoigner qu'avant elle, et très-anciennement auparavant, existait en ce même lieu le monument appelé tantôt *palais* et *citadelle*, tantôt *temple*, *tombeau* et *tour* du dieu *Bel*. Les assertions de Mégasthènes et de Bérose, d'Alexandre Polyhistor, d'Abydène, etc., sont positives à cet égard, et elles ont d'autant plus de poids quelles ne sont que l'expression et la traduction des traditions du pays et des monumens publics cités par ces écrivains, comme des garans notoires de leur véracité. Joignez-y ce que le livre des Antiquités juives dit de la *tour de Babel*, qui, pour le *nom* comme pour la chose, est absolument identique à ce qu'Hérodote et Bérose disent de la *tour de Bel* : nous avons vu plus haut que l'époque de construction est aussi la même. Or, puisque nous avons des motifs raisonnables de penser que la *tour de Bel* ou *de Babel* exista long-temps avant le règne de Sémiramis, probablement 2000 ans, et qu'elle *exista comme observatoire astronomique*, nous avons aussi le droit d'inférer que c'est plutôt dans cette pé-

riode qu'il faut placer les études et les progrès des Chaldéens en astronomie. *Une* circonstance, elle seule, nous révèle qu'à l'époque de Sémiramis ils connaissaient non-seulement *la figure ronde*, mais encore la circonférence de la terre. *La base* et *la hauteur* de la tour de Bélus étaient rigoureusement la mesure du stade chaldaïque; cette mesure géométrique ne fut point prise au hasard. En supposant que ce fut Sémiramis qui l'ordonna, en réparant la tour, il s'ensuit que déjà le stade était usité; or, le stade chaldaïque de 1111 1/9 au degré est une portion élémentaire du cercle de 400,000 stades, considéré comme circonférence du globe terrestre. Cette circonférence avait donc été antérieurement calculée et déduite des opérations géodésiques et astronomiques, ainsi que des raisonnemens mathématiques, sans lesquels elle ne pouvait être connue : ce n'est pas tout; ce même stade, appliqué au degré terrestre, se trouve lui donner une étendue de 57,002 toises 1 pied 9 pouces 6 lignes, ce qui diffère un peu moins de 73 toises, de la mesure obtenue par les académiciens dans le siècle dernier. Cette mesure est, comme l'on sait, de 57,075 toises pour la latitude de Paris (49° 23'); = de 56,750 toises sous l'équateur,

et de 57,438 à Torne, par la latitude de 65° 50', D'où l'on doit conclure que comme les degrés croissent en allant de l'équateur au pôle, c'est dans une latitude moyenne que fut mesuré celui qui nous présente 57,002 toises et fraction. (*a*)

(*a*) Si les degrés croissaient régulièrement de l'équateur en allant au pôle, l'on pourrait déterminer à quelle latitude fut mesuré celui dont nous parlons; mais des opérations faites à diverses latitudes, prouvent que ce progrès n'est pas régulier. D'ailleurs le même local mesuré par des personnes et par des méthodes différentes, donne des résultats différens : c'est ainsi que la mesure ordonnée près Paris par l'Académie des sciences, a différé de 67 toises en plus de la mesure ordonnée par l'Institut. Il serait néanmoins curieux de mesurer un degré terrestre par des moyens ordinaires, dans le pays de Babylone : les Arabes firent cette opération sous le kalifat d'El-Mâmoûn. (*) Malheureusement le vrai résultat de leur toisé est difficile à établir dans cette circonstance. Au reste c'est une chose digne d'attention que tous les stades anciens, le pythique, l'olympique, le nautique, l'égyptien, etc., soient également des parties aliquotes exactes d'une circonférence de la terre, mesurée d'après les principes et par les procédés que nous connaissons; et que tous ces stades donnent au degré terrestre une étendue qui ne varie que de quelques toises au-dessus de 57,000 toises, le stade pythi-

(*) *Voyez* Notice des manuscrits orientaux, tome I, pag. 51 et suiv.

Un dernier fait nous reste à connaître : la tour de Bélus, dans sa fondation première, vers l'an 3190 ou 3195 avant notre ère, comme l'indiquent les Juifs et les Chaldéens, eut-elle les mêmes dimensions d'un stade de hauteur sur un stade de base? Si cela était, il serait démontré que dès cette date les sciences astronomiques des Chaldéens étaient au point que nous indiquons, et cela est plus que probable. Dans tous les cas, cette période de 3190 ans avant J-C. fournit aux chronologistes raisonnables l'espace nécessaire à placer, d'une part, les observations babyloniennes envoyées par Kallisthènes à Aristote et remontant à l'an 2234 avant J.-C.; d'autre part, la fondation du temple d'Hercule à Tyr, que ses prêtres attestèrent à Hérodote remonter à une année qui correspond à l'an 2725 avant J.-C. Quant aux érudits qui nient tous les faits placés hors de leur système biblique, tout raisonnement avec eux est inutile, puisqu'il est d'avance proscrit. (*a*)

que excepté. Selon Romé de Lille, le stade d'Eratosthènes donne 57,166 toises; le stade nautique, 57,066; le stade olympique, *idem*; le stade philétérien, 50,070; le stade égyptien, 57,066; le stade pythique, 156,000 toises par degré.

(*a*) Ici vient se placer un passage de Cicéron qui,

CHAPITRE VIII.

HISTOIRE PROBABLE DE SÉMIRAMIS.

Après avoir ramené à un état admissible et croyable les ouvrages de Sémiramis, qui ce-

parlant des principes de l'art de *deviner*, dit (*lib. 1, cap. 11, de Divinatione*) : « En remontant aux autorités les plus reculées, je trouve dès les premiers » temps les *Assyriens* qui, à raison de l'étendue et de » la planimétrie des contrées qu'ils habitaient, découvrant de toutes parts un ciel sans obstacles, observèrent les mouvemens des étoiles tant propres que respectifs, et sur leurs aspects, fondèrent l'art des horoscopes, etc. »

Ces *Assyriens* de Cicéron ne peuvent être ceux de Ninive dont le pays se trouve au pied du mont Taurus; ils doivent être ceux de la Babylonie, ainsi désignés par les Grecs dès avant Hérodote. Or comme il est prouvé qu'avant Ninus ce pays fut le siége d'un état policé et d'une population arabe nombreuse et civilisée comme l'Égypte, il s'ensuit que c'est à ce peuple qu'il faut appliquer ces mots de Cicéron : « *Principio Assyrii* ut *ab ultimis* auctoritatem repetam (propter » planitiem magnitudinemque regionum quas incolebant, cum cœlum ex omni parte patens et apertum » intuerentur (il eût dû ajouter *perlucidum*), trajectiones motusque stellarum observaverunt). »

pendant conservent leur caractère gigantesque, ne quittons pas ce sujet digne d'intérêt, sans essayer de nous faire des idées raisonnables de cette femme extraordinaire, qui dans l'histoire tient le premier rang de son sexe. Diodore de Sicile nous présente deux récits de sa fortune, et de la manière dont elle parvint au pouvoir suprême, qu'elle géra d'une main si hardie. Selon l'un de ces récits, qui est celui de Ktésias : « Sémiramis naquit en Syrie, à Ascalon, des » amours clandestins de la déesse Derketo et » d'un jeune sacrificateur de son temple : l'en- » fant exposé dans un lieu désert, parmi des » rochers, fut par miracle nourrie et sauvée » par les soins d'un essaim de pigeons sauvages » qui avaient leur fuye (*a*) en ce lieu. Au bout » d'un an, des bergers découvrirent cette or- » pheline, et la trouvant très-jolie, ils la me- » nèrent et la donnèrent à l'intendant des haras » royaux (appelé *Simma*), lequel, privé d'en- » fans, l'adopta et la nomma *Sémiramis*, c'est- » à-dire *colombe*, en langue syrienne ; de là se- » rait venu le culte des pigeons dans le pays. » *Voilà*, dit Diodore (ou Ktésias,) *la fable que*

(*a*) Ces fuyes sauvages sont encore aujourd'hui un cas fréquent en Syrie et en Palestine; les pigeons y sont par milliers.

l'on débite sur Sémiramis. Et, en effet, c'est bien là une fable; mais en écartant le conte des pigeons et de la déesse, il resterait pour fait raisonnable que réellement Sémiramis serait née à Ascalon, du commerce clandestin de quelque prêtresse, et qu'élevée en secret, elle aurait été adoptée par le personnage indiqué. Tout cela est dans les mœurs du pays et du temps.

« Parvenue à l'âge nubile, continue Ktésias, » l'éclat de sa beauté et de ses talens subjugua » l'un des principaux officiers du roi. Cet of- » ficier s'appelait *Memnon;* étant venu inspec- » ter les haras, il emmena Sémiramis à Ninive » et il en eut deux enfans...... La guerre de » Bactriane survint, Sémiramis y suivit son » époux.... Ninus vainquit les Bactriens en rase » campagne, mais il assiégeait inutilement leur » capitale, où ils s'étaient renfermés, lorsque » *Sémiramis*, travestie en guerrier, trouva le » moyen d'escalader les rochers de la forteres- » se, et, par un *signal élevé* sur le mur, aver- » tit de son succès les troupes de Ninus, qui » alors emportèrent la ville.... Ninus, charmé » du courage et de la beauté de Sémiramis, pria » Memnon de la lui céder; celui-ci refusa. Ni- » nus n'en tint compte, Memnon se tua de » dépit, et Sémiramis devint reine des Assy-

» riens. » Tel est, dit Diodore, le récit de Ktésias (p. 134, liv. II).

Mais Athénée et d'autres écrivains assurent « que Sémiramis fut originairement une courtisane dont les grâces et la beauté fixèrent » l'attention de Ninus. D'abord le crédit de » cette femme n'eut rien de remarquable; » mais ensuite il s'accrut au point d'amener » Ninus à l'épouser, et finalement elle lui persuada, dans une fête, de lui céder *cinq* » *jours* pour régner. »

Cette seconde version, plus naturelle, plus historique que la première, est encore appuyée par une anecdote que nous a conservée Pline. « Vers la 107e olympiade, dit cet auteur (de 352 à 349 avant J.-C.), parmi » plusieurs peintres habiles fleurit *Echion*, » qui se rendit célèbre par divers beaux tableaux : l'on admire entre autres sa *Sémiramis*, qui, de *servante, devient reine.* (*a*) »

Voilà, en faveur du récit d'Athénée, un témoignage remarquable. On sait que les anciens peintres étaient savans et scrupuleux en histoire. Si Échion, qui fleurit moins de 30 ans après Ktésias, a dédaigné son récit et pré-

(*a*) Liv. XXXV, chap. X, pag. 224 de l'Histoire naturelle de Pline, traduction de Poinsinet.

féré celui-ci, il s'ensuit que dès cette époque existait la version suivie par Athénée, et qu'elle passait pour plus vraie. En effet elle porte un caractère réellement historique, conforme aux mœurs de l'Asie ancienne et moderne. Qu'une fille d'une naissance obscure, qu'un enfant trouvé soit élevé par des étrangers; que donnée ou vendue elle arrive au séraï du sultan; qu'elle soit introduite dans le harem à titre *d'odalisque*, (*a*) c'est-à-dire *de servante de chambre*; qu'enfin elle parvienne au grade de sultane-reine, c'est un roman historique encore réalisé chaque siècle en Asie. D'ailleurs cette version d'Athénée, qui se lie très-bien au début rectifié de Ktésias, a encore le mérite de résoudre les embarras chronologiques qui naissent de son récit, où les événemens sont trop serrés, et, de plus, elle se trouve appuyée d'un fait qu'attestent deux autres écrivains; car, Moïse de Chorène et Képhalion s'accordent à dire que Sémiramis fit mourir *tous ses enfans*, excepté le jeune Ninyas. Dans le récit de Ktésias, elle en eut *deux* de Memnon son premier mari; mais ils n'étaient pas enfans *de roi*, ni capables de lui faire ombrage; au lieu que, suivant le récit

(*a*) *Oda* en turc, chambre.

d'Athénée, elle eût pu, dans son état d'*odalisque*, avoir de Ninus plusieurs enfans âgés déjà, et aptes à régner, par conséquent faits pour l'inquiéter. Alors nous pouvons supposer sans effort que Sémiramis était entrée au séraï vers l'âge de 20 ans, qu'elle y vécut en qualité d'odalisque et eut des enfans de Ninus pendant un espace qui put durer vingt autres années. Ce temps fut employé par elle à fonder ce crédit et cet ascendant qui enfin subjuguèrent Ninus. La guerre de Bactriane étant survenue, elle y suivit le roi, et ce fut alors que l'acte de bravoure mentionné par Ktésias la fit devenir reine. Son nom même semble faire allusion à ce trait; car il n'est pas vrai que *Sémiramis* signifie pigeon ou colombe, (*a*) en syriaque; au lieu que ce mot, décomposé (*shem rami*), signifie *le signe élevé* sur les murs de Bactre, lequel devint le signal de la victoire de Ninus et de la fortune de la favorite. A dater de cette année qui fut

(*a*) *Colombe* et *pigeon* se dit *iounah*, qui n'a rien d'analogue. Mais on nous dit que les troupes babyloniennes avaient pour enseigne une *colombe*, ce qui explique l'expression de Jérémie et du psaume *Exurgat*, *fuyez la colère de la colombe*. Ces enseignes ayant été instituées par Sémiramis, peut-être le peuple l'a-t-il désignée sous cet emblème.

l'an 1201, tous les événemens seraient tels que les a établis l'auteur de la chronologie d'Hérodote. Mais nous corrigerions les dates précédentes, en disant que Sémiramis serait entrée au séraï vers 1221, et qu'elle serait née vers 1241. Alors elle eût vécu 61 à 62 ans, précisément comme le dit Ktésias; si son orgueil voulut que l'on comptât dans son règne tout le temps de sa cohabitation avec Ninus, elle aurait régné 42 ans, comme le dit encore cet auteur, et tout prend de l'accord dans le récit et dans les vraisemblances; par ces gradations naturelles, par cet apprentissage nécessaire, Sémiramis, arrivée au pouvoir suprême, donne l'essor à son caractère *avide de tout ce qui était grand : (a) jalouse de surpasser la gloire de ceux qui l'avaient précédée, elle conçoit*, après la mort de Ninus, le dessein de bâtir une ville dans la Babylonie. Ninus venait d'en construire une immense à 100 lieues de là, et voilà sa veuve qui veut en élever une autre, non pas plus grande (Strabon dit que Babylone fut plus petite), mais une mieux entendue. Ninive avait donc des défauts de position déjà sentis..... Le local

(a) *Voyez* le texte ci-devant, pag. 133.

de Babylone offrait donc des avantages supérieurs : le talent de Sémiramis fut de les apercevoir, et le succès est devenu une preuve de son génie. Effectivement, en examinant les circonstances géographiques et politiques de cette opération, il nous semble découvrir plusieurs des motifs qui ont dû la susciter. *Ninive* assise au bord oriental du Tigre, dans une plaine fertile en tout genre de grains, voisine de coteaux riches en arbres fruitiers, sous un ciel brillant et pur, Ninive jouissait d'une situation très-heureuse à plusieurs égards; mais elle était privée de l'un des élémens nécessaires à la prospérité des capitales. Elle manquait de navigation.... Le Tigre, quoique fleuve large et profond, est si rapide en son cours, si encaissé dans son lit, que les transports y sont toujours dangereux, difficiles et partiels. On ne peut le remonter, et de plus, au-dessus de Ninive, son cours est borné à si peu de pays qu'on ne saurait en apporter beaucoup de denrées.

L'Euphrate, au contraire, a un développement immense au-dessus de Babylone; il touche à la Syrie; il pénètre dans l'Asie mineure par une de ses branches; il exploite toute l'Arménie par les autres; il appelle les produits de

tous les pays montueux qui bordent l'Euxin, il les transporte avec moins de dangers que son rival ; mais ce qui surtout lui assure la prépondérance, il communique à l'Océan par un cours plus lent, par un lit plus commode que le Tigre, en sorte que depuis le golfe Persique, les bateaux peuvent le remonter bien plus haut et plus aisément que le Tigre. Une ville placée sur l'Euphrate était donc appelée à la splendeur que donne le commerce : et à cette époque le golfe Persique était le centre des communications les plus riches et les plus actives entre l'Asie occidentale, la Syrie, la Perse, l'Arabie heureuse, l'Éthiopie et l'intérieur de l'Afrique ; à cette époque ce commerce valait celui de l'Inde. Les guerres habituelles des peuples riverains, en rendant la circulation difficile, en forçant de recourir aux caravanes dispendieuses des Arabes bédouins, s'étaient opposées à son développement. Cette cause venait de cesser ; toute l'Asie limitrophe obéissait à un même souverain, et sa puissance le faisait respecter au loin. Ce motif commercial était déjà suffisant ; Sémiramis dut en avoir deux autres, politiques et militaires.

Les habitans de la Chaldée étaient un peuple récemment conquis, par conséquent mé-

content et disposé à secouer le joug. Un moyen propre à les contenir était d'établir près d'eux, dans leur sein, une forteresse dont la garnison fût un épouvantail ou un instrument. Cet objet fut rempli par la portion de Babylone, bâtie dans l'île Euphratique; mais pourquoi bâtir l'autre portion à l'ouest du fleuve au bord du désert? Ici se montre encore l'habileté du fondateur : alors que les armes projectiles avaient peu de portée, si l'on n'eût occupé qu'une rive du fleuve, l'on n'eût pas commandé l'autre suffisamment. On avait dans le désert un ennemi vagabond, turbulent, qu'il importait de tenir en respect : une citadelle formidable opéra cet effet. Babylone, assise sur les deux rives de l'Euphrate, épouvanta les Arabes bédouins; mais, en même temps, elle deviut un moyen de les attirer et de les affectionner, parce qu'elle leur offrit le marché le plus commode et le plus avantageux pour vendre le superflu de leurs troupeaux, ou le butin de leurs lointaines rapines.

Cette domination plénière du fleuve, qui fut un raffinement d'art sur Ninive, fut aussi un surcroît de puissance militaire et commerciale. Tous les Bédouins devinrent vassaux par crainte ou par intérêt. Le choix du local pré-

cis de *Babel* fut un trait de politique plein d'astuce et de sagacité. L'on pouvait indifféremment asseoir la forteresse plus haut ou plus bas ; mais Sémiramis trouvant en un point donné un temple célèbre, qui, suivant l'usage du temps, était un lieu de pèlerinage pour tous les peuples arabes, Sémiramis saisit ce moyen religieux de manier les esprits ; en ornant ce temple, en le comblant de présens, elle flatta le peuple ; en caressant les prêtres chaldéens, en les dotant, elle se les attacha, et par eux elle devint maîtresse des cœurs. Enfin, un dernier motif de son choix dut être que, quelques lieues plus haut, l'Euphrate avait et a encore des *rapides* ou *brisans* qui empêchent les bateaux de remonter à pleine charge... La ville devint un entrepôt.

D'après ces combinaisons trop naturelles pour n'être pas vraies, il ne faut plus s'étonner du succès de Sémiramis. Il fut complet contre Ninive, puisque cette cité ne subsista que six siècles, tandis qu'il en fallut douze pour anéantir Babylone ; encore ses immenses ruines, enfouies dans un espace de plusieurs lieues, (*a*) demeurent-elles comme un monument de son

(*a*) *Voyez* Mémoires de Beauchamp, *Journal des savans*, décembre 1790.

existence. Il faut lire dans Diodore le reste des actions de cette femme prodigieuse, et voir comment, après avoir établi sa métropole, elle créa en peu de mois, dans la Médie, un palais et un vaste jardin, puis entreprit contre les Indiens une guerre malheureuse, puis revint en Assyrie se livrer à des travaux dont Moïse de Chorène continue les détails curieux dans le chapitre XIV de son *Histoire d'Arménie*. Telles furent son activité et sa renommée, qu'*après elle, tout grand ouvrage en Asie fut attribué par les traditions à Sémiramis.* (*a*) Alexandre trouva son nom inscrit sur les frontières de la Scythie, alors considérée comme borne du monde habité. C'est sans doute cette inscription que nous a conservée Polyæn, dans son intéressant *Recueil d'anecdotes.* (Stratag. liv. VIII, chap. XXVI).

Sémiramis parle elle-même :

LA NATURE ME DONNA LE CORPS D'UNE FEMME;
MAIS MES ACTIONS M'ONT ÉGALÉE
AU PLUS VAILLANT DES HOMMES (à Ninus):
J'AI RÉGI L'EMPIRE DE NINUS,
QUI VERS L'ORIENT TOUCHE AU FLEUVE HINAMAM (l'Indus);
VERS LE SUD AU PAYS DE L'ENCENS ET DE LA MYRRHE
(l'Arabie-Heureuse);

(*a*) *Strab.*, lib. XVI.

VERS LE NORD AUX SAKKAS (Scythes),
ET AUX SOGDIENS [a] (Samarkand).
AVANT MOI AUCUN ASSYRIEN N'AVAIT VU LA MER;
J'EN AI VU QUATRE OU PERSONNE NE VA,
TANT ELLES SONT DISTANTES.
QUEL POUVOIR S'OPPOSE A LEURS DÉBORDEMENS?
J'AI CONTRAINT LES FLEUVES DE COULER OU JE VOULAIS,
ET JE N'AI VOULU QU'OU IL ÉTAIT UTILE:
J'AI RENDU FÉCONDE LA TERRE STÉRILE,
EN L'ARROSANT DE MES FLEUVES:
J'AI ÉLEVÉ DES FORTERESSES INEXPUGNABLES:
J'AI PERCÉ DE REDOUTES DES ROCHERS IMPRATICABLES:
J'AI PAYÉ DE MON ARGENT DES CHEMINS
OU L'ON NE VOYAIT QUE LES TRACES DES BÊTES SAUVAGES;
ET DANS CES OCCUPATIONS;
J'AI SU TROUVER ASSEZ DE TEMPS POUR MOI
ET POUR MES AMIS.

Dans ce tableau si simple et si grand, la dignité de l'expression et la convenance des faits semblent elles-mêmes garantir la vérité du monument. Nous ne saurions donc admettre l'opinion de quelques écrivains qui veulent regarder Sémiramis comme un personnage my-

(a) Elle ne dit rien de la frontière d'ouest, la *Méditerranée;* et ce silence est contre Ktésias en faveur d'Hérodote. Sémiramis n'eût pas omis un pays aussi remarquable que la Syrie, sa patrie: elle a dû, par amour-propre, omettre une frontière aussi bornée que celle de l'Euphrate.

thologique de l'Inde ou de la Syrie. (*a*) Il est possible que le mot *semirami* reçoive une étymologie *zende* ou *sanscrite;* mais outre le cas fortuit des analogies de ce genre, ce mot, qui nous est transmis par les Perses, peut avoir été substitué par eux au nom syrien de l'épouse de Ninus, comme le nom de *Zohâk* fut substitué au nom de *Haret*, comme celui d'*Esther* le fut au mot *hadôssa*, signifiant myrte en hébreu. L'article suivant va confirmer cet aperçu par des rapprochemens singuliers auxquels donne lieu un récit que nous a conservé Photius dans sa Bibliothèque grecque. (*b*)

(*a*) *Asiatick Researches*, t. IV. Dissert. de Wilford sur Sémiramis.

(*b*) Notre époque de Sémiramis trouve un appui singulier dans un passage de Porphyre que cite Eusèbe. *Præp. evang.*, lib. 1, pag. 30. Selon Porphyre, « l'historien phénicien *Sanchoniaton* avait fleuri avant » la guerre de Troie, dans un siècle rapproché de » Moïse, *ainsi que l'on pouvait s'en convaincre par* » *les Annales des rois phéniciens* : et il avait été » contemporain de Sémiramis, que l'on place très-peu » de temps avant la guerre (ou prise) de Troie, ou » même parallèlement. »

Sur ce texte nous remarquons que la plupart des écrivains grecs placent cette prise l'an 1184 avant notre ère : dans nos calculs le règne de Sémiramis a eu lieu

CHAPITRE IX.

RÉCIT DE CONON, ET ROMAN D'ESTHER.

« J'ai lu, dit Photius (page 427 de sa Biblio-
» thèque), j'ai lu le petit ouvrage de Conon,

depuis 1195 jusqu'en 1180 : on voit que le synchronisme est complet, qu'il est d'autant plus concluant, que Porphyre nous le donne comme le résultat des trois chronologies assyrienne, phénicienne et grecque, comparées entre elles. Les interpolations de Ktésias se trouvent ici jugées et rejetées.

Ce même fragment de Porphyre donne lieu à une autre combinaison singulière : cet écrivain dit « que » Sanchoniaton, pour mieux s'assurer de la vérité des » faits, consulta de très-anciens monumens ammoni- » tes, et un certain *Ierombal* juif, prêtre du dieu » Ieou. »

En parcourant les livres juifs, nous trouvons l'un des juges spécialement désigné par le surnom de *Ierobaal* (*ennemi de Baal*) ; ce juge est *Gédéon*, qui, à titre de prophète envoyé de Dieu, mérite aussi le nom de *prêtre* : Gédeon nous serait donc indiqué ici comme ayant gouverné jusque vers l'an 1190 et au-dessus : sa fin aurait précédé de 50 à 60 ans l'avénement de Héli en 1131. La liste informe que nous avons critiquée à

» dédié à Archelaüs Philopator, contenant cin-
» quante anecdotes tirées de divers auteurs an-

l'article des Juges (première partie des *Recherches nouvelles*), en présente beaucoup plus, comme on le voit ici.

Gédéon-Ierobaal meurt vers 1190.		
Abimeleck règne.	3 ans.	
Thola.		
Iaïr gouverne.	22	
Total. . . .	25 ans.	

Servitude sous les Ammonites et les Philistins, 18 ans.

Jephté.	6 ans.	
Abesan.	7	
Ahîalon.	10	
Abdon.	8	
Total. . . .	31	
Servitude sous les Philistins.		40
Samson.		20

Héli, juge en l'an 1131.

Écartons le fabuleux Samson; admettons avec plusieurs chronologistes, que les 40 ans de servitude sous les Philistins, ont été parallèles aux 40 ans de Héli : déjà nous n'aurons que 28 à 30 ans depuis ce grand-prêtre en 1131 jusqu'à Jephté qui aura géré vers 1166. D'autre part, entre Jephté et Gédéon, Josèphe n'admet point *Thola*; la servitude sous les Ammonites et les Philistins a pu n'affecter que quelques tribus, tandis que Iaïr gouvernait les autres. Il ne resterait donc que

» ciens. La neuvième traite de Sémiramis. Co-
» non la présente comme fille, et non comme
» femme de Ninus. Pour m'expliquer sommai-
» rement, il attribue à Sémiramis tout ce que
» les autres écrivains racontent de l'Assyrienne
» *Attossa* (Atossa). Aurait-elle porté deux
» noms? ou a-t-il été le plus savant? Voilà ce
» que je ne sais pas. Il raconte que Sémiramis
» eut d'abord un commerce clandestin avec
» son propre fils, sans le connaître; qu'ensuite,
» la chose étant découverte, elle l'épousa pu-
» bliquement; d'où il est arrivé chez les *Mèdes*
» et chez les *Perses* que *le mariage des enfans*
» *avec leurs mères*, qui d'abord était une chose
» exécrable, devint un acte *légal et permis.* »

Il s'agit de savoir si ce récit est purement paradoxal, ou s'il contient quelques lumières dans notre question.

25 ans entre Jephté et Gédéon qui serait mort vers 1190; et comme les indications de Porphyre ne sont pas précises, Gédéon peut être reculé jusque vers 1200. Ce ne sont là que des hypothèses, dira-t-on; mais l'autorité de Porphyre, qui de l'aveu même de ses ennemis fut un savant écrivain, est faite pour balancer ici celle d'une compilation indigeste, surtout lorsque Porphyre s'appuie de monumens positifs, réguliers, dont les expressions s'accordent avec les raisonnemens que nous avons formés sur d'autres bases et par d'autres moyens.

1° Nous observons que Conon fut un auteur assez tardif, puisque son patron, Archelaüs, fut un des Hérodes emmené par Jules-César à Rome, où il passa de longues années.

2° Les cinquante anecdotes dont Photius donne l'extrait, sont pour la plupart tirées de la haute antiquité, en des temps dits héroïques et fabuleux, avec une affectation de singularité qui décèle l'intention formelle d'amuser un prince ennuyé; mais on n'y découvre point un caractère d'absolue fausseté, ni d'invention apocryphe qui en fasse un pur roman. Dans l'anecdote de Sémiramis, Photius observe que les faits attribués par Conon à cette princesse, le sont par d'autres auteurs à l'*Assyrienne Atossa*. Il n'y aurait donc que transposition et confusion de noms. Quelle fut cette *Atossa*, ou *Attossa?* Les Perses nous en citent une née fille de Kyrus, devenue épouse de Cambyse (son propre frère,) puis de Smerdis; ce ne doit point être celle-là.

L'historien Hellanicus, contemporain d'Hérodote, en citait une autre qui, dans un temps ancien, avait inventé l'art d'écrire ou d'envoyer des lettres missives; (*a*) ce pourrait être celle-là; mais il l'appelle *reine des Perses*,

(*a*) Tatien, pag. 243.

et l'on n'en connaît aucune autre action.

Enfin Eusèbe dans sa Chronique (*a*) nous fournit un trait plus précis. « *Atosse*, qui est *Sé-*
» *miramis* (ou qui est appelée *Sémiramis*) [*b*],
» fut fille de Bélochus (18[e] roi d'Assyrie), et
» elle régna 12 ans avec son père. »

Ici nous avons une *Atosse Assyrienne*, comme celle de Conon, et deux noms pour une même personne, comme l'a soupçonné Photius. De ces divers exemples nous pouvons conclure,

1° Que le nom d'*Atosse* fut commun à plusieurs femmes chez les Perses et les Assyriens ;

2° Que par un autre cas possible, ces femmes ont pu vouloir s'appeler du nom illustre de *Sémiramis*, ou que Sémiramis a pu d'abord porter le nom d'*Atosse* quand elle était simple particulière. De ce double cas ont pu venir des méprises, des confusions ; et en parcourant l'histoire des Mèdes et des Perses, nous trouvons un trait qui réunit d'une manière remarquable plusieurs circonstances du récit de Conon.

Selon Ktésias, la fille du roi mède *Astyag*, nommée *Amytis*, devint l'épouse de Kyrus : selon Hérodote, la fille de ce même Astyag

(*a*) Eusèbe, pag. 13.

(*b*) *Atossa quæ est Semiramis*.

était mère du même Kyrus : Ktésias, qui contredit Hérodote, n'ose avouer ce fait, mais il l'insinue lorsqu'il dit : « Kyrus ne connaissait » pas d'abord *Astyag pour son parent* (ou » aïeul); lorsqu'il l'eut eu son pouvoir, il le » relâcha, et il honora Amytis comme sa *pro-* » *pre mère ;* ensuite il l'épousa. » Maintenant observons qu'aucun auteur ne parle de l'inceste comme légal chez les Assyriens et les Babyloniens, taudis que tous attestent cet usage *chez les Perses et chez les Mèdes... Le mariage des frères avec les sœurs, des mères avec leurs fils, était un usage antique et légal de la caste des mages*, a dit *Xantus de Lydie*, (*a*) dès avant le temps d'Hérodote. De là ce vers de Catulle.

Nam magus ex matre et gnato nascatur oportet.

Pour être mage, il faut naître d'une mère mariée avec son fils.

D'autre part, nous savons que la religion et les rites des mages, essentiellement mèdes et zoroastriens, furent adoptés par Kyrus. Son fils Cambyse épousa sa propre sœur *Atossa :* n'est-il pas naturel d'en tirer la conséquence que ce fut *Kyrus* qui introduisit l'inceste chez les Perses, comme le dit Conon, et qu'il représente ici *Ninyas,* comme Astyag représente Ninus.

(*a*) Clément Alex. Strom., liv. III, pag. 185.

Mais d'où vient cette méprise? sans doute le voici. Ninus, chez les Mèdes, était un *zohâq*, comme *Astyag* l'était chez les Persans. Or comme il y avait quelque analogie entre l'aventure de Sémiramis qui s'éprit de son fils et voulut en jouir, et l'aventure d'Amytis qui vécut clandestinement avec son fils, et qui l'épousa, ces divers personnages auront été confondus par quelque historien romancier, comme le sont encore les historiens persans. (*a*)

Quant à la *Sémiramis* dite Atossa, *fille de Bélochus* selon Eusèbe, ses 12 ans de règne approchent beaucoup des 14 ou 15 ans que nous avons trouvés à l'épouse de Ninus, (*b*) et Ninus pourrait être ce *Bel-ochus*, qui signifie *frère de Bel:* car, placé vers la moitié des 1200 ans de Ktésias, il se trouve à la tête de la liste redoublée dont la chronologie d'Hérodote démontre l'erreur (t. 2, pag. 198).

(*a*) Athénée cite deux exemples de semblable confusion de noms par des historiens de son temps : l'un disant que Ninive fut prise par *Kyrus*, au lieu de *Kyaxar;* l'autre que l'on voyait à Ninive le tombeau de *Ninus*, au lieu de *Ninyas*. Athénée, en faisant lui-même ces remarques, nous montre que ces cas ont été assez fréquens.

(*b*) Il semble aussi que cette Sémiramis doit être celle qu'Hérodote a eu en vue par suite de ces confusions.

Mais ce nom d'*Atossa* ou *Attossa* donné à Sémiramis, d'où vient-il? En lisant l'anecdote juive d'Esther, nous remarquons que son nom syrien ou hébreu, fut *Hadossa*, signifiant *myrte;* qu'elle vint de Syrie comme Sémiramis; qu'elle fut odalisque à la cour du grand roi Assuérus : or Assuérus est le nom que le texte grec donne à l'*Assur* ou l'*Assyrien* de la Genèse *qui bâtit Ninive:* cet Assuérus épousa la Juive *Hadossa*, comme Ninus épousa l'Ascalonite *Atossa;* l'une et l'autre de *servantes devinrent reines*, comme le représentait le tableau du peintre Echion, dès avant Alexandre. Jamais les commentateurs n'ont pu prouver en quel temps vécut cet Assuérus, ni où il fut roi, ni qui fut cette Esther dont les critiques placent l'histoire au rang des livres apocryphes. Il nous semble assez évident que le nom prononcé *Atossa* par les Grecs, est identique à l'*Hadossa* des Syriens; qu'Esther n'est pas autre que Sémiramis dont un auteur juif a modifié l'histoire tirée du même livre que le tableau d'Echion, pour en faire honneur à sa nation; en sorte que nous avons ici deux écrivains juifs qui ont défiguré la vérité pour amuser leurs lecteurs : nous en verrons bientôt d'autres dans le même cas, mais beaucoup moins amusans.

CHAPITRE X.

BABYLONE DEPUIS SÉMIRAMIS.

Après que *Ninus eut conquis* la Babylonie, et détruit la race des rois indigènes, (*a*) ce prince, nous dit Ktésias, *soumit le pays à un tribut annuel*, c'est-à-dire qu'il en fit une province de son empire, régie comme les autres par un *vice-roi* ou *satrape*. Sémiramis ayant ensuite fondé l'immense forteresse de Babylone, cette cité devint la résidence naturelle et nécessaire du vice-roi; ce vice-roi, par la nature de sa place, dut être amovible au gré du souverain, comme le furent les satrapes de l'empire perse (dont le régime fut calqué sur celui de Ninive), comme le sont de nos jours encore les pachas de l'empire ottoman. Toutes ces organisations asiatiques se ressemblent. Cet état de choses subsista pendant toute la durée de l'empire assyrien. Nous en avons la preuve,

1° Dans l'envoi que Teutamus fit d'un corps de Babyloniens au secours de Troie; (*b*)

(*a*) *Voyez* Ktésias en Diodore, lib. II.

(*b*) Ktésias et Moïse de Chorène.

2° Dans l'échange que Salmanasar fit d'une colonie de Babyloniens contre une colonie d'Hébreux de Samarie ;

3° Dans tous les détails de la révolte de Bélésys-Mérodak contre Sardanapale ;

4° Dans la vassalité non contestée de ce même Bélésys vis-à-vis d'*Arbâk* qui, à titre de vainqueur de Sardanapale et de successeur du *grand roi*, conféra au Babylonien la satrapie de sa province *exempte de tribut*, et qui lui accorda le pardon d'un vol public contre l'avis de ses pairs assemblés ;

5° Enfin dans ces expressions d'Hérodote : (*a*) « *que la ville de Babylone, après la chute de Ninive, devint la résidence des rois d'Assyrie.* »

Elle n'était donc auparavant qu'une ville dépendante, une ville de province. Nos deux auteurs, d'accord sur cette période, semblent différer sur celle du régime mède ; car le texte d'Hérodote implique une souveraineté indépendante depuis Bélésys, tandis que, selon Ktésias, Babylone continua d'être vassale d'Ecbatane, au même titre qu'elle l'avait été de Ninive ; et il en cite un trait remarquable dans l'anecdote de Parsodas et de *Nanybrus, gouverneur* de Babylone, qui *se reconnaît* justi-

(*a*) Lib. I., § 178.

ciable de (*Kyaxarès*)-*Artaïos*. D'où il résulterait que les rois de Babylone n'auraient effectivement été indépendans et héréditaires que depuis Nabopol-asar, père de Nabukodonosor ; et la liste officielle, dite *kanon* (*a*) astronomique de Ptolomée, appuie cette induction, en ce que depuis Nabopolasar, remontant jusqu'à Bélésys (Mardokempad), elle compte onze règnes ou mutations dans le court espace de 96 ans, ce qui ne donne pas neuf ans complets pour chaque règne, et ce qui par conséquent exclut l'idée de succession héréditaire.

Après Bélésys, pendant le règne circonspect de Deïokès, *qui ne commanda qu'aux Mèdes, alors que chaque peuple vécut libre et sous ses propres lois*, il y a lieu de penser qu'il exista à Babylone des agitations olygarchiques, pendant lesquelles des chefs militaires ou sacerdotaux se supplantèrent rapidement dans la gestion du pouvoir. Cela serait naturel, et il le serait encore que Phraortes, devenu puissant par la conquête de la Perse, eût ressaisi la suzeraineté de Babylone par le moyen de l'un des partis contendans. Ce prince ayant péri dans son expédition contre *Ninive*, son fils Kyaxarès (Artaïos) hérita de ses droits ; mais l'inva-

(*a*) *Norma*, *Regula*.

sion des Scythes, en 625, l'ayant confiné dans ses places fortes et dans ses montagnes, Nabo-pol-asar et Nabukodonosor à couvert dans leur *île*, protégés contre la cavalerie scythe par leurs fleuves et leurs canaux, mirent à profit la faiblesse du Mède, et rendirent leur royauté indépendante et héréditaire dans leur famille.

Contre cet état de choses conforme au raisonnement et aux autorités, on peut demander comment s'expliqueront, et le titre de *roi* donné par la liste officielle aux princes babyloniens depuis Nabonasar, et l'acte arbitraire de ce prince qui supprima les noms de tous ses prédécesseurs, acte et titre qui semblent impliquer l'indépendance absolue.

Nous répondrons que cette objection, plausible dans les mœurs et les usages d'Europe, n'est point une difficulté réelle dans les usages d'Asie. Le mot arabe et chaldéen *malek*, traduit *roi*, n'a pas strictement le sens que nous lui donnons : il suffit d'avoir lu l'histoire de l'Orient ancien, pour savoir que ce titre n'équivaut souvent qu'à celui de *commandant* de province et même de ville. Quand les Hébreux entrent en Palestine, il n'est pas de ville ou de gros bourg qui ne présente un *malek*, ou *roi*, et certainement ces roitelets n'étaient

pas des rois indépendans, absolus. Cet emploi indistinct du nom de *roi* trouve son origine et ses motifs dans l'état politique de ces contrées. Primitivement, avant que les états se fussent engloutis les uns les autres, chaque peuple, régi par ses propres lois, avait son *malek*, son roi particulier. De grands conquérans, tels que Sésostris et Ninus, s'étant élevés, leur politique trouva convenable de conserver aux petits rois qui se soumirent volontairement, les états qu'ils possédaient, et se contenta de percevoir le tribut, c'est-à-dire qu'en laissant le *titre*, qui n'était rien, les conquérans prirent les *richesses*, qui étaient tout; et de là cette dénomination de *roi des rois*, dont nous trouvons le premier exemple dans Sésostris, mais dont probablement l'usage est bien antérieur. Réduits à l'obéissance et à la vassalité, ces *rois* inférieurs ne furent réellement que des gouverneurs de province, que des *satrapes*, selon l'expression de l'idiome persan; et nous trouvons la preuve inverse de cette synonymie dans un passage de Bérose, qui, né sujet des Perses, a écrit selon leur génie; il dit :

« Nabopolasar ayant appris la défection du » *satrape qui était préposé sur l'Égypte, la* » *Cœlésyrie* et *la Phénicie*, et ne se trouvant

» plus capable de soutenir les fatigues de la » guerre, il chargea son fils Nabukodonosor » de cette expédition, et mourut peu de temps » après. (*a*) »

La date de cette expédition et de la mort de Nabopol-asar nous est parfaitement connue pour être de l'an 605 à 604. Or nous savons avec la même certitude historique, qu'à cette époque il n'y avait en Égypte d'autre *satrape* que *le roi Nékos*, qui régna depuis 617 jusqu'en 602; et nous savons encore par Hérodote et par les livres hébreux, que Nékos n'était point préposé des rois de Babylone, mais bien l'ennemi puissant, le rival indépendant qui leur disputa la Judée et la Syrie jusqu'à l'Euphrate. (*b*) La bataille de Karkemis ou Kirkesium en 604, jugea la question contre lui. *Il se retira dans son royaume, et il ne reparut plus dans la terre* (ou pays) *de Judée*.

Bérose, historien célèbre par son savoir, n'a pu ignorer ces faits. Lorsqu'en cette occasion il emploie le mot *satrape*, c'est évidemment parce que, dans les idées asiatiques, il le juge synonyme du mot roi. (*c*) Le Syncelle

(*a*) Joseph. contr. Appion., lib 1, § 19.

(*b*) Reg., lib. II, c. XXIII, v. 29, etc. XXIV, v. 7.

(*c*) Ce mot persan *satrape* reçoit une explication

nous offre un autre exemple du même emploi de ce mot, par Alexandre Polyhistor, lorsqu'il dit, page 209 : « Alexandre Polyhistor rapporte » que Nabopolasar envoya vers Astyag, *sa-* » *trape* de Médie, etc. » Or il est constant qu'Astyag était *roi* indépendant...., et le Syncelle, page 14, nous avertit que Polyhistor copiait Bérose.

Quant à la suppression que *Nabon-asar* fit des actes et des noms de ses prédécesseurs, elle n'est pas en lui une preuve du pouvoir

instructive et curieuse de l'ancienne langue de l'Inde, le sanscrit, qui fut très-analogue à celle des Perses de Kyrus. En le décomposant, on y trouve deux *mots* qui signifient *maître du dais* ou *parasol* (*tshattra-pah* ou *pad*) ; ce qui nous apprend que jadis en Perse, comme aujourd'hui dans l'Inde et à la Chine, l'attribut honorifique des gouverneurs des provinces était de se faire porter le *parasol*, de rendre leurs sentences et décisions sous le *parasol*. Aussi lorsqu'en ces derniers temps nous avons eu à Paris des envoyés du shah de Perse, eux et leurs gens ont-ils été scandalisés de voir le parasol dans toutes les mains indistinctement. Notre industrie pour rendre ce meuble plus commode, a su le réduire à une seule tige ou bâton ; mais dans l'origine, il était monté sur deux et même sur quatre, et il était le dais dont les prêtres et les rois ont conservé le très-antique usage oriental, et dont notre climat nous a fait oublier le motif et l'intention.

royal, plus qu'elle ne le serait dans les pachas du Kaire, de Damas et de Bagdad; de tels procédés leur seraient possibles, sans avoir d'autre conséquence que de payer quelque amende. Seulement ici c'est un indice de félonie et de rébellion que semblent confirmer plusieurs circonstances.

En effet, après la mort de Nabonasar, l'an 733 (14 ans après la suppression des actes, en 747), on voit le roi de Ninive, *Salman-asar*, lever une colonie dans Babylone même et la déporter au pays de Samarie, à la place des Juifs qu'il venait de subjuguer et de déporter en Mésopotamie. Cet acte de souveraineté et de sévérité ne semble-t-il pas venir à la suite d'une rébellion qui aurait existé, sans pouvoir être punie du vivant de son auteur Nabonasar; mais à sa mort, le prince suzerain profitant de quelques troubles aurait recouvré ses droits; il aurait écarté des coupables trop nombreux pour être détruits sans danger et sans perte; et même en capitulant avec le parti influent, il eût continué de prendre les vice-rois dans la caste, avec la précaution de les changer souvent, comme on le voit dans Nabius, Chinzirus, Porus et Ilulaïus, qui n'occupent que 12 ans.

D'autre part, la liste officielle appelée *Kanon astronomique* de Ptolomée, affecte de donner aux princes de Babylone, depuis Nabon-asar, le nom de *rois chaldéens*, et non pas de rois *assyriens*. Or il est remarquable que les écrivains juifs authentiques, tels qu'*Isaïe*, *Jérémie* et l'auteur *des Rois*, appliquent exclusivement le nom de *Chaldéens* aux Babyloniens, et celui d'*Assyriens* aux rois de Ninive; (*a*) que ces Chaldéens étaient la caste *brahminique* et noble des Babyloniens, celle en qui résidait le sacerdoce et primitivement le pouvoir; que, par suite de la conquête des Assyriens, ces Brahmes vaincus avaient dû être privés de l'autorité civile;

(*a*) Les *Paralipomènes*, liv. II, chap. XXXIII, v. II, semblent faire exception, lorsqu'ils disent que le roi Manassé fut emmené captif à *Babylone* par *le roi des Assyriens*. Mais il ne faut pas oublier que cette tardive chronique n'a pu être rédigée avant le temps des Asmonéens, et qu'à cette époque, les écrivains juifs empruntaient déjà les idées et les expressions des Grecs, qui appelaient *Assyriens* les peuples de la Babylonie, en sorte que cet exemple même devient l'un des indices de la posthumité des Paralipomènes: ce livre, au chap. III, vers. 17 à 24, dénombre sept générations depuis le retour de Babylone; et cela seul, à 25 ans la génération, conduit jusqu'à l'an 363, c'est-à-dire 33 ans avant Alexandre.

que la garnison de Babylone avait dû être composée d'étrangers, et que même la colonie première introduite par Sémiramis en était formée en grande partie; mais par le laps de temps, dans un espace de 480 ans, l'esprit indigène et le sang arabe durent aussi reprendre l'ascendant que leur donnaient et la masse de population, et les habitudes de climat. Alors il est naturel de penser que la caste chaldéenne épiant l'occasion de ressaisir l'autorité, l'un de ses membres, *Nabon-asar*, profita de l'indolence ou de l'embarras des sultans de Ninive, pour affecter l'indépendance et convertir *en autorité royale* celle dont il put être revêtu, à titre de vice-roi, ou de pontife. (*a*) Dans un tel cas, on conçoit très-bien que cet *indigène*, considérant comme intrus les vice-rois qui l'auraient précédé et qui durent être des Ninivites, put vouloir supprimer leurs noms et leurs actes comme un monument de servitude; l'établissement de cette *nouvelle* puissance indigène et chaldéenne donnerait une explication très-naturelle d'un passage d'Isaïe, qui autrement demeure obscur.

(*a*) Comme il arrive assez souvent dans l'Inde ou dans la Turquie à des princes tributaires et à des pachas.

Au chapitre XXIII de cet écrivain, versets 13 et 14, on lit :

« Voici la terre des Chaldéens ; ce peuple
» n'était pas (auparavant). L'Assyrien la fonda
» (Babylone) pour les habitans du désert ; il
» éleva ses remparts, il bâtit ses palais, il l'é-
» tablit pour la ruine des nations. »

Ce chapitre ne porte pas de date, mais il vient à la suite du chapitre XX, qui traite de la prise d'*Azot*, par *Tartan*, général de Sennachérib, (*a*) et ce fait, peu antérieur au siége de Jérusalem par ce prince, appartient aux années 722 ou 723 avant notre ère. Comment, à cette époque, Isaïe a-t-il appelé *peuple nouveau* ou *race nouvelle* les Chaldéens, de qui les Juifs s'honoraient de tenir, par Abraham, leur origine déjà ancienne ? Cela ne peut se concevoir qu'en appliquant cette *nouveauté* à la puissance *ressuscitée* de la race *chaldéenne* par Nabonasar ; cette résurrection date de l'an 747, c'est-à-dire 25 ans auparavant, et là s'appliquent bien ces mots, *qui n'était pas* (*auparavant*). Le reste de la phrase s'accorde parfaitement avec le récit de Ktésias sur l'origine de Babylone.

(*a*) Voyez *Chronologie d'Hérodote*, t. 2, pag. 211, note (*a*).

D'ailleurs le sujet du chapitre XXIII, où est le passage cité, convient très-bien à cette période; car c'est un anathème contre la ville de Tyr, *frappée de grands maux et menacée de servitude.* Or, vers les années 731 et 732, Salmanasar (*a*) avait subjugué toutes les villes phéniciennes, excepté Tyr, qu'un siége prolongé réduisit aux abois. C'est à ce siége que fait allusion le prophète, et non pas, comme le prétendent quelques paraphrastes, au siége de Nabukodonosor, qui fut postérieur de plus de 120 ans. Tout porte donc à croire que réellement la puissance ninivite éprouva de la part des vice-rois de Babylone, dès avant l'affranchissement par Bélésys, ce que la puissance ottomane éprouve quelquefois de la part de ses grands vassaux, qui, pendant plusieurs années, conservant des apparences de soumission et de tribut, exercent tous les actes d'une autorité indépendante et d'une véritable royauté. La suite des faits va encore jeter du jour sur cette idée; et parce que nos renseignemens sur les rois babyloniens nous viennent presque uniquement de la liste appelée *Kanon de Ptolomée*, il n'est pas inutile de jeter un coup-

(*a*) Flav. Joseph., *Antiq. Judaic.*, lib. IX, cap. XIV, p. 506.

d'œil sur l'autorité de ce monument, contesté par quelques écrivains pour soutenir d'anciens préjugés. (*a*)

(*a*) Nous ne combattons point ici une opinion singulière de ***Michaelis***, qui, dans son livre ***de Geographiâ Hebræorum exterâ***, saisit une phrase de Strabon pour en induire qu'une *peuplade sauvage* et barbare, appelée jadis *Chalybes*, et plus récemment *Chaldies*, était venue des bords de la mer Noire conquérir et maîtriser Babylone, comme les Turkmans ont maîtrisé Bagdad et l'empire arabe. Pour soutenir cette hypothèse, Michaelis veut que les noms des rois babyloniens soient des noms russes; par conséquent il suppose que les Chalybes parlèrent un dialecte slave, quoique les meilleurs antiquaires ne fassent remonter l'origine des Slaves qu'aux premiers siècles de notre ère, où ces peuples émigrèrent, à ce qu'il paraît, des frontières de l'Indostan. D'autre part, outre que les étymologies qu'il allègue d'après Forster, sont forcées et imaginaires, on peut lui objecter que les noms de ***Nabu-kadnasar***, ***Balthásar***, etc., reçoivent une explication plus raisonnable de l'idiome arabe et chaldéen. Quant à la phrase de Strabon, lib. XII, pag. 549, nous remarquons d'abord avec ce géographe, qu'Homère, en citant le nom de *Chalybes*, paraît avoir ignoré celui de *Chaldæi*, et nous en inférons que ce dernier ne se serait introduit que depuis ce poète qui a écrit vers l'an 800 avant notre ère, c'est-à-dire quelques années avant ***Phul***, roi de Ninive. Or tous les anciens attestent que les Chaldéens ont existé à Babylone bien des siècles

CHAPITRE XI.

KANON ASTRONOMIQUE DE PTOLOMÉE.

C'est à l'érudit Joseph Scaliger que les chronologistes doivent les premières notions de ce

avant cette date, et ont existé comme caste sacerdotale et non militaire. Nous observons de plus que peu après le temps d'Homère, deux rois de Ninive, successeurs de *Phul*, exécutèrent de nombreuses déportations de peuples, et que de même qu'ils transplantèrent des familles cuthéennes à Samarie, ils purent déporter des familles chaldéennes chez les *Chalybes*, voisins des *Sapires*, cités par Sennachérib pour être l'un des peuples récemment subjugués par ses pères. D'ailleurs Strabon, au même endroit, nomme quatre peuples, à qui un changement semblable de nom était arrivé; les *Sanni*, jadis *Macrones*; les *Apaitæ*, jadis *Kerkitæ*; et d'autres, jadis appelés *Byzères*: n'est-il pas plus raisonnable d'attribuer ces changemens aux historiens qui auront employé d'autres idiomes que les anciens; de penser même que Darius a pu en être l'auteur dans le registre neuf et régulier qu'il fit composer pour l'empire perse. Toujours est-il vrai que Strabon peint les *Chaldæi Chalybes* comme des sauvages divisés entre eux, tous barbares, insociables, vivant de pêche, de

Kanon, ou *Catalogue régulateur*, tiré des écrits de l'astronome Ptolomée. Scaliger compulsant un manuscrit du Syncelle, alors inédit, y trouva cette pièce historique et s'empressa de la publier dans les premières années du 17e siècle; mais parce que le Syncelle produit deux et même trois versions de cette liste, toutes différentes l'une de l'autre, il s'éleva des doutes sur son utilité. Peu de temps après (en 1620), (*a*) Calvisius et Bainbridge fournirent de meilleurs moyens de l'apprécier, en publiant la copie des deux manuscrits de Théon, commentateur de Ptolomée. En 1652 la traduction du livre de *Georges le Syncelle*, par Goar, (*b*) sur un manuscrit autre que celui de Scaliger, offrit de nouvelles variantes quant aux noms; en 1663 le docte jésuite Petau, qui d'abord avait adopté la version de Scaliger, dans son Traité *de Doctrinâ temporum*, (*c*)

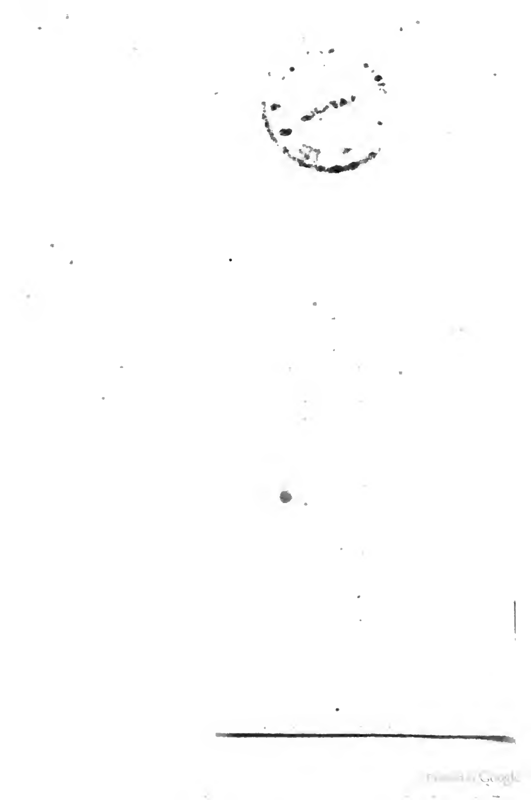
chasse et de gland, et il n'est pas probable que de telles hordes, peu nombreuses, aient fait une conquête aussi difficile que celle de Babylone, en dépit des rois de Ninive.

(*a*) Voyez *Procli Sphæra*, in-4°, à la fin.

(*b*) *Syncelli Chronographia*, in-fol.

(*c*) *Doctrina temporum*, tom. II, pag. 125, *année* 1627.

Nº I. KANON A…	…LLE… c GOAR. ECC…QUE.		B	…º IV. VARIANTES DE PETAU.
Nabonas…	…nanasar.		..5	



la répudia pour une meilleure que lui fournit un troisième manuscrit du même Théon. (*a*) Enfin le savant anglais Dodwell, dans une Dissertation très-bien raisonnée, (*b*) ayant confronté et discuté toutes les versions alors connues, et les opinions émises, donna un état clair et fixe à la question, qui consiste dans les articles suivans :

1° La liste n° I doit être considérée comme la plus conforme aux manuscrits de Théon, copiste de Ptolomée. Les chiffres ou nombres sont d'autant plus exacts, que l'auteur original, après chaque règne particulier, additionne le produit de tous les règnes précédens; ce qui interdit toute altération, en même temps que cette précaution nous montre combien peu les anciens comptaient sur l'attention et la fidélité de leurs copistes.

Les numéros II, III et IV représentent les variantes données par *Scaliger*, par *Petau* et par le Syncelle, édition de Goar.

(*a*) Voyez *Rationarium temporum*, à la fin. Petau ne cite pas le numéro du manuscrit ; mais c'est celui de la bibliothèque impériale, coté 2497 ; un autre, coté 2494, pag. 126, appuie celui-là.

(*b*) In-8°, 1684. Appendice aux Dissertations sur saint Cyprien.

Elles servent à prouver cette incurie des copistes, puisque les noms propres qui composent ces listes sont quelquefois altérés de plusieurs manières (par exemple *Iluarodamus*) : ce doit donc être une *vérité, un principe de critique* pour tout esprit impartial, que « toutes les » fois qu'il n'existe qu'un ou deux manuscrits » d'un ouvrage ancien, on n'a aucune garan- » tie, aucune certitude morale de son iden- » tité avec l'ouvrage original tel qu'il sortit » des mains de l'auteur. » Parmi les livres anciens que nous possédons, en est-il beaucoup qui aient satisfait à cette condition?

2° Dans la version qu'il nomme *astronomique*, n° II A, et qu'il prétend avoir copié de Ptolomée, l'on voit que le Syncelle a osé, selon sa coutume, altérer et changer la durée de plusieurs règnes, en donnant, par exemple, *à Saosduchius* 9 ans au lieu de 20; *à Nabonadius* 34 au lieu de 17; *à Iluarodam* 3 au lieu de 2, etc., que portent généralement les manuscrits de Théon.

3° Enfin, la version intitulée *Calcul ecclésiastique*, n.° II B, dont l'auteur premier semble être Africanus, chef des chronologistes chrétiens; cette version offre des preuves irrécusables de la négligence, de l'ignorance

même, et du défaut de critique de ces anciens compilateurs..................

Premièrement, dans la confusion qu'ils font de personnages très-différens, en croyant, par exemple, que Nabonasar est le même que Salmanasar; que Nabonadius est le même qu'Astyages, ou Darius, ou Assuérus, ou Artaxercès.

Secondement, dans une autre confusion qu'ils font du règne de Kyrus à Ekbatane, qui réellement veut 30 ans, avec le règne de Kyrus à Babylone, qui n'en veut que 9.

Troisièmement, dans la licence qu'ils prennent de changer arbitrairement la durée bien connue de divers règnes, tels que celui de Nabonasar, de Nabius, d'Iluarodam, de Nabonide, de Kyrus, d'Ochus, etc., et cela afin de retrouver la somme d'addition finale exigée par le Kanon : enfin dans leur incurie à remplir même cette condition; car le calcul ecclésiastique, au lieu de fournir 424 ans juste après Alexandre, rend 426 ans 4 mois, par l'introduction inutile des 7 mois du Mage des 7 de Sogdien, et des 2 mois de Xercès II, et la surcharge d'une année sur un autre prince.

Par ces exemples pris dans un sujet impor-

tant et célèbre, l'on peut juger du caractère des anciens écrivains dits ecclésiastiques, qui tous offrent plus ou moins de semblables anachronismes.

La liste authentique des rois chaldéens de Babylone étant ainsi éclaircie et fixée, l'on demande quel a été son auteur? Il fut antérieur à Ptolomée, puisque le Syncelle remarque, page 206, « que les astronomes chal- » déens et les mathématiciens grecs s'en ser- » vaient le plus habituellement pour tirer leurs » horoscopes, ainsi que *l'atteste* le *très-savant* » *Ptolomée*. »

Donc ce *kanon* ou *règle* du temps était bien antérieur à cet astronome et même à Hipparque, de qui Ptolomée a tout emprunté. Aussi voyons-nous Hipparque désigner quelques éclipses par les noms de certains princes que le kanon nous offre. Dodwell, qui a médité ce sujet, a pensé que la rédaction première de *ce régulateur du temps* devait appartenir à Bérose, ce prêtre chaldéen dont nous avons souvent parlé.

En faveur de cette opinion, nous voyons plus de motifs encore que n'en a exposé Dodwell.

1° L'analogie et presque l'identité du frag-

ment de Bérose cité par Fl. Josèphe, (*a*) où les rois de Babylone, depuis Nabopolasar, sont nommés et classés comme dans la liste. Et si l'on objecte que dans le livre contre Appion, Nabopolasar a 29 ans au lieu de 21, nous répondons qu'Eusèbe, dans sa Préparation évangélique, liv. IX, chap. XL, et le Syncelle, (*b*) dans sa Chronographie, p. 220, en citant le même texte de Bérose d'après Josèphe, donnent 21 ans à Nabopolasar; en sorte que Dodwell a eu raison d'attribuer l'erreur du livre contre Appion, au copiste, qui au lieu d'écrire les mots grecs *eikosi en'*, *vingt-un*, a écrit *eikosi ennea*, *vingt-neuf*. Il y a cent exemples pareils.

2° La double qualité d'historien et d'astronome réunie dans la personne de Bérose, qui, pour établir les calculs et les prédictions astrologiques dont l'exactitude le rendit si célèbre en Grèce, eut besoin d'une mesure de temps très-précise, et eut, à titre d'historien, les moyens de la choisir dans les annales les mieux constatées.

(*a*) Joseph. cont. Appion., liv. 1er, § 19.

(*b*) Le Syncelle cite Bérose, mais il est très-douteux qu'il ait eu ce livre en main; car il n'en cite pas un passage original qui ne se trouve ailleurs.

3° Le passage de Pline, qui dit que Bérose donnait aux observations babyloniennes *une durée de 480 ans.*

Donc Bérose avait dressé ce calcul sommaire de 480 ans.

4° L'époque même à laquelle se termina d'abord le *Kanon astronomique*, laquelle fut la mort d'Alexandre : n'était-il pas naturel que Bérose terminât sa Chronologie à cette époque célèbre, qui était aussi celle de sa propre naissance? (*a*)

5° Enfin le titre de *chaldéens* donné à ces *rois* est encore une induction favorable, en ce que si l'auteur eût été Grec, il les eût appelés *assyriens*, selon l'usage d'Hérodote et de presque tous les auteurs grecs : il n'appartenait qu'à un indigène, à un prêtre babylonien tel que Bérose, de faire cette distinction savante dont nous trouvons l'exemple parallèle chez les écrivains juifs, avec cette particularité que l'orthographe de Bérose se rapproche de la leur autant que le permet la langue grecque.

Le lecteur a pu remarquer que dans le Kanon astronomique se trouvent supprimés les noms de plusieurs princes mentionnés par les

(*a*) *Voyez* ci-devant, note de la page 143.

historiens ; par exemple, l'on n'y voit point la reine *Nitocris* d'Hérodote, et ce silence achève de prouver ce que nous avons dit, c'est-à-dire qu'elle ne fut que *régente* sous le règne de son époux *Nabokolasar,* qui est Nabukodonosor... On ne voit pas non plus, après Cambyse, le mage *Smerdis,* quoique mentionné par Ktésias et par Hérodote, ni Laboroso-achod, quoique cité dans le fragment de Bérose lui-même (en Josèphe). Ces omissions néanmoins ne sont pas des oublis, ni des lacunes ; elles sont le résultat d'un système réfléchi qui n'a pas voulu embarrasser et troubler le calcul, en y introduisant des fractions d'années ; en effet, Smerdis ne régna que 7 mois ; mais Cambyse resta 7 ans et 5 mois, la liste, en lui comptant 8 ans entiers, compense le temps de Smerdis. La même chose a lieu pour Laboroso-achod, pour Arsès, etc., dont les mois sont reversés sur leurs prédécesseurs. (*a*) Quant à la liaison de cette chronologie babylonienne à notre ère chrétienne, elle s'est opérée avec aisance, facilité et certitude, par les dates des règnes d'A-

(*a*) Fréret et les missionnaires ont remarqué que le même système existe dans la chronologie des Chinois, qui supprime les noms des rois lorsqu'ils ont régné moins d'une année.

lexandre, de Darius-Hystaspe, de son fils Xercès, etc., dates sur lesquelles la série des jeux olympiques ne laisse aucun doute. Ainsi nous avons jusqu'à l'an 747 avant J.-C. une échelle continue qui nous fournit un terme de comparaison exact pour juger du degré d'instruction des auteurs qui, comme Hérodote, ont parlé de quelque événement, de quelque roi babylonien, dans le cours de cette période jusqu'à Kyrus qui la termine. Ce sujet va nous occuper dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XII.

ROIS DE BABYLONE JUSQU'À NABUKODONOSOR.

En ayant le mérite exclusif de nous donner la liste des rois babyloniens depuis Nabonasar, le Kanon astronomique n'y a pas joint celui de nous donner des détails instructifs sur leurs règnes, et l'on n'y supplée que très-imparfaitement par d'autres auteurs. Sans un passage du Syncelle, nous ignorerions pourquoi les rois antérieurs n'ont laissé aucune trace : il

paraît que Nabonasar, en brûlant leurs actes, ne fit qu'imiter l'exemple de Ninus, qui, selon l'historien syrien Mar-Ibas, (*a*) brûla aussi les histoires des rois qui l'avaient précédé. Le règne de Nabonasar, qui forme une ère, s'ouvrit le 26 février de l'an 747 avant J.-C. à midi. A cette époque dut régner à Ninive *Teglat-Phal-asar*, qui l'an 742 s'empara de Damas et enleva quelques tribus juives. Il faut croire que Nabonasar lui parut trop puissant pour l'attaquer, et qu'il se contenta d'une apparence de tribut et de vassalité, comme il arrive quelquefois à la Porte ottomane, en des cas semblables. La dernière année de Nabonasar, en 734, paraît coïncider avec le temps où Salmanasar, autre roi de Ninive, était occupé d'une guerre opiniâtre contre les villes phéniciennes; ce prince prit Samarie et déporta les tribus juives en 730. Nabius, successeur de Nabonasar, n'avait régné que deux ans: Xinzirus et Porus, qui régnèrent 5 ans, avaient succédé à Nabius et virent Salmanasar enlever une colonie de Babyloniens qui furent déportés à Samarie. Nous avons dit que cet acte indique un retour de puissance da la part des Ninivites sur les Babyloniens.

(*a*) *Voyez* Moïse de Chorène, chap. XIII, pag. 40.

En 726 régna Ilulaïus, à l'époque où Sennachérib dut succéder à Salmanasar. En 721, à *Ilulaïus* succéda Mardok-empad, le Mérodak-Baladan des Hébreux, et le Bélésys de Ktésias... Cette année fut la première de Sardanapale *Asar-adonphal*, fils de Sennachérib, et il semble que Mérodak lui dut sa nomination ou sa confirmation.

Depuis Mérodak jusqu'à *Saos-Duchœus*, en 667, sept règnes et deux interrègnes remplissent la courte durée de 54 ans; ce qui indique un état de troubles civils, et de partis contraires qui se disputent le pouvoir.

Parallèlement chez les Mèdes régnait Déïokès, qui, assez occupé de son intérieur, ne dut point inquiéter les Babyloniens. Saos-Duchæus, par son règne de 20 ans, indique un état de choses plus affermi, à raison de l'ascendant d'un des partis. Ce dut être lui dont les généraux emmenèrent captif à Babylone, Manassé, roi de Juda, mort en 652. Le livre des Rois, plus authentique que les Paralipomènes, ne dit rien de ce fait, d'ailleurs peu important. En 645 régna *Kinil-Adan* qui serait le Nabukodon-osor de Judith, si saint Jérôme ne nous avertissait formellement que dès son temps les Juifs, malgré leur zele dévot,

reconnaissaient ce livre pour être apocryphe, ainsi que le livre encore plus romanesque intitulé *Tobie*. Si le lecteur veut jeter l'œil sur la note ci-jointe, il y verra les preuves de cette apocryphité admise par tous les bons critiques. (*a*)

(*a*) *Apud Hebræos liber Judith inter apocrypha legitur.... Hieronymi opera*, tom. 1, pag. 1170, in-fol., 1693.

Le savant Bernard de Montfaucon a voulu prouver l'authenticité du livre et du fait ; mais sa dissertation, composée dans sa jeunesse, ne s'appuie que sur des anachronismes, ou sur des hypothèses, et ne sauve ni les contradictions palpables, ni l'ignorance évidente de l'anonyme, tant en géographie qu'en chronologie. Le lecteur peut lui-même en juger par ce précis de Judith que nous lui soumettons.

TEXTE DE JUDITH.

Version latine ou vulgate.	*Version grecque.*
Arphaxad, roi des Mèdes, avait subjugué beaucoup de peuples, et il avait bâti une grande ville qu'il nomma *Ecbatan;* et *l'an* 12 de son règne, *Nabukodonosor*, roi des Assy-	*L'an* 12 de Nabukodonosor qui régna sur les Assyriens dans Ninive; au temps d'Arphaxad qui régna sur les Mèdes dans Egbatanes qu'il avait bâtie : en ce temps-là le roi Nabu-

Le livre intitulé *Chronologie d'Hérodote*, prouve, page 150, que Kynil-Adan est le Na-

riens, qui régnait dans Ninive, combattit Arphaxad, et il le vainquit dans la grande *plaine de Ragau*, *près l'Euphrate et le Tigre*.... Et l'an 13 de son règne, Nubukodonosor envoya Holophernus... *Eliakim* était alors grand-prêtre à Jérusalem, etc.

kodonosor fit la guerre au roi Arphaxad..... Et l'an 17, Nabukodonosor combattit Arphaxad, le défit dans les montagnes de Ragau, le perça de traits, et l'extermina jusqu'à ce jour; et l'an 18, Nabukodonosor envoya Holophernus contre les enfans d'Israël qui revenaient de captivité. *Ioakim* était grand-prêtre à Jérusalem, etc.

Arphaxad, roi à Ecbatanes, périssant dans une guerre contre les Assyriens, ne peut être que ***Phraortès qui périt dans son expédition contre les Assyriens de Ninive***, comme nous l'a dit Hérodote. Mais Ecbatanes fut bâtie par ***Deïokès*** et non par son fils ***Phraortès***. Ce roi mède périt l'an 636 : à cette époque Josias, âgé de onze ans, était dans l'an troisième de son règne, ou plutôt de la régence du grand-prêtre ***Helqiah***..... ***Les Juifs revenaient de captivité***..... De quelle captivité? Il y avait déjà 16 ans que ***Manassès*** était mort. Pourquoi le nom de ***Helqiah*** est-il altéré et différent dans les deux versions? La plus ancienne, qui est le grec, donne six ans de durée à la guerre; la version vulgate fait périr Arphaxad dans la même an-

nibrus de Ktésias dans l'anecdote de Parsodas, laquelle se place entre les années 633 et 627.....

née, l'an 12 de *Nabukodonoso r*..... Il est bien vrai que l'an 636 se trouve être l'an 11 de *Kynil-Adan;* mais alors l'une des versions s'est permis d'altérer le texte. Quel fut ce texte original? on l'ignore. L'hébreu qui a servi de modèle au latin, est mutilé : il a été fait sur le grec qu'il a abrégé et tronqué, comme font tous les extraits. Le grec est d'accord avec la version syriaque, très-ancienne aussi; mais ni l'une ni l'autre ne sont l'original qui a péri. Le latin cadre mieux avec la chronologie d'Hérodote, sur laquelle il a été calculé ou corrigé. Mais Hérodote dit que les Ninivites étaient indépendans, qu'ils étaient délaissés de tous les autres Assyriens; et l'histoire de Parsodas en Ktésias nous montre Kynil-Adan-Nanibrus, vassal d'Artœus-Kyaxarès.

Dira-t-on que ce Nabukodonosor qui régna dans Ninive, fut un *roi indigène* à nous inconnu? En effet, l'auteur de Judith n'exprime pas qu'il fut roi de Babylone. Mais alors où est son garant? et lorsque ensuite il ajoute que Judith vécut jusqu'à l'âge de 105 ans (plus de 70 ans après cette guerre); qu'*Israël ne fut plus troublé de son vivant ni long-temps après* (dès 609, Josias fut tué et le pays conquis par Nékos); et lorsque dans le cantique de Judith, il dit *le Perse a frémi de son audace, le Mède a été troublé de sa force;* tous ces anachronismes ne décèlent-ils pas clairement la posthumité et l'ignorance de l'auteur. D'ailleurs sa géographie est un renversement mani-

Il semblerait que Nanibrus aurait succédé à Saos-Duchæus, comme à son père, sous le bon plaisir des rois mèdes.

Après Kynil-Adan, en 625, règne Nabopolasar qui est le premier *Labynet* d'Hérodote. C'est de lui que parle cet historien, lorsqu'après la bataille entre les Lydiens et les Mèdes, interrompue le 3 février au matin, par la célèbre éclipse de Thalès, il dit : « Syennèsis,

feste, lorsque, traçant la marche d'Holopherne, il le fait partir de Ninive, le conduit en Cilicie jusqu'au mont *Angé*, ou plutôt *Argæus* : puis de Cilicie lui fait *passer* l'Euphrate pour l'établir en *Mésopotamie*, et *y ruiner toutes les villes fortes qui y étaient*, *depuis le torrent de Mambré* (qui est en Palestine) jusqu'à la mer *Méditerranée*. En voyant une faute si grossière ajoutée à tant d'autres invraisemblances, on se range à l'avis de ceux qui dans le livre intitulé *Judith*, voient un roman écrit au temps des Machabées, pour exciter le patriotisme juif contre la tyrannie des rois grecs. Il est possible que dans d'autres guerres, il y ait eu quelque anecdote semblable, et que quelque captive juive enlevée par un chef de troupe, l'ait tué, comme on le dit de Judith ; mais les détails de ce livre sont tels, qu'il n'a pu être composé que par la femme même qui en fut le témoin et le héros (hypothèse absurde), ou par l'écrivain dramatique qui les puisa dans son imagination. Au reste de tous les apocryphes juifs.., c'est le roman le mieux écrit et le plus intéressant.

» roi de Cilicie, et Labynet, roi de Babylone, » furent les médiateurs de la paix; ils hâtèrent » le traité, et ils l'assurèrent par un mariage. »

Ici le texte et le bon sens s'accordent à vouloir que si Syennèsis et Labynet furent présens, ils furent auxiliaires et sans doute vassaux, l'un du Lydien, l'autre du Mède; ceci cadre bien avec le récit de Ktésias : mais, dira-t-on, si la bataille eut lieu le 3 février au matin, et si le règne de Nabopolasar ne date que du 26 de ce mois (l'an 625), comment Hérodote l'appelle-t-il déjà roi? Cette difficulté se résout très-bien, en disant que Nabopolasar dut être le fils de Nanibrus-Kynil-Adan; qu'en sa qualité d'héritier, il put conduire le subside, même depuis quatre ans que durait cette guerre, et que son père étant mort l'année 624, cette année ne compte pas pour Nabopolasar, quoique déjà roi, attendu que dans cette liste les années appartiennent toujours aux princes qui les commencent. D'ailleurs Hérodote a pu lui anticiper le nom de roi.

Quant à la date de l'éclipse de Thalès au 3 février de l'an 625 avant J.-C., telle que nous l'admettons, elle résulte si positivement du texte d'Hérodote, que nous la croyons immuable (*voyez* la Chronologie d'Hérodote,

page 7 et suivantes). Si donc aujourd'hui les calculs de nos astronomes représentent cette éclipse comme arrivée trop matin pour avoir été visible dans l'Asie mineure, il faut ou que leurs théories n'aient pas encore atteint une entière perfection, ou que le fait ait subi quelque altération de la part des narrateurs. Le savant auteur d'un ouvrage récent n'hésite pas à préférer cette seconde opinion lorsqu'il regarde cette éclipse comme *une fiction d'Hérodote ou de ses auteurs;* (*a*) mais en mettant à part l'infaillibilité de nos astronomes, il est ici des considérations morales que l'on ne peut écarter légèrement.

D'abord on ne voit pas comment les historiens babyloniens, mèdes et lydiens, intéressés au fait, ont pu s'entendre pour imaginer une *fiction* sans base; encore moins comment Hérodote, voyageur étranger, impartial et d'un caractère éminemment sincère, a pu consulter les livres et converser avec les savans de ces divers peuples, sans trouver et sans noter quelque doute, s'il y en eut, sur un fait si remarquable, lui qui nous répète cette phrase de candeur : « Voilà ce que disent les uns; mais

(*a*) *Abrégé d'astronomie théorique et pratique*, par M. Delambre, pag. 335.

» les autres prétendent que cela se passa au-
» trement. »

Ensuite l'on doit remarquer qu'ici l'éclipse n'est pas l'accessoire, la broderie du fait, mais le fait principal lui-même, la cause occasionelle et déterminante d'un traité qui changeà l'état politique de l'Asie, et cela de la manière la plus notoire, la plus remarquable, puisqu'une grande guerre fut terminée brusquement par l'un de ces prodiges célestes qui excitaient une terreur générale chez les anciens peuples. Ce fut encore une suite de l'éclipse, que le siége de Ninive par Kyaxarès, et son interruption par les Scythes, qui poussèrent jusqu'à Ascalon, où les *arrêta Psammetik, roi d'Egypte.* Cette dernière anecdote, Hérodote la tient des prêtres égyptiens, comme il tient des Chaldéens celle de Labynet. Conçoit-on qu'il ait lié tous ces traits en un même récit, sans avoir fait une sorte de collation avec ces divers auteurs, et sans les avoir questionnés sur une éclipse aussi remarquable?

D'autre part, l'astronome, qui inculpe si facilement l'histoire de *fiction*, peut-il bien nous garantir la certitude mathématique des méthodes adoptées? Sans doute les Tables de la lune dressées par M. Burgh sont plus parfai-

tes que celles de Mayer et de Mason ; mais ne reste-t-il rien à y ajouter ? par quels moyens sont-elles établies ? N'est-ce pas en prenant pour jalons certaines éclipses de Ptolomée ? Or que penser de l'exactitude de cet astronome, si quelques-unes de ses éclipses ne cadrent point avec les autres ? Pour obtempérer à ces éclipses, l'on a supposé au mouvement de la lune une accélération progressive représentée dans le calcul par une *équation* séculaire qui, pour l'an 625 avant J.-C., s'élève à environ *un degré et demi :* mais ne serait-ce pas ici la *fiction ;* car si à la longitude donnée par les tables pour cette année-là, on ajoute l'équation $1^{o}\ ^{1}/_{2}$, l'accélération se trouve beaucoup plus grande en ces temps anciens que dans les temps modernes, et cela est l'inverse du système régnant qui admet l'accélération croissante à mesure qu'elle s'approche de ces derniers. Ce système se trouve donc ici en contradiction avec lui-même, et sans doute c'est pour avoir senti cette contradiction, qu'un illustre astronome allemand, M. le baron de Zach, a proposé dans ses Tables de la lune, page 3, *de ne considérer les équations séculaires en longitude et en anomalie moyenne comme positives, c'est-à-dire croissantes, qu'après l'an* 1700 (de no-

tre ère), *et comme négatives ou décroissantes*, *avant* 1700. Alors le lieu moyen de la lune, au moment de l'éclipse du 3 février 625, moins avancé de 3 degrés qu'on ne le suppose, exigera que l'on augmente sa longitude (pour joindre le soleil) d'un espace qui, calculé en temps, peut retarder l'éclipse de près de 6 heures et la représenter comme arrivée entre 8 heures du matin et midi. L'on s'est donc trop pressé d'inculper l'exactitude d'Hérodote, et cette diversité d'opinion entre de savans astronomes, prouve que la science n'en est pas encore au point de prononcer d'emblée sur les historiens. De plus, il est dans les éclipses des incidens singuliers qui peuvent accroître leurs effets ténébreux d'une manière incompréhensible même pour les astronomes. Mæstlin, de qui fut élève Kepler, en cite un exemple frappant dans l'éclipse de soleil observée à Tubingen le 12 octobre 1605. *Commencement* à 1^h $40'$ après midi. *Fin* à 3^h $6'$ temps vrai. *Grandeur*, 10 doigts $1/3$ ou $2/5$. « Vers le milieu de
» cette éclipse, dit Mæstlin, le ciel étant par-
» faitement pur, survint tout à coup une obs-
» curité semblable au crépuscule du soir, à
» tel point que l'on put voir *Vénus*, quoique
» rapprochée du soleil à 21 degrés, que les vi-

» gnerons occupés à vendanger eurent peine à
» discerner les grappes, et que les maisons dis-
» parurent dans l'ombre. »

Voilà l'effet que produirait une éclipse totale, et néanmoins il s'en fallait 4 minutes que dans celle-ci le disque du soleil fût masqué : concluons que le récit d'Hérodote mérite une attention particulière et qu'il peut devenir un point de mire utile à nos astronomes. Revenons à notre sujet.

L'invasion des Scythes étant survenue, Kyaxarès fut réduit pendant 18 ans à être leur tributaire ou leur ennemi impuissant ; pendant cet intervalle, le roi de Babylone protégé par ses fleuves, par ses canaux, par les inexpugnables remparts de sa ville, put braver la cavalerie scythe, ou la paralyser, comme Psammitik, par des présens annuels ; et profitant de la faiblesse de Kyaxarès, il put cesser d'être son vassal, et devenir seulement son allié. C'est ce qui se déduit d'un passage d'Alexandre Polyhistor cité par le Syncelle, page 220, lequel nous apprend (*a*) « qu'Astibaras (Kya-
» xarès) accorda sa fille Aroïté à la demande

(*a*) Et cela d'après Bérose, puisque le Syncelle remarque, page 16, que Polyhistor copie ou suit habituellement Bérose.

» que lui en fit Nabopolasar pour son fils Na» bukodonosor. » Cet événement correspond aux années 607 ou 606. Il en résulte que Nabopolasar dut être le premier roi babylonien à la fois héréditaire et indépendant : en sorte que Babylone, vassale depuis sa fondation, en 1193, ne paraît avoir été capitale souveraine et indépendante, que vers les années postérieures à 625, quoique Hérodote lui attribue cet état sitôt après la subversion de Ninive en 717.

CHAPITRE XIII.

RÈGNE DE NABOPOLASAR, DIT NABUKODONOSOR.

Il n'existe pas de doute sur l'identité du Nabokolasar de la liste babylonienne, avec le Nabukodonosor des Hébreux. (*a*) Le règne brillant de ce prince semble avoir été le résultat

(*a*) Nabo-kol-asar s'explique bien, *prophète tout victorieux* ou *vainqueur de tout*. Dans Nabo-kadnasar, le mot *kadn* doit être le syriaque *gad*, signifiant *la fortune*. Aussi les Arabes ont-ils rendu ce mot par *bakt-nasar*, vainqueur fortuné. *Kadn* pourrait être aussi le mot arabe *gadd-an*, *multum*.

naturel des trois précédens, qui pendant 60 ans de paix affermirent l'autorité, et accumulèrent les moyens de puissance qu'offrait un pays extrêmement fertile. D'autre part, l'emploi que Nabukodonosor fit de ces moyens, fut aussi le résultat de sa situation politique vis-à-vis de ses voisins. A l'est et au nord l'empire mède lui opposait une barrière menaçante; à l'ouest les petits états syriens, phéniciens et juifs, divisés et affaiblis, offraient une proie plus facile à son ambition : elle y prit son cours; mais parce que la résistance prolongée des villes de Tyr et de Jérusalem nécessita de sa part diverses expéditions répétées dont on a confondu quelques dates, il est nécessaire d'établir un ordre clair dans cette partie.

La première année du règne de Nabukodonosor est fixée par le kanon astronomique, à l'an 604 avant J.-C. : cette date devient un point de départ précis pour tous les faits relatifs soit antérieurs, soit postérieurs.

Jérémie dont l'autorité, comme écrivain contemporain, est prépondérante ici pendant une période de plus de quarante ans; Jérémie remarque (*a*) en trois chapitres différens, que

(*a*) Jérém., chap. XXV, v. 1; chap. XXXVI, v. 1, et chap. XLVI.

l'an premier de Nabukodonosor fut l'an 4 de Ihouaqim, fils de Josias. Par conséquent le règne de Ihouaqim date de l'an 607, et la mort de Josias, son père, se place à l'an 608. Ce prince avait régné 31 ans; par conséquent il avait commencé l'an 638. Jérémie ajoute, chap. xxv, que cette quatrième année de Ihouaqim fut la vingt-troisième depuis l'an 13 de Josias, où Jérémie avait commencé sa mission prophétique. Ces 23 ans avant et compris l'an 604, remontent à l'an 626 inclus. Si l'on ajoutait 13 années pleines, on aurait 639; mais la treizième année de Josias doit se fondre dans la première des 23, et n'être que l'an 626, afin que la première de Josias reste l'an 638, comme l'exige le calcul premier de Jérémie.

Josias périt dans une bataille qu'il livra à Nékos, roi d'Égypte. Ce fils de Psammitik avait commencé de régner l'an 617; par conséquent l'an 608 fut la dixième année de son règne. (*a*) « Il avait entrepris, nous dit Hé» rodote, de creuser le canal qui conduit à
» la mer Rouge : 120,000 ouvriers périrent
» dans ce travail. Ce prince l'interrompit sur
» la réponse d'un oracle qui déclara qu'il tra-

(*a*) Hérod., liv. II, nos 158 et 159.

» vaillait pour le *barbare* : les Égyptiens ap-
» pellent *barbares* tous ceux qui ne parlent
» pas leur langue. »

Ce barbare est clairement le Babylonien Nabopolasar, dont la puissance commença vers l'année 610 ou 611, d'alarmer Nékos. La réponse de l'oracle suppose une question provocative : on devine aisément que ce fut Nékos qui dicta l'oracle, afin d'avoir un motif plausible de renoncer au canal, et de venir conquérir la Syrie. Hérodote a clairement désigné la défaite de Josias, lorsqu'il ajoute « que
» Nékos livra sur terre une bataille aux Sy-
» riens, près de Magdol, (*a*) et qu'après avoir
» remporté la victoire, il prit Kadyt-is, ville
» considérable de la Syrie. »

Cette ville de Kadyt-is n'est autre chose que Jérusalem (la sainte *Salem*), comme l'a très-bien vu Danville. Les Arabes ont con-

(*a*) Le livre de Jérémie, chap. XLVI, écrit aussi *Magdoul* ; mais celui des Rois est plus correct lorsqu'il écrit *Magdou* ou *Mageddo*, attendu qu'il est contre toute vraisemblance que Josias soit aller combattre à *Magdol* qui est près de Peluse en Égypte, tandis qu'il est naturel qu'il se soit opposé à Nékos, près de *Mageddo*, ville de Palestine, d'où il fut ramené mourant à Jérusalem.

servé l'usage de l'appeler la *Sainte* par excellence, *el Qods*. Sans doute les Chaldéens et les Syriens lui donnèrent le même nom, qui dans leur dialecte est *Qadouta*, dont Hérodote rend bien l'orthographe quand il écrit Kadyt-is, puisque dans l'ancien grec, l'*y* remplace sans cesse l'*ou* oriental, ainsi *Bérytos* est *Bérout*; *Ankyra* est *Angourié*, comme *Sylla* est en latin *Sulla*, etc.

Nékos vainqueur déposa Ihouakas que les Juifs avaient élu après la mort de Josias; lui ayant substitué Ihouaqim son frère, il s'occupa de conquérir la Syrie de proche en proche jusqu'à l'Euphrate. Voilà cette prétendue *rébellion du satrape* d'Égypte dont parle Bérose en Josèphe (contr. App., lib. I. § 19), laquelle détermina Nabopolasar à envoyer contre lui Nabukodonosor, son fils, à la tête d'une puissante armée. Josias avait péri en 608; Iouakas n'avait régné que trois mois; Ihouaqim avait été installé en 607; les conquêtes de Nékos se firent en cette même année et pendant 606 et 605.... Il avait à subjuguer plusieurs petits états assez reluctans, tels que les Philistins, les Phéniciens, les rois de Damas, de Hama, de Hems, etc. En 605 il passe l'Euphrate et entre en Mésopotamie.

Nabopolasar alarmé envoie contre lui Nabukodonosor, probablement en automne. Les armées se rencontrent, la bataille de Karchemis se livre en 604 (*a*). Nékos, complètement défait, se sauve en Égypte, *d'où il ne sortit plus*, dit le livre des Rois. Nabukodonosor le poursuit rapidement jusqu'à la frontière d'Égypte. Il apprend la mort de son père : il avait à se venger du roi de Judée, Ihouaqim, créature de Nékos; mais il était encore plus pressé d'aller prendre possession d'un trône récemment élevé. « Dans ces circonstances, dit Bérose, » il mit ordre aux affaires d'Égypte, de Cœlé- » syrie et des pays adjacens; et confiant à des » chefs dévoués la conduite des nombreux pri- » sonniers syriens, juifs, phéniciens, égyp- » tiens qu'il emmenait, il partit avec peu de » troupes, traversa le désert à grandes jour- » nées, et arriva à Babylone où les *Chaldéens* » lui remirent le gouvernement, et il succéda » à tous les états de son père. (*b*) »

Voilà donc en l'an 604, 4e année de Ihouaqim, Nabukononosor qui devient roi, évacue

(*a*) En la quatrième de Ihouaqim, première de Nabukodnosor, Jérémie, chap. XLVI.

(*b*) Joseph., cont. App., liv. 1, § 19.

la Syrie, et se rend à Babylone. N'est-ce pas à cette époque qu'il faut placer le tribut dont parle le livre des Rois, (*a*) lorsqu'il dit : « *Ihouaqim était âgé de* 25 *ans quand il* » *régna, et il régna onze ans?* En son règne » vint Nabukodonosor, roi de Babylone, qui » lui imposa un tribut.... Ihouaqim le paya » pendant trois ans (604, 603, 602), puis il » se révolta; alors Nabukodonosor envoya » contre le pays de Juda des partis (*latrones*) » de Chaldéens, de Syriens, de Moabites, » d'Ammonites, etc., qui le désolèrent, (*b*) et » le reste des actions de *Ihouaqim* est écrit » dans les archives des rois. Ce prince s'en- » dormit avec ses pères.... Son fils *Ihouakin*, » âgé de 18 ans, régna à sa place pendant » trois mois.... et les généraux de Nabukodo- » nosor vinrent l'assiéger; puis ce roi accourut » lui-même, et Ihouakin étant sorti au-devant » de lui, se rendit à discrétion, et fut em-

(*a*) Reg. II, chap. XXIV, v. 5.

(*b*) Ces déprédations datent de 601, qui est la septième année de Ihouaqim. Josèphe est donc en erreur palpable, lorsqu'il dit qu'en l'an 8 de ce prince (l'an 600), Nabukodonosor vint avec une grande armée lui imposer tribut. Josèphe a mal à propos fait partir de là les trois ans de ce tribut.

» mené à Babylone, l'an 8 du règne de Nabu-
» kodonosor (597). »

Maintenant ajoutons à ces faits la circonstance du mariage de Nabukodonosor avec la fille de Kyaxar, *du vivant de Nabopolasar,* c'est-à-dire en l'an 606 ou 605, lorsque les succès alarmans de Nékos étaient la cause probable de cette alliance, et nous verrons un accord d'événemens et de dates qui donne à ce tableau toute la vraisemblance historique. Pourquoi donc Alexandre Polyhistor nous dit-il (*a*) « que sous le règne de *Ioachim,* roi de Jé-
» rusalem, le prophète Jérémie ayant surpris
» les Juifs qui sacrifiaient à une idole d'or
» appelée *Baal,* et leur ayant prédit des ca-
» lamités prêtes à fondre, Ioachim ordonna
» *de saisir le prophète pour le brûler.* Mais
» Jérémie insista et assura que le feu ne serait
» employé qu'à cuire les alimens des Babylo-
» niens, par la main des Juifs transférés cap-
» tifs à Babylone. Nabukodonosor, informé
» de cette prophétie, pria Astibar, roi des
» Mèdes, de s'associer à lui pour marcher
» contre Jérusalem, et ayant formé une ar-
» mée immense de Chaldéens et de Mèdes,
» il vint en effet assiéger cette ville, saisit

(*a*) Prépar. Évang. d'Eus., liv. IX, chap. XXXIX.

» vif le roi Ioachim et enleva tout ce qu'il y » avait d'or, d'argent et d'airain dans le tem- » ple, laissant seulement l'arche et les tables » de la loi à la garde de Jérémie.

Il y a certainement erreur de dates et confusion de faits dans ce fragment; la prophétie indiquée par Polyhistor doit être celle du ch. xxxvi de Jérémie, où il est dit que « l'an qua- » trième de Ihouaqim (604), Jérémie char- » gea Baruch d'écrire sous sa dictée tout ce » qu'il avait prophétisé depuis l'an 13 de Jo- » sias; Baruch ayant terminé son travail l'an » 5 de Ihouaqim (603) au 9[e] mois, alla faire » de ce livre une lecture publique dans le tem- » ple : par suite de la rumeur que causa cette » lecture, le livre fut porté au roi qui était dans » son appartement d'hiver, près d'un brasier; » ce prince en lut trois ou quatre pages, les » déchira, puis brûla tout le livre page à page, » et donna ordre que l'on saisît Baruch et Jé- » rémie pour les punir, mais on les cacha. »

Cette affaire étant de l'année 603, 2[e] de Nabukonosor, lorsque ce monarque était rendu à Babylone, il ne peut avoir de suite assiégé Jérusalem et enlevé le roi, surtout lorsque Jérémie, et le livre des Rois n'en disent pas un seul mot. Polyhistor a sûrement confondu l'ex-

pédition de 597, et il a pris Ihouakin pour son père Ihouaqim : la méprise est très-facile pour un Grec ; mais à cette époque où Kyaxarès-Astibar assiégeait Ninive, ce prince n'a pas dû prêter ses troupes, et si les Mèdes accompagnèrent les Chaldéens, ce dut être dans l'expédition de 605 et 604, contre Nékos. Ainsi il y a confusion double.

La source de cette erreur semble être une phrase des Paralipomènes. Cette chronique dit, au chap. XXXVI, liv. II :

« Ihouaqim régna 11 ans, et il fit le mal » devant le Seigneur. Contre lui vint Nabu- » kodonosor qui le lia de chaînes d'airain pour » l'emmener à Babylone, et il *emporta* aussi » *les vases* du temple. Son fils Iouakin régna » à sa place, *âgé de* 8 *ans*, et il régna pendant » 3 mois et 10 jours, et Nabukodonosor en- » voya contre lui et le fit amener à Babylone » *avec les vases.* »

Il y a dans ce passage plusieurs fautes palpables. Selon la chronique *des Rois,* Iouakin avait 18 *ans* quand il régna, et non pas 8. Ce témoignage est confirmé par la circonstance qu'il vint se rendre de son gré à discrétion : un enfant de 8 ans *ne vient pas,* on l'*amène.* A cette époque (598), Nabukodonosor n'avait pas emporté les vases du temple, car Jérémie,

témoin sur place, dit en son chap. XXVII : « Dieu s'est adressé aux colonnes, et à la mer » d'airain, et aux vases d'airain que Nabuko- » donosor *n'a point emportés* quand il a emme- » né le fils de Iouakim, et il leur a dit : *Main- » tenant vous serez déportés avec Sédéqiah.* »

Si les vases ne furent pas emportés avec le fils, ils ne l'avaient donc pas été avec le père, et si l'enlèvement du père n'est mentionné à aucune époque, ni par Jérémie, témoin intéressé, ni par la Chronique des rois, rédigée long-temps avant les Paralipomènes, l'on a droit de dire que ce dernier livre, écrit tardivement et négligemment, a introduit cet enlèvement par la confusion du père avec le fils, ou par le motif dévot d'accomplir les menaces prophétiques de Jérémie en son chapitre XXXVI.

Depuis l'an 604, où Nabukodonosor emmena par le désert ses prisonniers à Babylone, l'on ne voit point ce prince reparaître en Syrie avant l'an 598 : il est naturel de croire que les premières années de son règne furent employées à organiser son empire, à surveiller les Mèdes et les Scythes, et à préparer une dernière expédition contre les deux seules cités qui lui résistassent encore en Syrie, contre Tyr et Jérusalem. Examinons les dates du siége de Tyr.

CHAPITRE XIV.

SIÉGE DE TYR.

Les chronologistes trouvent dans les dates du siége et de la prise de Tyr quelques difficultés (*a*) qui se résolvent assez naturellement, selon notre manière de voir.

« Nos écritures, dit l'historien Josèphe, (*b*) » portent que Nabukodonosor détruisit notre » temple dans la 18e année de son règne, et » que cet édifice resta 30 ans sans être rebâti : les » travaux de ses fondations ayant été repris l'an » 2 de Kyrus, la reconstruction ne fut achevée » que l'an 2 de Darius. A ces témoignages je » joins ceux des archives phéniciennes...... » Leur (*c*) autorité ne peut être équivoque, » car les Tyriens ont des registres très-anciens » de ce qui s'est passé de remarquable chez » eux et chez les peuples avec qui ils ont eu

(*a*) *Voyez* Desvignolles, tom. II, chap. 1er du liv. IV.

(*b*) Josèph., contr. App., liv. 1er, § 21.

(*c*) *Ibid.*, § 17.

» des rapports. Ces registres, formés par au- » torité publique, sont conservés avec soin. » Ici ils sont conformes pour le calcul des années ; on y lit : « Sous le règne du roi Ithobad, » Nabukodonosor commença le siége de Tyr, » qui dura 13 ans.

» A Ithobad succéda Baal, » qui régna	10 *ans*	
» Après sa mort, les rois fu- » rent remplacés par des juges » (ou suffètes) ; en cette qua- » lité Eknibal gouverna. . .		2 *mois*
» Chelbis, fils d'Abdaius .		10
» Abbar, grand-prêtre . .		3
» Mitgon et Gerastrate, fils » d'Abdelème	6	
» Balator, avec le titre de *roi*.	1	
» Puis Merbal, que l'on fit » venir de Babylone.	4	
» Puis son frère Irom, appelé » aussi de Babylone.	20	
TOTAL	42 *ans*	3 *mois*.

» De son temps Kyrus devint puissant chez » les Perses. Toute cette durée est de 54 ans et » 3 mois. Le siége de Tyr commença l'an 7 de » Nabukodonosor (598) ; et l'an 14 d'Irom, » Kyrus arriva à l'empire. Ainsi les récits des

» Chaldéens et des Tyriens sont conformes aux » nôtres. »

Ce passage présente des contradictions qui viennent, soit des copistes, soit de Josèphe lui-même. D'abord les anciennes éditions disent, d'après les manuscrits, que le temple resta ruiné, non pas 50 ans, mais 7 ans; cela serait absurde, mais si au lieu de 7 on lit 70, l'on descend de l'an 787 à l'an 518, que Josèphe a pu croire l'an 2 de Darius, par une simple erreur de deux ans. Le changement de ces 70 en 7, par la suppression des dizaines, appartient sûrement aux copistes. Les modernes ont substitué le nombre 50, qui est vrai dans un autre sens; car de l'an 587, si vous ôtez 50, vous tombez à 537, seconde année de Kyrus; mais ce n'est pas le texte de Josèphe.

Les 54 ans 3 mois pour les rois tyriens sont une autre erreur qui semble appartenir à Josèphe seul. Sa liste additionnée ne donne que 42 ans 3 mois; et si des 20 ans d'Irom on en ôte 6 pour obtenir sa 14e année qui correspond à l'avénement de Kyrus, on n'a plus que 36 ans 3 mois. A la vérité, si l'on prend cet avénement pour celui de l'an 560 au trône des Mèdes, on a 38 ans jusqu'à l'an 598, ce qui cadre assez; mais alors le résumé de Josèphe, qui compte 54 ans,

est faux et incompatible avec l'an 537, puisque de là à 598, il y a 61 ans. Pour tout concilier, il faudrait supposer que Josèphe a omis 6 à 7 années du règne d'Ithobal, sous qui commença le siége, et cela est croyable de la part de cet écrivain, qui offre plusieurs fautes semblables. Celle-ci n'a pas d'importance, et elle est rachetée par les faits intéressans qu'il nous apprend; savoir, 1° que le siége de Tyr commença l'an 7 de Nabukodonosor (598); 2° qu'il dura 13 ans, et par conséquent finit l'an 586, un an après la prise de Jérusalem, ce qui cadre bien avec le chapitre XXVI d'Ézéchiel, lequel l'an 11 de Sédéqiah (587) reproche à la ville de Tyr sa joie de la ruine de Sion et la menace d'un sort semblable.

Le siége de Tyr ne fut d'abord qu'un blocus; les machines de guerre ne furent approchées que la dernière année, lorsque le roi de Babylone, débarrassé des Juifs, put rassembler toutes ses forces pour l'assaut. C'est pourquoi Ézéchiel ajoute, verset 7 : « Voici que j'amenerai contre *Sour* (Tyr) Nabukodonosor, » roi de Babylone, roi des rois, avec sa cavalerie et ses chars : il élevera des tours de » bois, des remparts de terre, il fera frapper ses » beliers, etc., etc.» Ceci a fait croire à quelques

chronologistes que le siége n'avait commencé qu'alors; (*a*) mais l'hypothèse est sans soutien.

A cette époque, la métropole des Tyriens, située dans le continent, avait pour citadelle un monticule de roc qui se voit encore dans la plaine, saillant en pain de sucre, à environ 1000 toises de la mer. C'était ce même local que vers l'an 732 avait attaqué Salmanasar, roi de Ninive, et qu'il avait bloqué en coupant un bel aqueduc dont les ruines subsistent encore. Les Tyriens, quoique réduits aux abois, lui résistèrent; moins heureux cette fois, ils furent emportés d'assaut par le roi de Babylone, qui les traita comme les Juifs, et qui emmena pour otage leurs familles les plus distinguées. Ce fut de ces familles que vinrent les rois Merbal et Irom, demandés par les restes du peuple échappé au sabre et à la captivité, et qui s'était établi dans une petite île triangulaire, distante de leur ville ruinée d'environ 16 à 1700 toises. C'est là qu'Alexandre trouva leur postérité, dans ce qu'on appela la *nouvelle Tyr.* Les Grecs nous apprennent que là existait un temple d'Hercule, dont la fondation remontait à 2300 ans avant le voyage d'Héro-

(*a*) *Voyez* Desvignolles, liv. IV, chap. 1er.

dote, (*a*) c'est-à-dire environ 2760 ans avant notre ère. Il faut croire que ce local formé d'une roche plate, privé d'eau douce et exposé aux pirates, n'eut point d'autre habitation que ce temple et quelques dépendances, jusqu'à ce qu'une colonie contrainte par la nécessité et pourvue de moyens suffisans, pût y construire des citernes, y élever des murs, y bâtir des maisons et tous les ouvrages qui caractérisent une cité. Or cette colonie paraît avoir été la portion d'habitans échappés à la ruine de l'ancienne Tyr continentale : c'est donc celle-ci dont Josèphe nous dit, en un autre passage, que les archives phéniciennes plaçaient la fondation 240 ans avant le temple des Juifs par Salomon. Cette date répond, selon ses calculs, à l'an 1256 avant J.-C.; car nous avons vu qu'il compte 470 ans entre la fondation et sa ruine par Nabukodonosor (en 586 avant J.-C.). Justin semble dire la même chose quand il place (*b*) cette fondation de Tyr *l'année* avant la ruine

(*a*) *Voyez* Hérod., liv. II, chap. XLIV.

(*b*) Just., liv. XVIII, chap. III. Il attribue aux Philistins d'Ascalon la prise de Sidon, qui occasiona la fondation de Tyr; et la plus grande puissance des Philistins fut au temps des *juges*.

de Troie ; en effet, selon quelques historiens grecs, la ruine de Troie eut lieu vers 1255 ou 1256.

Contre Josèphe et Justin, on pourrait alléguer le livre intitulé *Josué*, qui fait mention de Tyr comme d'une ville frontière des tribus juives dans leur acte de partage ; mais pour quiconque a lu avec attention le livre intitulé *Josué*, il est démontré que ses récits vagues et sommaires d'événemens sans date et désignés comme anciens (*a*) ne sont qu'une compilation posthume de traditions et de monumens déjà écrits, laquelle a pu se retarder jusqu'au temps de Samuel ; et la citation du nom de *Tyr*, loin d'être une objection contre les annales officielles et régulières des Phéniciens, devient

(*a*) Josué, chap. IX, v. 27. « Et Josué accorda aux » Gabaonites d'être les coupeurs de bois et les porteurs » d'eau habituels à l'Autel-de-Dieu, *jusqu'à ce jour*... » *Ibid.*, chap. VI, v. 25 : Et les descendans de la cour» tisane Rahab ont vécu au milieu du peuple (d'Israël) » *jusqu'à ce jour*...... » On trouve jusqu'à dix faits cités avec cette expression *jusqu'à ce jour*, qui désigne une durée déjà prolongée depuis l'origine. Les Gabaonites paraissent avoir joui jusqu'à Salomon, de leur privilége, qui ne fut troublé que par Saül. Ainsi la rédaction du livre de Josué prend une grande latitude.

plutôt une preuve nouvelle et décisive de la composition tardive du livre juif intitulé *Josué*, sans auteur nommé, ni temps connu.

Après la réduction de Tyr et de Jérusalem, (*a*) Nabukodonosor, possesseur tranquille de toute la Syrie, paraît s'être retiré à Babylone, et y avoir passé le reste de son règne à la construction des immenses ouvrages dont nous avons parlé, chap. III, pag. 140.

C'est l'indication qui résulte du silence absolu de *Bérose* sur aucune autre expédition étrangère et lointaine, et de celui de Josèphe, qui continuant l'histoire de la Judée à cette époque, et qui ayant en main les écrits de

(*a*) Si l'on voulait en croire les Juifs, ces guerres opiniâtres et meurtrières que leur firent pendant un siècle et demi les rois de Ninive et de Babylone, n'avaient d'autre motif que la colère du dieu d'Abraham contre le culte des idoles pratiqué par sa race. Mais pour peu que l'on réfléchisse sur l'état politique et civil de ces temps reculés, il est facile de voir que la richesse territoriale et commerciale des Juifs et des Phéniciens fut le véritable motif des guerres que leur firent les rois de l'Euphrate et du Tigre, jaloux d'ailleurs du commerce que les Tyriens et les Palestins faisaient par la mer Rouge dans le golfe Persique, où ils causaient une dérivation des richesses, qui sans cela seraient remontées à Babylone et à Ninive.

Bérose et des autres historiens, n'eût pas manqué de citer une expédition importante; enfin c'est encore le résultat des écrits de Jérémie, qui fut un écrivain contemporain et vécut plusieurs années après la ruine de Jérusalem. En quel temps donc, à quelle époque faut-il placer cette prétendue conquête de l'Égypte que supposent les écrivains dits *ecclésiastiques*, et cette grande expédition de Nabukodonosor en *Libye* et en *Ibérie*, qui n'a de garant que Mégasthènes, cité ensuite par Strabon, par Polyhistor, etc., par Josèphe, etc?

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SUITE DE LA CHRONOLOGIE D'HÉRODOTE.

Chronologie des rois de Perse, cités par les Orientaux modernes, sous le nom de dynastie *Pishad* et *Kéan*. — Époques de Zohak, de Féridoun et du législateur Zerdoust, dit Zoroastre. . . . . P. 3
§ I. Époque du législateur Zoroastre. . . 4
§ II. Récits des Parsis sur Zoroastre. . . 18
§ III. Vie de Zoroastre. 60
§ IV. Des anciens rois de Perse, selon les Orientaux modernes. 82
§ V. Dynastie Kéan ou Kaian. 88
§ VI. Dynastie Piche-Dad. 103
Liste chronologique des rois de Juda. . . 123
Idem des rois Chaldéens de Babylone. . 124

CRONOLOGIE DES BABYLONIENS.

Chapitre Ier. — Fondation de Babylone. 126

Chap. II. — Récit de Ktésias, système assyrien. 133
Chap. III. — Récit de Bérose et de Mégasthènes. — Système chaldéen. 140
Chap. IV. — Autorités respectives de Bérose et de Ktésias, comparées et appréciées. 153
Chap. V. Récit d'Hérodote. 160
Chap. VI. — Résultat. 164
Chap. VII. — Dimensions des principaux ouvrages de Babylone. 185
Chap. VIII. — Histoire probable de Sémiramis. 210
Chap. IX. — Récit de Conon et roman d'Esther 224
Chap. X. — Babylone depuis Sémiramis. 232
Chap. XI. — Kanon astronomique de Ptolomée. 245
Chap. XII. Rois de Babylone jusqu'à Nabukodonosor. 254
Chap. XIII. — Règne de Nabopalasar, *dit* Nabukodonosor. 267
Chap. XIV. — Siége de Tyr. 278

FIN DE LA TABLE.



